





LA SUITE
DES
JOURNÉES
AMUSANTES,
TOME V.
SECONDE PARTIE.

ОУЛИАТО

УЛИАТО

УЛИАТО

УЛИАТО

LA SUITE
DES
JOURNÉES
AMUSANTES,
DEDIEES AU ROY.

Par Madame DE GOMEZ.

TOME CINQUIEME.

Enrichi de Figures en Taille-douce.

SECONDE PARTIE.



A PARIS,

Chez CHARLES LE CLERC, Quay
des Augustins, à la Toison d'Or.

M. DCC. XXXVI.

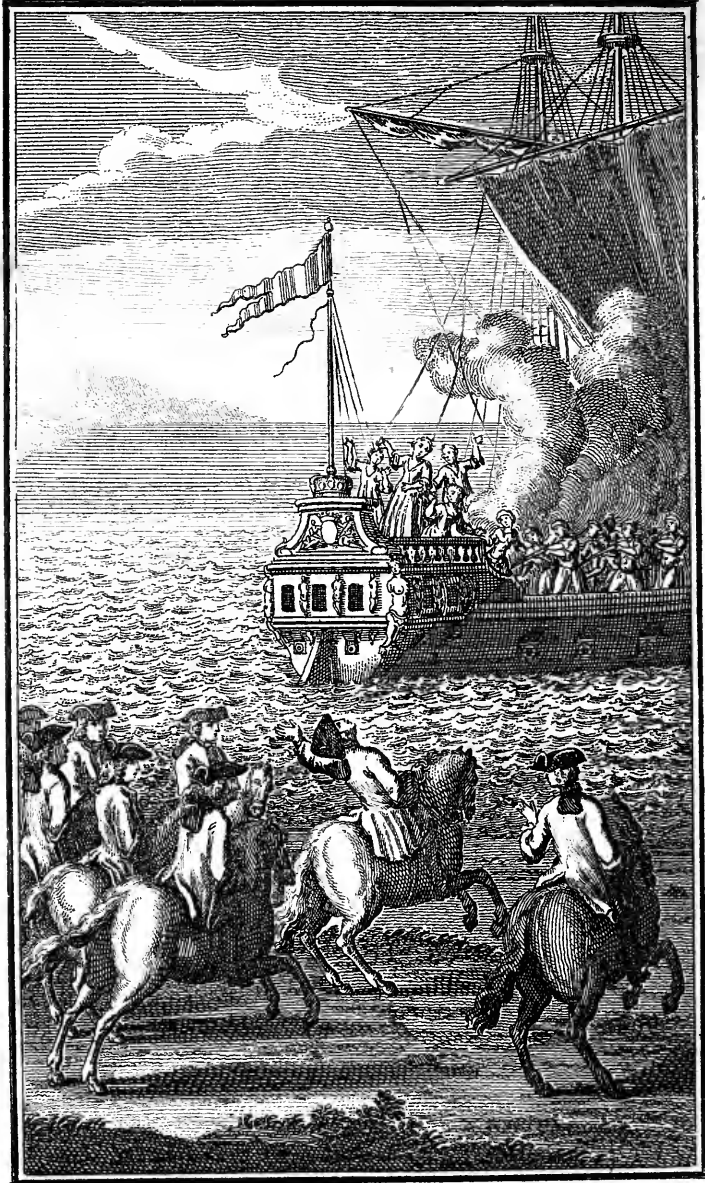
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.

Acc. 2004-181
Whitney (755) Fed.
v. 6

PQ 1985.67 JP

1728 v. 6







S U I T E
DES JOURNÉES
AMUSANTES.

SECONDE PARTIE.

URANIE voyant que le silence recommençoit, & qu'on lui prêtoit une nouvelle attention, reprit ainsi la parole.

Le troisième jour les deux rivaux partirent pour se rendre auprès d'Isabelle; on fut assez surpris de les voir arriver ensemble : mais leur reception fut bien

Tome V. II. Partie. A

2 LES JOURNÉES

différente ; Isabelle ne fit à d'Hauterive que les civilitez dont elle ne se pouvoit dispenser, & s'adressant à Salmony avec un air rempli de charmes, elle se plaignit obligeamment de ce qu'il avoit donné trop de temps à ses amis ; le Comte s'excusa en amant, à qui cette occupation n'avoit fait qu'augmenter le désir de la voir. D'Hauterive à qui cet entretien donnoit mille coups de poignard, les pria d'entrer dans l'appartement de la Comtesse ; Salmony qui se douta de son dessein, donna la main à Isabelle, & par ses regards lui fit entendre que son sort alloit dépendre de l'arrêt qu'elle prononceroit. Ils ne furent pas plutôt entrez que d'Hauterive adressant la parole à la Comtesse : Vous voyez, Madame, lui dit-il, deux amans, deux rivaux qui sans cesser d'être amis vous demandent la permission de servir

AMUSANTES. 3

l'adorable Isabelle ; je ſçai qu'elle n'eſt pas neceſſaire au Comte de Salmony , & que ſes ſervices ont été reçus il y a long-temps , je n'eſpere pas même l'emporter ſur lui ; mais tel eſt mon ſort que je veux éprouver , ſi une conſtance égale à celle de mon rival , un amour auſſi violent que le ſien , & une ſoumiſſion pareille , ne pourront point la mettre dans l'embarras du choix. Quoique je pûſſe me diſpenſer , répondit le Comte , d'accepter cette concurrence , Isabelle m'étant promiſe dès ſon enfance , le reſpect que j'ai pour elle ne me permet pas de faire valoir mes droits au préjudice de ſa volonté ; ainſi je déclare qu'elle eſt libre de choiſir entre nous , & que ſans lui reprocher des promeſſes autorifées par un pere , & des aſſurances réitérées d'une fidélité à toute épreuve , je ſubirai ſon arrêt ſans murmurer ;

A ij

4 LES JOURNÉES

mais non pas sans mourir.

Vous faites tous deux beaucoup d'honneur à Isabelle, répondit Madame de Mayrand; si elle étoit maîtresse de sa destinée, je ne doute point que l'égalité du mérite qui est entre vous ne la fit balancer; il est vrai que feu son pere avoit eu quelque dessein de l'unir au Comte de Salmony; mais s'il eût vécu, peut-être auroit-il changé d'avis. Isabelle a fait sagement de se conformer à ses premières intentions; mais cette même sagesse doit la porter à la soumission pour ceux qui représentent le Comte de Mayrand; c'est à sa famille à lui choisir un époux; les personnes de sa condition & de la vôtre ne sont pas nez pour suivre le penchant qu, les aveugle, ainsi c'est à ses parens à décider qui de vous deux doit l'emporter.

Isabelle qui vit bien que c'étoit

se déclarer en faveur de d'Haute-
rive, les renvoyant à la décision de
sa famille, que Madame de Mayrand
avoit mise de son parti, n'hésita
point à s'opposer à cette condition,
& s'adressant à la Comtesse avec un
air rempli de respect & de modestie,
mais où l'assurance de la justice de sa cause se faisoit remarquer :

Je ne balancerai jamais, Madame,
lui dit-elle, à me conformer aux
volontez de ma famille, lorsqu'il
ne s'agira que des choses où je n'au-
rai qu'un intérêt commun avec
elle ; mais en cette occasion je suis
la seule que regarde l'affaire dont
il s'agit ; mon bonheur & mon re-
pos en dépendent, il y va même
de ma vie, & ces motifs sont trop
pressans pour m'en rapporter au
jugement d'un autre ; je ne rougis
point de dire hautement que j'aime
le Comte de Salmony, cette ten-
dresse est presque née avec moi, &

6 LES JOURNÉES

mon pere en a autorisé l'aveu, en me commandant de le regarder comme mon époux. C'est de votre bouche, Madame, que j'ai reçu cet ordre, c'est par le vôtre que j'ai écouté les protestations d'amour que le Comte m'a fait, & que je lui ai déclaré le mien; Mademoiselle de Salmony fut présente au commandement que vous m'en fîtes de la part de mon pere, que vous nous dites vous avoir expressement enjoint de conclure notre mariage aussi-tôt que cela se pourroit, qu'il en avoit donné sa parole au feu Comte de Salmony, & qu'il avoit reçu la sienne.

Vous avez vous-même cimenté cette innocente flamme en voulant que j'eusse pour compagne la sœur de mon amant, afin que sa présence & ses discours me maintinssent dans les sentimens que j'avois pour lui; à son départ vous lui réitérâtes la

parole de mon pere & la vôtre , & le sien vous affura que celle qu'il avott donnée feroit inviolable : Enfin vous avez regardé le Comte avec des yeux de mere, tant que vous n'avez point pensé à M. d'Haute-rive. Son assiduité en ce lieu , & la proximité qui est entre vous , vous a fait croire que vous pouviez en sa faveur rompre des engagements qui doivent être sacrez.

Si les personnes de notre condition ne sont pas nées pour suivre leur penchant, elles le sont encore moins pour violer leurs paroles ; l'honneur, la probité & l'exac-titude doivent être les guides de toutes les actions de gens comme nous ; nous devons l'exemple aux autres ; & j'ose vous assurer que quand mon cœur ne feroit pas au Comte de Salmony , ma foy ne feroit jamais qu'à lui, d'abord qu'elle lui a été promise si solennellement.

8 LES JOURNEES

Jugez, Madame, si la plus vive tendresse jointe à la nécessité de tenir des promesses tant de fois réitérées, me peut permettre de m'en rapporter à la décision des personnes dont l'aveu ne m'est pas nécessaire ; le Comte doit être mon époux, je n'en aurai jamais d'autre, & quoique l'on puisse faire, on n'ébranlera point une constance fondée sur l'inclination & le devoir.

Une réponse si précise piqua vivement Madame de Mayrand; elle se préparoit à y repartir avec aigreur, lorsque d'Hauterive qui s'en apperçut, prit la parole pour l'empêcher. Il n'y a rien, dit-il, dans le discours de la divine Isabelle, qui ne soit juste, & selon les loix de la plus severe sagesse: je n'y trouve que trop de vérité pour mon malheur; & malgré le désespoir qu'il me cause, je suis forcé de convenir qu'elle seroit moins esti-

mable, si elle pensoit autrement.

Je ne demande point qu'elle soit contrainte dans son choix ; je n'exige point que sa famille prononce en ma faveur ; tout ce que je désire , est de l'aimer , & de pouvoir le lui dire assez de temps, pour être persuadé que rien n'est capable de la faire changer.

Vous aurez tout celui que vous jugerez nécessaire , lui répondit la Comtesse , & je déclare ici , que si Mademoiselle de Mayrand ne veut point être à vous , elle n'épousera le Comte de Salmony que quand vous le voudrez ; à ces mots elle se leva, & entrant dans son cabinet , elle les laissa en liberté de se plaindre ou de se louer d'elle.

Ce sera une foible consolation pour vous, dit alors Isabelle à d'Hauterive , que de prolonger le temps de notre bonheur , puisque vous le verrez employer à nous repeter

mille fois le jour les assurances de notre fidélité. Quoique le Comte de Salmony eût bien voulu ne pas donner tant de sujets de douleur à son rival, il ne put être le maître des transports de sa joye, & la Comtesse ne se fut pas plutôt retirée, qu'il se jetta aux pieds de Mademoiselle de Mayrand, & lui prenant les mains qu'il baisoit avec ardeur, il la remercia de s'être déclarée pour lui d'une manière si passionnée, qu'il sembloit avoir douté de son bonheur jusqu'à ce moment.

D'Hauterive les regardoit les bras croisez, l'œil triste, le visage abbattu, & l'ame dans une situation si douloureuse, que la belle Mariane qui l'examinait en fut touchée; mais ne voulant pas qu'il s'en aperçût, & son temperament enjoué ne s'accordant point avec une pareille mélancolie, cherchant ce-

pendant à le tirer de l'état où il étoit, elle fut embrasser Isabelle, qui repondoit à Salmony avec autant de tendresse qu'il lui en témoignoit. Il faut, lui dit Mariane en riant, que je vous remercie à mon tour, puisque je suis presque aussi intéressée à tout ceci que mon frere. Cette action fit lever les yeux au Comte, & les ayant jettez par hazard sur d'Hauterive, il le vit comme un homme prêt à mourir; cet objet le fit souvenir qu'il avoit été spectateur des marques d'amour qu'il venoit de donner & de recevoir, & s'étant promptement relevé, il courut à lui, & le pressant dans ses bras: Mon cher & genereux rival, lui dit-il, pardonnez à un amant à qui l'excès de son bonheur vient de faire oublier toute la nature.

Il faut bien que je vous pardonne, lui répondit-il, puisque je me

fuis oublié moi-même à ce cruel spectacle ; épargnez-vous-les , lui dit Isabelle en s'approchant de lui : désistez-vous d'une poursuite qui ne peut vous donner que du chagrin : contentez - vous de la plus parfaite amitié ; & puisque vous avez assez de vertu pour aimer votre rival , ayez assez de courage pour triompher d'un amour malheureux.

Les passions que vous faites naître , Madame , lui dit-il , ne s'éteignent pas si facilement ; la mienne est d'un caractère plus capable de me faire mourir que de se ralentir un moment ; cependant je la renfermerai désormais dans des bornes si étroites , qu'elle ne troublera que foiblement la félicité dont vous jouissiez tous deux. En achevant ces mots , il la salua profondément , & sans vouloir permettre que Salmony l'accompagnât , il

monta à cheval au même instant, & sortit de Mayrand dans un état qui toucha sensiblement Isabelle & le Comte.

Mais comme la douleur d'un rival ne fait qu'augmenter le bonheur de l'amant aimé, de quelque générosité que l'on se pique, Salmony ne fit réflexion à celle de d'Hauterive, qu'autant qu'il le falloit pour montrer la noblesse de ses sentimens; & ceux de son amour reprenant leur empire, il passa le reste de cette journée dans une satisfaction que lui seul pouvoit exprimer.

Madame de Mayrand n'en avoit pas une semblable; la fermeté d'Isabelle lui avoit extrêmement déplû, & sans la crainte de faire un éclat, elle auroit prié le Comte dès ce moment de cesser de la voir; mais comme elle avoit un esprit infini & que la seule tendresse pour

d'Hauterive l'aveugloit, elle jugea qu'elle ne pouvoit faire un compliment si défagréable à Salmony, sans s'attirer les reproches de tout le monde : ce qui la consoloit un peu, étoit que le congé qu'il avoit de la Cour n'étoit pas pour longtemps, & l'espoir de réussir dans ses desseins pendant son absence, la fit résoudre à le laisser jouir du présent.

C'est à quoi ces tendres amans s'occupoient tous les jours ; d'Hauterive s'y trouvoit quelquefois ; mais il observoit une conduite si sage, & ne parloit de son amour qu'avec une si grande retenue, qu'il s'en falloit peu qu'il n'accoutumât le Comte & Isabelle à l'entendre & à lui répondre ; & souvent il se faisoit entr'eux des conversations si touchantes & si remplies de confiance de part & d'autre, qu'on eût dit qu'ils s'entretenoient plutôt des affaires d'un

autre que des leurs.

L'aimable Mariane qui étoit présente à tout, admiroit en secret cette parfaite intelligence ; mais l'état de d'Hauterive lui inspiroit une pitié qu'elle ne put s'empêcher de faire connoître à Isabelle. Un jour qu'elles n'étoient qu'avec le Comte de Salmony: En vérité, leur dit-elle, d'Hauterive est bien à plaindre, & il faut avouer qu'avec les belles qualitez qu'il possède, & la noblesse de son procédé, il mériteroit d'être plus heureux.

Hé quoi ! ma sœur, lui répondit le Comte, voudriez-vous que ce fût aux dépens de ma vie, & l'infortune de mon rival vous deviendrait-elle plus sensible que mon bonheur ? Non, sans doute, lui répliqua-t-elle ; & si je fais des vœux pour lui, ils ne sont point contraires à votre satisfaction ; mais comment, lui dit-il, le pouvez-vous

souhaiter heureux, sans désirer ma perte ? Je voudrois, répondit-elle avec vivacité, qu'il cessât d'aimer Isabelle, & que quelqu'autre lui inspirât une passion semblable : à peine eut-elle achevé ces mots, que son visage se couvrit de rougeur qui ne put échapper à la pénétration d'Isabelle ; elle se rappela mille choses dans ce moment qui lui découvrirent que cette charmante fille s'interessoit à d'Hauteville plus qu'elle ne le pensoit elle-même, & la regardant fixement : Personne au monde, lui dit-elle, n'est plus capable que vous, ma chère Mariane de lui donner de pareils sentimens, & je suis très-assurée que s'il sçavoit la moindre partie des vôtres, ceux qu'il a pour moi s'évanouiroient bien-tôt.

Parce que j'ai rougi, lui repliqua en riant Mademoiselle de Salmony, vous croyez lire dans mon

Cœur

cœur des choses qui n'y sont pas ; mais je vous proteste que c'est l'effet involontaire de la seule modestie , en m'expliquant si librement, & que je ne sens rien pour lui de ce que je remarque entre mon frère & vous : cependant je crois que vous ne me blâmez pas lorsque je vous avouerai que son mérite me le fait estimer plus qu'un autre.

Non, sans doute, s'écria le Comte, & je croirois ma félicité au comble de sa perfection, si vous pouviez devenir l'objet de ses soins. Cette conversation ne fut pas la seule qu'ils eurent sur ce sujet, ils la reprirent souvent, & la belle Mariane s'étant insensiblement accoutumée à les entendre souhaiter qu'elle fût aimée de d'Hauterive comme ils s'aimoient, elle parvint à le souhaiter aussi ; mais comme son enjouement ne retranchoit rien de sa vertu, elle ne lui en fit jamais

rien connoître ; toutes ses pensées là-dessus ne furent mises au jour qu'entre son frere & Isabelle pour lesquels son amitié & la franchise de son caractère ne lui permettoient pas de leur déguiser les secrets de son cœur.

Cependant le tems du départ de Salmony s'approchoit, & commençoit à troubler de si doux momens ; la Comtesse le voyoit arriver avec joye ; d'Hauterive sans esperance, & les deux amans avec une douleur sensible ; mais la fortune leur en préparoit un bien plus terrible, & une seule nuit mit un changement funeste aux projets des uns & des autres.

Un nommé Gase né à Marseille, qui avoit été domestique du Comte de Mayrand, ayant été fait esclave par un Corsaire d'Alger, du vivant même du Comte, ne pouvant supporter la rigueur de sa cap-

tivité, renonça à la Religion Chrétienne pour embrasser la Mahometane ; cette apostasie l'ayant rendu cher à son Patron, il devint son protecteur & son ami, de son maître qu'il étoit auparavant ; & l'ayant mis sur un de ses vaisseaux corsaires, il fit des courses si heureuses, & trouva le moyen de s'enrichir si bien, qu'en peu d'années il fut en état d'armer pour son compte.

Sa première course fut sur les côtes de la Provence & du Languedoc ; il en avoit une parfaite connoissance ; & la magnificence du Château de Mayrand dans lequel il avoit été si long-tems nourri, s'étant représentée à son esprit, il ne douta point qu'il n'y fût un butin considérable, s'il pouvoit y aborder ; & se fortifiant dans son dessein par la facilité qu'il trouvoit à l'entreprendre, il aborda la côte dans la nuit, à une demi-lieuë au-des-

fus de Mayrand, & prenant avec lui cinquante hommes bien armés, il les conduisit par une gorge qui descend dans les avenues du Château, & ayant posté des corps de garde dans tous les endroits dont il craignoit quelque surprise, il s'avança à la grande porte, y attacha un petard, la fit sauter, & entra dans la Cour avec ses gens le sabre à la main, en criant tuë, tuë.

Le calme y regnoit, chacun y étoit plongé dans un profond sommeil, lorsque ce bruit terrible y réveilla tout le monde avec un effroi qui se peut facilement concevoir ; il n'y avoit point d'hommes capables de faire aucune défense, n'étant que des domestiques ; ils se rendirent tous auprès de Madame de Mayrand ; Isabelle & Mariane s'y rangerent aussi, ne sçachant encore ce qui pouvoit causer cette alarme ; mais elles en furent bien

vite instruites en voyant entrer des Turcs dans leur appartement : à cette vûe , ces femmes désolées & éperdues poufferent des cris horribles ; mais leurs larmes & leurs plaintes ne servirent de rien : la Comtesse , Isabelle , Mariane , & quinze domestiques furent à l'instant enchaînez & renfermez , après quoi ces scelerats pillèrent tout ce qu'il y avoit de richesses dans le château dont ils chargerent les chevaux qu'ils trouverent aux écuries , & ayant pris leurs esclaves , ils coururent avec leur butin pour se rembarquer.

Cependant un Berger de Mayrand , qui avoit parqué son troupeau sur la hauteur , avoit bien vû le soir précédent le vaisseau corsaire qui rodoir sur la côte ; les sentinelles s'en étoient apperçues aussi , & les uns & les autres l'avoient pris pour une barque de pêcheurs ;

mais au bruit du pétard , aux cris & aux clameurs qui se faisoient dans le Château , le Berger comprit une partie de la vérité ; & sans perdre de tems , il se rendit à Salmony , où faisant éveiller le Comte , il l'instruisit de ses soupçons sur le malheur de ses maîtresses.

Quelle nouvelle pour un amant si tendre ! il ne s'amusa point à pousser d'inutiles plaintes , mais faisant armer tous ses gens , & montant promptement à cheval , il courut , ou plutôt il vola droit à la plage où il jugea que les Corsaires pouvoient être descendus ; il y arriva au moment que ces traîtres levoient l'ancre. Jamais désespoir ne fut plus violent que le sien à ce cruel spectacle : cependant voyant qu'ils étoient encore assez proches pour l'entendre , l'éclat des voix qui frapportoient son oreille lui donnant lieu de le croire , il

cria qu'on rendît les esclaves , & que l'on payeroit telle rançon que l'on voudroit.

- Mais pour toute réponse on fit sur lui & sur sa troupe une décharge de mousqueterie , dont deux de ses gens furent tuez , & lui-même reçut un coup de mousquet dont la balle lui perça la joue en biaisant qui le fit tomber de cheval sans nul sentiment. Mariane & Isabelle qui étoient encore sur le pont du vaisseau , & qui l'avoient reconnu , le jour commençant à paroître , le crurent mort , ce qui leur fit redoubler leurs cris d'une maniere si pitoyable , que tous autres que ces barbares en auroient été touchez ; mais ces ames inflexibles n'y faisant pas même attention , mirent à la voile & cinglerent sur les côtes d'Afrique.

Les gens du Comte de Salmony voyant qu'il n'y avoit point de re-

mede à ce malheur , ne songerent qu'à lui donner du secours , & l'ayant porté au Château de Mayrand , les Chirurgiens furent appelez ; ils mirent le premier appareil à sa blessure sur laquelle ils ne purent encore affeoir un jugement certain ; ils eurent une peine extrême à le tirer de son évanouissement ; mais enfin ayant repris ses sens , la perte qu'il venoit de faire s'étant offerte à ses yeux , environnée de toute son horreur , il tomba dans des transports de douleur si violens , que l'on craignit qu'ils ne fussent beaucoup plus préjudiciables à sa vie , que le coup qu'il avoit reçu , quoiqu'il fût très-considérable.

Les Chirurgiens lui représentoient en vain qu'il falloit observer le silence ; ses plaintes, ses gémissemens & son désespoir n'avoient point de bornes ; & malgré leurs défenses

défenses, il fit toutes les actions d'un homme qui ne cherche qu'à mourir. Cette funeste nouvelle s'étant répandue dans les Villes circonvoisines, il n'y eut personne parmi la Noblesse qui ne s'empressât de venir voir & plaindre le Comte.

Mais celui dont l'amitié se distingua le plus, fut d'Hauterive, qui y vint des premiers, qui ne le quittoit ni jour ni nuit, & qui lui donnoit de sa main tout ce qui pouvoit contribuer à son rétablissement; ce procédé lui attira l'estime & la considération de tout le monde: Salmony en fut pénétré de reconnoissance, & la lui témoignoit par sa complaisance à recevoir les remèdes qu'il lui présentait; d'Hauterive ayant pris sur lui cet empire de l'obliger à ne rien négliger pour reprendre sa santé.

Il faut vivre, lui disoit-il, mon

Tome V. II. Partie. C

cher Salmony , pour aller délivrer Isabelle; c'est elle qui vous l'ordonne par ma bouche ; il faut vivre pour voir couronner votre amour par un heureux hymen , & enfin il faut vivre pour reconnoître les sentimens du malheureux d'Hauterive.

Vous me flattez , lui répondit Salmony d'une voix mourante , d'un espoir qui ne m'est plus permis ; mais si ma vie est nécessaire pour vous prouver ma reconnoissance , faites de moi tout ce que vous voudrez. C'est ainsi que ces deux tivaux se marquoient réciproquement des sentimens dont la nouveauté étonnoit & charmoit ceux qui en étoient témoins ; la blessure du Comte n'ayant pas été jugée mortelle à la levée du premier appareil , d'Hauterive le conjura de ne se point abattre , & de vouloir concourir lui-même à sa gué-

rison ; mais le tourment de son esprit & l'agitation qu'il s'étoit donnée , la rendirent plus longue qu'on ne l'avoit crû.

Cependant quand d'Hauterive le vit plus tranquille & capable d'entrer dans ses desseins , il ne voulut pas tarder à lui communiquer celui qu'il avoit formé , & un jour qu'il lui parut beaucoup mieux , s'étant assis au chevet de son lit : Comme vous n'êtes pas en état d'agir , lui dit-il , mon cher Comte , & que selon les apparences , vous ne pouvez y être de long-tems , j'ai résolu de travailler à la délivrance d'Isabelle ; pour y parvenir , j'ai écrit en Cour pour obtenir la permission de sortir du Royaume sous prétexte de voyager , & j'ai pris de justes mesures à Marseille , afin de faire venir un passeport d'Alger pour ma suite & pour moi ; j'ai réglé mes affaires de façon que je me suis mis

en situation de racheter Madame & Mademoiselle de Mayrand avec votre charmante sœur, & tous les captifs que les Corsaires ont faits ici.

J'aurois bien souhaité de vous avoir pour compagnon ; mais comme cela est impossible par toutes sortes de raisons , il faut vous résoudre à me voir partir aussi-tôt que j'aurai reçu des nouvelles de la Cour ; soyez très-persuadé que je ne me prévaudrai jamais du service que je vais rendre à Isabelle , & que si je parviens à la délivrer , je ne lui parlerai point de ma passion , que je ne vous l'aye rendue , & mise en état de suivre toujours son inclination ; je me flatte que tout ce que j'ai fait jusqu'ici vous a donné assez bonne opinion de moi , pour ajouter foi à ma parole.

Le Comte fut si charmé de la résolution de d'Hauterive , & l'es-

perance de revoir Isabelle se renou-
 vella si fortement dans son cœur,
 qu'il en oublia que c'étoit à son ri-
 val qu'il en auroit l'obligation, &
 ne le regardant en cette occasion,
 que comme le plus cher de ses amis,
 il lui rendit mille graces d'avoir for-
 mé cette entreprise, & le pressa
 vivement de l'exécuter; ainsi le con-
 gé de la Cour étant arrivé, le géné-
 reux d'Hauterive partit sans faire
 d'adieux qu'au seul Comte de Sal-
 mony; ils s'embrassèrent tendre-
 ment; & le Comte lui ferrant la
 main: J'aurois mille choses à vous
 dire, ajouta-t-il; mais je ne puis
 me résoudre à abuser des preuves
 de votre amitié. Je vous entends, lui
 répondit d'Hauterive, & si vous crai-
 gnez d'exiger trop du plus malheu-
 reux de tous les hommes, vous de-
 vez tout attendre de celui qui vous
 estime le plus; alors s'étant encore
 embrassé, d'Hauterive partit, &

se rendit à Marseille où il attendit long-tems son passeport. On lui dit qu'il y avoit un Juif à Livourne, à qui la Régence d'Alger confioit des passeports en blanc, & que ce Juif les remplissoit, & assûroit tout ce que l'on vouloit transporter sur la côte d'Afrique.

Cette découverte lui fit prendre le parti de s'embarquer pour aller trouver cet homme. Il arriva en peu de jours à Livourne, & se rendit chez le Juif nommé Sacerdoty, pour qui il avoit de fortes recommandations; il en fut bien reçu, & Sacerdoty ayant appris qui il étoit, & le sujet de son voyage à Alger, il accepta tout ce que la générosité de d'Hauterive lui offrit, & promit de le servir puissamment dans son entreprise, quoique l'Algérien fût en guerre avec la France; & pour commencer à lui en donner des preuves, il lui livra un

passéport tel qu'il le souhaitoit, & le chargea de plusieurs lettres pour la Regence & pour ses correspondans à Alger. Comme il y avoit un vaisseau marchand qui devoit partir pour cette ville au premier bon vent, d'Hauterive s'y embarqua.

Mais tandis que ces choses se passoient du côté des amans d'Isabelle, il lui en arrivoit qui n'étoient pas moins intéressantes, & beaucoup plus fâcheuses. Le perfide Gase qui connoissoit toute cette illustre famille, voulant conserver quelque espèce de considération pour elle, n'avoit point séparé Isabelle & Mariane de Madame de Mayrand, & les traitoit avec plus de respect qu'elles n'en attendoient d'un homme de cette sorte ; mais ce qu'il en faisoit, étoit bien moins pour leur rendre ce qu'il leur devoit, que pour son intérêt ; la douleur de ces Dames étant si violen-

te qu'il craignit que quelque accident ne le privât d'en recevoir le prix dont il esperoit les vendre à Alger.

Il est impossible d'exprimer l'état d'Isabelle & de Mariane, lorsque pour comble de malheur, elles crurent que le Comte de Salmony avoit été tué; leurs larmes & leurs plaintes perçoient le cœur de Madame de Mayrand, & comme leur commune infortune les avoit réunies, la Comtesse leur marquoit un désespoir peu différent du leur; elle embrassoit Isabelle & Mariane en leur disant les choses du monde les plus touchantes: C'est moi, leur répétoit-elle à chaque instant, qui suis la seule cause de vos malheurs; c'est une punition du Ciel, de ce que j'ai voulu vous arracher au Comte, ma chere Isabelle, continuoit elle; si le repentir que j'en ai peut vous apporter quelque consolation,

soyez-en assurée ; peut-être n'est-il point mort , & s'il vit , je ne doute point que votre esclavage ne finisse bientôt ; soyez à lui , n'aimez que lui , & lorsque vous serez ensemble , employez le pouvoir que vous avez sur lui l'une & l'autre , pour lui faire oublier mon injustice , & me promettez de l'oublier vous-même ; je n'aurai pas la satisfaction de vous unir : je sens que je ne puis résister à cette cruelle aventure , & que la mort va me séparer de vous ; je n'ai point d'autre regret en quittant la vie , que celui d'imaginer que j'ai attiré le malheur où je vous laisse.

Ces paroles étoient accompagnées de caresses si tendres , que Mademoiselle de Mayrand & la charmante Mariane firent treve un moment à la juste douleur dont elles étoient atteintes. Pour chercher à détourner la Comtesse de ces fu-

nestes pensées , Isabelle & Mademoiselle de Salmony étoient à ses genoux , lui tenant chacune une main qu'elles arrosoient de leurs larmes , en la conjurant de ne pas redoubler leur affliction en les menaçant de la perdre , que leur vie étoit attachée à la sienne , & qu'elles n'envisageoient rien de plus terrible pour elles que d'en être séparées.

Isabelle ajoutoit à ce discours les plus ardentes prières de lui pardonner , si elle lui avoit parlé au sujet du Comte avec moins de soumission qu'elle ne le devoit ; qu'elle étoit la seule sur qui le courroux du Ciel devoit tomber , puisqu'elle se sentoit coupable de n'avoir pas assez bien accordé son respect pour elle avec la fidélité qu'elle se croyoit obligée de garder au Comte ; qu'elle venoit d'être cause de sa mort , qu'elle se la reprochoit comme un

crime , & qu'elle la supplioit de ne la pas rendre encore complice de la sienne , puisqu'il étoit certain qu'elle ne lui seroit causée que par la douleur que lui donnoit leur captivité.

De pareils sentimens de part & d'autre ne pouvoient qu'augmenter la rigueur de leur sort ; plus elles étoient unies , & plus elles plaignoient leur destinée. Madame de Mayrand n'étoit plus d'un âge & d'une complexion assez robuste pour soutenir un semblable revers ; son premier saisissement à la descente des Turcs dans le Château , avoit été mortel , & les réflexions qu'elle fit ensuite acheverent de lui coûter la vie ; elle s'affoiblissoit à vûe d'œil , & malgré les soins empressés d'Isabelle & de Mariane , cette Dame vit arriver ses derniers momens avec une fermeté qui n'étoit ébranlée que par l'image hor-

rible qu'elle se formoit des périls où la beauté de ces deux incomparables personnes les alloit exposer. Le Corsaire Gafé étant averti qu'elle se mouroit, y mena des gens habiles pour lui donner quelque secours ; mais il n'étoit plus tems. La Comtesse qui n'avoit point encore envisagé son Ravisseur, ne l'eût pas plutôt regardé avec attention, qu'elle le reconnut tout mourant qu'elle étoit.

Quoi, dit-elle en levant les yeux & les mains au Ciel, c'est par un homme élevé & nourri dans ma maison que mes filles & moi sommes captives ! Traître, continuait-elle, que n'ete contentois-tu d'assouvir ton avarice en prenant tout ce que nous avions de plus précieux, sans donner des chaînes à celles qui t'ont donné du pain ? Cette idée la toucha si vivement qu'elle lui ôta le reste de ses forces, qu'elle

le n'employa qu'à consoler Mesdemoiselles de Mayrand & de Salmony , & à prier le Tout-puissant avec ferveur de les tirer du danger où elles étoient , & elle expira dans leurs bras , les laissant dans un état peu différent du sien.

Mais comme la Providence les réservoirit pour être l'ornement de leur sexe , elle leur donna malgré elles la force de résister à ce nouveau malheur ; elles répandirent un torrent de larmes ; elles se désespérèrent & donnerent des marques sensibles de la tendresse & de la reconnaissance qu'elles devoient à la Comtesse. Cependant le Corsaire s'avançoit à Alger avec sa proie , & sans être troublé par les remords de l'énormité de son attentat , il poursuivit sa route , & ne fut pas plutôt arrivé dans cette Ville, qu'il exposa en vente ses deux belles esclaves. Un jeune Turc nommé Ze-

lim , fils d'un renegat de Proven-
ce ; car les pays Mahometans sont
remplis de gens de cette Provin-
ce , & il y est ordinaire d'entendre
dire aux enfans , lorsque leurs pa-
rens les châtient , qu'ils iront se fai-
re Turcs , & c'est à quoi ils ne man-
quent jamais.

Le Turc Zelim trouva donc tant
de charmes dans les captives de
Gase , qu'il les acheta toutes deux
au prix que ce perfide les avoit mi-
ses ; l'argent compté , il les lui li-
vra , & Zelim les mena dans une
maison qu'il avoit sur le penchant
de la côte que son pere avoit fait
bâtir à la moderne avec des jardins
magnifiques qui venoient jusques
sur le port. Leur bonheur voulut
que Zelim qui étoit plus humain
que ne le sont ceux de sa nation ,
se sentit touché des larmes qu'elles
répandoient , & que jugeant à leur
air qu'elles étoient d'une condition

relevée, il les traita avec douceur, & conserva toujours pour elles un grand respect : comme il esperoit en tirer une rançon considerable, il leur permit d'écrire à leurs parens, prit les lettres, & les envoya à Livourne au même Juif Sacerdoty, auquel d'Hauterive s'étoit adressé.

Mesdemoiselles de Mayrand & de Salmony crurent par ses manieres, que leur esclavage n'auroit rien de fâcheux que le tems qu'il falloit pour les en tirer : cette pensée adoucit un peu l'excès de leur douleur ; mais celle d'ignorer si le Comte vivoit, n'avoit point de relâche, & tiroit sans cesse des larmes de leurs yeux ; il y avoit même des momens où Isabelle souhaitoit rester esclave si Salmony étoit mort, ne se souciant pas même de la liberté après une telle perte ; mais elle changea bien de sentimens

quelques jours après.

Le Turc Zelim ne put voir si souvent tant de charmes sans y laisser prendre son cœur, & Isabelle lui fit porter des chaînes qu'il trouva plus pesantes que les siennes. Avant que de lui déclarer sa passion il voulut la lui faire connoître par ses attentions. Comme il avoit remarqué l'extrême amitié qui étoit entre Mariane & elle, il leur avoit donné un même appartement ; il y ajouta plusieurs esclaves pour les servir, & chaque jour il leur envoyoit des présens superbes en bijoux, & en habits à la Morisque, dont la magnificence étoit extrême, & sous prétexte de dissiper leur tristesse, il ne passoit point de jour sans leur donner des fêtes galantes & de nouveaux plaisirs.

Tant de soins commencerent à leur devenir suspects, & Mariane
étant

étant la moins préoccupée , s'aperçut bientôt à qui ils s'adrescoient. Elle fit part de ses soupçons à Isabelle , qui s'en alarma au point de prendre la résolution de se tuer plutôt que de souffrir la moindre indignité : elle ne fut pas long-temps à voir qu'elle avoit besoin de tout son courage ; car Zelim croyant que ses galanteries ne parloient pas assez pour lui , se résolut de se déclarer plus ouvertement , s'imaginant que tout lui étoit permis avec ses esclaves. Dans cette intention, il fut un jour à leur appartement , & regardant Isabelle avec des yeux où il étoit facile de voir ce qu'il avoit dans l'ame.

Je me répons , lui dit-il , de vous avoir fait écrire pour votre rançon , puisque l'on me donneroit toutes les richesses de la France , que je ne vous rendrois pas , & que bien loin d'avoir ce dessein , j'ai résolu

42 LES JOURNÉES

de vous épouser : je me flatte que cette proposition ne vous fera pas désagréable ; j'ai des biens immenses , je vous donnerai tout ce que vous pourrez souhaiter , vous ferez la maîtresse absolue de mon cœur & de ma maison , & vous n'aurez que des sujets de joye & de plaisir.

Cet insolent discours fit frémir Isabelle ; mais craignant d'irriter le Turc , & de le porter à quelque extrémité , elle eut recours à la douceur pour s'en délivrer , & sans lui marquer aucune aigreur , elle lui répondit qu'elle étoit persuadée que sa proposition paroîtroit avantageuse à toute autre ; mais qu'elle étoit obligée de la refuser , étant engagée depuis long-temps avec le frere de l'aimable personne qu'il voyoit avec elle ; que sa religion , & les loix de son pays ne lui permettoient pas de former d'autres nœuds , qu'el-

le le conjuroit de ne se point lasser d'être genereux, que jusqu'alors elle n'avoit que lieu de se louer de lui ; mais qu'il pouvoit être assuré que s'il changeoit sa façon de vivre, & qu'il oubliât ce que tous les hommes de quelque Nation qu'ils fussent, devoient à son sexe & à sa naissance, elle se donneroit la mort à ses yeux.

Elle prononça ces dernieres paroles d'un ton qui persuada Zelim qu'elle étoit capable d'exécuter cette menace, & tout présomptueux qu'il étoit, il jugea qu'il ne gagneroit rien par la violence, & que si elle ne se rendoit pas, il valoit bien mieux en tirer une forte rançon, que de tout perdre par sa mort.

Et l'espoir de la fléchir avec le temps & ses respects lui fit prendre le parti de la patience : il lui demanda même pardon d'avoir été forcé par son amour à rompre le

silence ; qu'il la prioit de croire , que son dessein n'étoit pas d'user du pouvoir qu'il avoit sur elle : mais qu'il esperoit dans la suite que son attachement , sa soumission & sa constance lui feroient prendre des sentimens plus favorables pour lui , & sortit en achevant ces mots.

Isabelle fut très-contente d'avoir pû gagner sur elle la moderation qu'elle avoit fait voir à Zelim , son sens froid l'ayant bien plus persuadé de ce qu'elle disoit que l'emportement ne l'auroit pû faire : la belle Mariane qui sembloit avoir perdu tout son enjouement , fut encore occupée à la consoler de cette nouvelle conquête , que l'état où elle étoit lui rendoit redoutable. Le Turc lui tint parole , il ne fit plus parler que ses yeux ; mais les esclaves qu'il lui avoit donné parloient assez pour lui ; il avoit affecté de n'en mettre près d'elle que

de Provençales, qui tous les jours ne l'entretenoient que du mérite de leur patron, de ses grands biens & des emplois considérables dont la Régence l'avoit revêtu en récompense de plusieurs actions héroïques qu'il avoit faites.

Mais tous leurs discours n'inspiroient à Isabelle que du mépris pour la bassesse de ces femmes, qui ne connoissoient plus d'autre vertu que d'être esclaves soumises des ennemis de leur religion & de leur patrie. Cependant l'amoureux d'Hauterive arriva à Alger, & ayant débarqué, il fut chez un Juif à qui Sacerdoty l'avoit adressé : Salem, c'est le nom de cet homme, l'instruisit sur le champ du sort de celles qu'il cherchoit, & des mesures qu'il falloit prendre pour les ravoir, & ne voulant pas perdre un seul instant, ils furent ensemble trouver Zelim, auquel le Juif

46 LES JOURNÉES

propofa une rançon raifonnable ; mais on ne pouvoit plus toucher cet article ; & quoique d'Hauterive augmentât la fomme à chaque instant , le Turc refufa toutes fes offres , & pour s'en débarrasser , il leur dit en François qu'il parloit fort bien , qu'il avoit destiné fes efclaves pour le Sérail du Grand-Seigneur , à qui il devoit en faire préfent.

D'Hauterive fut accablé de ce difcours comme d'un coup de foudre ; alors il lui demanda en grace de les lui laiffer voir. Zelim qui d'abord l'avoit pris pour l'amant aimé d'Ifabelle , fut encore plus inflexible à cette propofition , & le Juif & lui furent contraints de le quitter fans avoir rien fait : Salem qui vit le défefpoir de d'Hauterive , lui dit qu'il ne falloit pas s'alarmer , que c'étoit le difcours ordinaire des Algeriens lorsqu'ils avoient des efcla-

ves de cette conséquence, & qu'il trouveroit des moyens pour les ravoir malgré lui; ce qui le remit un peu.

La visite du Juif & de d'Hauterive ne laissa pas d'inquieter Zelim, il en fit un grand mystère à ses deux belles captives; mais quelque soin qu'il prit, une jeune esclave qui s'étoit attachée d'inclination à Mademoiselle de Salmony, lui découvrit qu'un François étoit venu parler à son maître pour traiter de sa rançon & de celle d'Isabelle, en la suppliant de ne jamais dire qu'elle lui avoit révélé ce secret, parce qu'il y alloit de sa vie; Mariane le lui promit, & la pressa de lui dépeindre le François. Elle lui répondit qu'elle ne l'avoit vû qu'un instant; mais elle lui en dit assez pour lui persuader que c'étoit d'Hauterive; cette nouvelle lui donna une espérance qu'elle

48 LES JOURNÉES

voulut partager avec Mademoiselle de Mayrand.

Elle fut aussi-tôt la lui communiquer ; Isabelle ne put être insensible à l'obligation qu'elle devoit avoir à d'Hauterive, elle s'en expliqua dans les termes d'une vive reconnoissance à Mariane ; mais en même temps elle fut fortifiée dans la créance que le Comte étoit mort, puisqu'il ne l'avoit pas accompagné, & cette pensée ranima sa douleur d'une telle force qu'elle en tomba évanouie dans les bras de son amie. Mariane extrêmement surprise de cet accident, appella les femmes qui les servoient, & toutes ensemble étoient occupées à la faire revenir lorsque Zelim entra. Ce spectacle auquel il ne s'attendoit pas, le rendit interdit ; il demanda plusieurs fois à Mariane quel étoit le sujet de cette foiblesse, sans qu'elle pût lui répondre que par des larmes.

Enfin

Enfin Isabelle ayant ouvert les yeux, lui fit voir des regards si mourans, que la crainte de sa perte l'emporta sur les résolutions qu'il avoit faites, & voulant la rappeler à la vie à quelque prix que ce fût, il crut y parvenir en lui découvrant ce qu'il avoit eu dessein de lui cacher; pour cet effet s'étant approché d'elle: Je venois lui dit-il, pour vous apprendre qu'il y a des gens à Alger, qui m'ont fait des offres considérables pour vous ravoïr, & qu'un François m'est venu voir pour traiter de votre rançon; mais vous ne me paroissez pas en état d'écouter les raisons qui me portent à refuser de vous rendre. Mademoiselle de Salmony voyant qu'Isabelle ne répondoit rien, prit la parole: Vous ne devez pas trouver extraordinaire, lui dit-elle, qu'une captivité comme la nôtre, cause les accidens que vous

venez de voir ; est-il possible que vous aimiez Isabelle , & que vous préféreriez de la faire mourir à lui rendre la liberté ?

Du moins auriez-vous dû lui donner la consolation d'entretenir un homme de son pays, puisqu'il ne peut la racheter sans votre aveu, & que cela ne préjudicie en rien à vos intérêts ; le mal dont ma sœur vient d'être attaquée , n'a point eu d'autre cause que l'idée cruelle qu'elle s'est représentée , en songeant qu'elle étoit privée pour jamais de voir ceux de sa patrie.

Je l'aime assez , lui répondit le Turc , pour lui donner cette satisfaction, si j'étois assuré que le François que j'ai vû ne fût point votre frere. Alors Mariane feignant de tout ignorer , lui demanda comment il étoit fait , & sur le portrait qu'il en fit , Isabelle connoissant que Mademoiselle de Salmony ne

s'étoit pas trompée, & voyant quelle étoit son intention, fit un effort pour parler : Non, dit-elle alors, celui que vous nous dépeignez, n'est point celui que vous craignez ; c'est un homme de condition de ma Province, que la seule générosité fait agir, & j'avoue que je vous tiendrai compte de la complaisance que vous aurez, en me permettant de l'entretenir, & de lui marquer ma reconnoissance. Le Tute ayant un moment rêvé à ce qu'il avoit à faire, voyant que cette grace ne l'engageoit à rien, & se flattant que cela pourroit lui acquérir le cœur d'Isabelle, consentit à mander le Juif & d'Hauterive, à qui il déclara ses veritables intentions, qu'il aimoit Isabelle, qu'il ne consentiroit jamais à s'en séparer ; que s'ils avoient quelques considérations pour elle, ils devoient la déterminer à l'épouser, & que s'ils

agissoient de cette maniere, il rendroit Mariane sans rançon ; que ce n'étoit qu'à cette condition qu'il leur permettoit de la voir & de lui parler.

Quoique tout ce discours désespérât d'Hauterive , il crut avoir beaucoup gagné de pouvoir entretenir Isabelle, & dès ce moment il le fit conduire avec Salem à son appartement, voulant que le Juif fût présent à leur conversation. Cette vûe pensa faire retomber Mademoiselle de Mayrand dans le même accident de la dernière fois ; mais une grande abondance de larmes l'en empêcha. D'Hauterive se mit à genoux, & lui baïsa la main, il en fit autant à Mademoiselle de Salmony, & toutes deux l'embrasferent en fondant en pleurs : ce fut pendant long-tems le seul langage dont elles purent se servir ; enfin Isabelle ayant pris la parole,

le remercia très-fortement des peines qu'il se donnoit pour elle, & que malgré l'indifference qu'elle avoit pour la vie, après les pertes qu'elle avoit faites, elle ne laissoit pas d'être-très-sensible à ce qu'il avoit entrepris pour sa délivrance.

Ces paroles ayant fait connoître à d'Hauterive qu'elle croyoit le Comte mort, il se hâta de la tirer d'une erreur si funeste à son repos, & ne se démentant pas d'un moment : Si la mort de Madame de Mayrand, lui dit-il, & la perte de votre liberté vous ont donné quelque dégoût pour la vie, vous devez songer qu'il vous reste des personnes qui ne vous sont pas moins cheres, & qui perdront la leur plutôt que de vous laisser dans l'esclavage; le Comte de Salmony a des droits sur vos jours, qui doivent vous les rendre sacrés; & s'il est vray que vous comptiez

pour quelque chose ce que je fais en cette occasion , vous ne pouvez mépriser la vie , sans blesser la reconnoissance que vous croyez me devoir.

Enfin , s'écria la belle Mariane , mon frere est donc vivant ? Alors d'Hauterive leur reconta tout ce qui lui étoit arrivé , ne leur cachant rien du désespoir & des actions du Comte , non plus que les soins qu'il avoit pris pour l'empêcher de mourir , & son récit excita plusieurs fois les acclamations des deux charman-tes captives ; ensuite il leur apprit à quelles conditions on lui avoit accordé le plaisir de les voir , & les propositions du Turc.

La certitude de la vie du Comte de Salmony ayant rendu le calme au cœur d'Isabelle , & la joye à Mariane , cette belle fille n'entendit pas plutôt que l'on la rendroit sans rançon , si Isabelle restoit ,

qu'elle répondit avec sa vivacité ordinaire : Je ne consens point à cet article , je ne pars point sans ma compagne , & quand je devrois épouser le Turc aussi , je ne l'abandonnerai jamais. Isabelle & d'Hauterive ne purent s'empêcher de rire de cette saillie ; mais comme le tems étoit précieux , ils conclurent que Mademoiselle de Mayrand observeroit toujours beaucoup de douceur avec Zelim, que d'Hauterive lui laisseroit entrevoir qu'il ne désespéroit pas de vaincre sa résistance , & que tandis qu'on l'amuseroit ainsi , le Juif Salem emploieroit toutes sortes de voyes pour le forcer à les rendre ; ce qui fut exécuté de point en point.

D'Hauterive & le Juif furent rendre compte au Turc de leur conversation , comme ils l'avoient projeté , & Zelim y trouva tant de sujets d'esperance , qu'il leur

36 LES JOURNÉES

donna une superbe collation ; & leur permit de venir voir ses esclaves toutes les fois qu'ils le voudroient : cette permission fut mise en œuvre très-punctuellement ; d'Hauterive écrivoit exactement au Comte de Salmony tout ce qui se passoit ; ses lettres étoient envoyées au Juif de Livourne , qui les faisoit partir pour leur adresse , & Salmony se servoit de la même voye pour lui donner de ses nouvelles. Un tems considerable s'écoula , sans que le Juif Salem ni d'Hauterive trouvassent nul moyen pour racheter les belles captives ; il les voyoit très-souvent ; mais Zelim qui n'appercevoit aucun changement dans le cœur d'Isabelle , se lassa de ses entrevûes ; & soupçonnant qu'elles maintenoient cette admirable fille dans ses premiers sentimens , plutôt que de l'en détacher , voulut en être convaincu.

par lui-même ; & un jour que d'Hauterive étoit avec elle , & Mariane qui ne la quittoit point , il se cacha dans un cabinet-d'où il pouvoit tout entendre fans être aperçu. Comme ils ne croyoient pas avoir un témoin si dangereux , ils s'expliquoient sans contrainte. Isabelle disoit à d'Hauterive qu'elle ne pouvoit plus supporter la gêne qu'elle se faisoit , en cachant toute l'horreur qu'elle avoit pour l'amour d'un Turc , & que si sa captivité duroit encore long-tems , elle ne doutoit point que sa mort ne prévînt sa liberté.

D'Hauterive la conjuroit de ne prendre aucune résolution violente , & lui apprenoit que le Pere le Vacher, qui étoit Consul de la Nation Françoisse , devoit s'employer auprès du Bacha pour obliger Zelim à les rendre à une rançon raisonnable.

Ce discours ayant fait perdre toute retenue au Turc , il sortit comme un furieux de l'endroit où il étoit caché , & après avoir reproché à d'Hauterive qu'il abusoit de la permission qu'il lui avoit donnée , & de la confiance qu'il avoit eu en lui , il déclara à Isabelle qu'elle n'avoit qu'à se résoudre à l'épouser , & que pour sa liberté, elle n'y devoit jamais compter. Ensuite il défendit l'entrée de sa maison à d'Hauterive , & le pria d'en sortir au même instant. Comme il n'étoit pas le plus fort en ce lieu , & qu'il craignoit que sa violence ne rendît la condition d'Isabelle plus malheureuse , il contraindit les mouvemens de colere & d'indignation dont il se sentit atteint , & prenant le Turc en particulier , il fit tous ses efforts pour lui persuader qu'il n'avoit parlé de la sorte à Mademoiselle de May.

rand , que pour l'empêcher de tomber dans le désespoir.

Mais le Turc n'en devint pas plus raisonnable , & ne voulut plus qu'il revînt chez lui : d'Hauterive en sortit outré de rage & de douleur. Le Juif Salem & lui se donnerent tous les mouvemens possibles pour la liberté de ces deux belles captives ; mais malgré les soins du Pere le Vacher , & l'autorité du Roy d'Alger à qui le Bacha en avoit parlé , on ne put rien gagner sur l'obstination de Zelim. Son crédit auprès de Mezemorte , Général des troupes de mer & de terre dont il étoit intime ami , & de qui le pouvoir sur le peuple & les soldats balançoit celui du Roy & du Bacha , éluda toutes les poursuites du Consul de France.

D'Hauterive étoit dans le plus cruel désespoir , lorsque l'on reçut à Alger la nouvelle que Louis XIV.

avoit fait une ferme résolution de châtier l'insolence de ces Corsaires, qui venoient tous les jours faire des descentes sur les côtes du Languedoc & de la Provence, d'où ils emmenoiient les Habitans, les faisoient esclaves, prenoient nos vaisseaux, & causoient la désolation de notre commerce du Levant; que pour cet effet on armoit à Toulon une forte Escadre de Vaisseaux, & une autre de Galeres à Marseille. Ces avis étant confirmez de toutes parts, les Algeriens prirent toutes les mesures nécessaires pour se bien défendre. Le Juif Salem, chez lequel d'Hauteville étoit logé, l'instruisoit exactement de ce qui se passoit, en étant mieux informé que personne par ses correspondances à Marseille, à Genes & à Livourne, & c'étoit lui qui le premier en avoit averti le Divan d'Alger.

Ces nouvelles qui se répandirent à Alger en l'année 1682. donnerent quelque esperance à d'Hauterive, & le firent attendre avec moins d'impatience ; on sçut bientôt que le Roy avoit nommé M. le Marquis du Quesne, qui étoit Vice Amiral de France, pour faire cette expedition ; son nom seul faisoit trembler tous les Barbares de ces côtes, dont il avoit détruit les Vaisseaux en différentes rencontres, & l'année précédente il avoit poursuivi plusieurs navires Tripolins, qui n'ayant pû gagner le port de Tripoli, s'étoient réfugiés dans celui de Scio, qui est un Isle de l'Archipel sous la domination du Grand-Seigneur, que les Turcs ont fortifiée, depuis que Soliman le Magnifique en fit la conquête sur les Genoïs.

Ces Corsaires se crurent à l'abri du ressentiment du Roy dans cet

asile; le Bacha qui les avoit mis sous la protection du Grand-Seigneur, voulut prendre leur défense; mais celle de la citadelle & du château qui garde l'entrée du port, ni les remparts de la ville de Scio herissez de canon ne purent arrêter le Marquis du Quesne; il les attaqua dans le port, & les foudroya de son canon; l'on tira de toutes parts sur l'escadre Françoise, le Vice-Amiral fit repentir le Bacha de sa témérité, & ayant ordonné que l'on tirât sans discontinuer contre la Citadelle, le Château & les remparts, le feu étoit si violent qu'en trois heures toutes les faces de ses ouvrages qui regardoient le port furent renversées & détruites, de même que les vaisseaux corsaires au nombre de quatorze, qui furent fracassés ou coulez à fond. Ce terrible exemple n'ayant pû corriger les Algeriens, le 30 d'Août 1682.

AMUSANTES. 63

ils virent arriver devant leur Ville le Marquis du Quesne avec une escadre de vaisseaux & de galeres, qui dès la même nuit les fit saluer de tout son canon, & jeter sans discontinuer des bombes en si grande quantité qu'elles ruinerent & embraserent plusieurs maisons, renverserent la Mosquée, & remplirent les rues, les places & le port de sang & de carnage. Le trouble étoit si grand dans la Vilie, qu'on n'y sçavoit quel parti prendre, lorsque le vent changea, & devint si fort, que Monsieur du Quesne trouva à propos de se retirer, connoissant le danger qu'il y avoit d'esfuyer les vents qui regnent sur ces côtes aux approches des équinoxes, & abandonnant celle de ces Barbares, il se retira à Toulon.

Les Algeriens profitant de sa retraite, chercherent les moyens d'é-

teindre le feu qui gaignoit tous les quartiers de la Ville : lorsque le calme fut rétabli, ils s'assemblerent ; mais au lieu d'implorer la clemence du Roy, ils ordonnerent à plusieurs Corsaires d'armer, & d'aller porter la désolation sur les côtes de France par le fer & le feu. Ce sont les propres termes dont se servit le Divan. En effet l'hyver ni le mauvais temps ne purent arrêter le ressentiment de ces Infidèles, & il y en eut plusieurs qui firent des descentes sur les côtes de Provence & de Languedoc, où ils pillèrent quelques villages, les brûlèrent, & mirent dans les fers tous les pauvres païsans qui tomberent entre leurs mains.

Cette nouvelle audace obligea le Roy de presser un second armement, afin de faire partir l'escadre aussi-tôt que la saison le permettoit. Les Corsaires ayant rapporté

à Alger qu'on travailloit nuit & jour à Toulon & à Marseille à équiper les vaisseaux destinez contre leur ville, les Algeriens prirent toutes leurs mesures pour se mieux défendre ; ils dresserent plusieurs batteries de canon, dont ils prétendoient éloigner nos vaisseaux & les galiotes à bombes : ils fermerent leur port d'une triple chaîne, & firent sortir de la ville toutes les personnes inutiles.

Tous ces mouvemens qui n'avoient presque pas eu de discontinuation depuis le bombardement, avoient si fort occupé le Turc Zelim, qui par ses emplois étoit obligé d'y donner des soins assidus, que ses deux belles esclaves en avoient été moins tourmentées, & le chagrin de ne plus voir d'Hauterive se trouvoit adouci par la satisfaction des frequentes absences de leur Patron ; mais quoiqu'il les vît bien

66 LES JOURNÉES

moins qu'à l'ordinaire, il n'en perdoit pas un moment le souvenir, & ses occupations ne l'empêcherent point de former deux projets qu'il trouvoit également nécessaires à son repos.

Le premier fut de mettre ses esclaves en sûreté contre les accidens qui pourroient arriver au second bombardement dont ils étoient menacez, & contre les entreprises que l'on pouvoit faire pour les délivrer ; l'autre fut de se défaire de d'Hauterive, dont le séjour à Alger l'importunoit & le tenoit toujours en crainte ; pour cet effet il commença par envoyer Isabelle & Mariane dans une terre qu'il avoit à quinze mille d'Alger, sous la conduite d'un eunuque en qui il se confioit, & lorsqu'il se crut assuré de ce côté, il songea aux moyens d'ôter la vie à d'Hauterive ; mais ce dessein ne lui réussit pas comme

l'autre. Le Juif Salem qui étoit entièrement dévoué à d'Hauterive , & qui connoissoit le genie de cette Nation, pénétra les intentions de Zelim , & ayant été informé qu'il avoit fait éloigner ses esclaves du lieu où elles étoient , il ne douta point que dans le trouble où l'on étoit à Alger, il ne tentât de perdre ce genereux François, qui d'ailleurs couroit risque de se voir enveloppé dans les effets du ressentiment que ces Barbares ne manqueroient pas de marquer à ceux qui se trouveroient en leur pouvoir, étant capables de violer le droit des gens , & toutes sortes de traitez ; lorsqu'il s'agit de leur intérêt ou de leur vengeance ; & comme d'Hauterive n'étoit en cette ville que sur la foi d'un simple passeport , il y avoit tout à craindre pour lui.

Ces considérations firent résoudre Salem à le faire partir pour

Elquir, petit village à trente mille d'Alger, où il le recommanda à un de ses amis, qui eut un soin extrême de le cacher aux poursuites de Zelim; le Juif lui promit en partant, qu'à l'arrivée de l'escadre Françoisse, il trouveroit le moyen d'instruire le Vice-Amiral du malheur d'Isabelle & de Mariane, & le conjura de se tranquiliser, puisqu'elles étoient pour quelque tems à l'abri des persecutions de Zelim. D'Hauterive quine pouvoit s'opposer à tant d'évenemens, fut obligé de consentir à tout, & partit pour le village d'Elquir avec peu d'esperance & beaucoup de douleur.

Mesdemoiselles de Mayrand & de Salmony subirent aussi leur sort sans murmurer; tout ce qui les éloignoit du Turc leur paroissoit moins fâcheux que sa presence, & se consoloient ensemble dans l'esperoir que la guerre apporteroit quelque

changement favorable à leur fortune.

Cependant le Comte de Salmony qui étoit entièrement rétabli ayant reçu des lettres de d'Hauterive, qui lui apprirent les difficultez qu'il avoit trouvées à la liberté d'Isabelle & de Mariane, ne pouvant plus résister au désir de tout entreprendre pour les ravoir, ne sçut pas plutôt que le Roi armoit puissamment contre les Algeriens, qu'il se rendit à Toulon, où il fut saluer le Marquis du Quesne, s'en fit connoître, l'instruisit du malheur de Mesdemoiselles de Mayrand & de Salmony, & du double intérêt que son cœur prenoit à leur sort, & le supplia de permettre qu'il l'accompagnât dans son expedition : Le Vice-Amiral le reçut avec joye, le consola, & l'assura qu'il ne négligeroit rien pour lui faire rendre des personnes si cheres, & qu'il

700 LES JOURNÉES
auroit bien-tôt la satisfaction de
s'embarquer.

En effet les ordres de Louis le Grand avoient été si bien exécutés par la diligence de Monsieur le Marquis de Seignelay Ministre de la Marine, que l'escadre fut en état au commencement de Mai 1683. & que le Marquis du Quesne mit à la voile le six du même mois, laissant ordre à quelques vaisseaux de le venir joindre aux Isles Fromentieres. Ils y arriverent le 2. de Juin, les galiotes à bombes le neuf, & le vingt il mouilla l'ancre à la rade d'Alger, où il trouva cinq autres vaisseaux commandés par le Marquis d'Aufreville.

Le vingt-deux on tint conseil de guerre, & le lendemain on disposa les vaisseaux & les galiotes pour foudroyer la ville; ce projet ne put être exécuté que le vingt-six, & ce jour-là on y jetta environ cent

bombes ; les affiegez tirerent plus de trois cens coups de canon presque fans nul effet : la nuit du vingt-sept le fracas des bombes recommença avec tant de furie, qu'en deux heures de temps toute la ville fut en feu ; le Palais du Divan où demeuroit Hassan, Dey ou Roi d'Alger, fut abîmé & consumé des premiers : à la pointe du jour les Algeriens furent épouvantez du spectacle qui s'offrit à leurs yeux, leurs batteries démontées, deux de leurs meilleurs vaisseaux coulez à fond dans le port ; & toute la ville en feu : le peuple & les soldats effrayez, demandoient la paix à grands cris. Le Dey convoqua le Divan, où le Bîcha du Grand Seigneur fut appelé, & le Pere le Vacher Consul de France, que le Bâcha envoya à bord de l'Amiral, pour demander la paix & en régler les conditions, & l'on arbora

le drapeau blanc.

Mais le Marquis du Quesne refusa de traiter avec le Consul François, & dit à l'Envoyé Turc qui l'accompagnoit, qu'il n'entendrait à aucun accommodement, que pour préliminaires les Algeriens ne lui eussent rendu & mené dans son bord généralement tous les esclaves Chrétiens de quelque Nation qu'ils fussent qui avoient été pris sous le Pavillon François : il fallut obéir, & le vingt-neuf ils amenèrent dans douze chaloupes cent quarante-deux esclaves, avec promesse de rappeler ceux qui étoient aux champs occupez à cultiver les terres ou aux carrieres.

Le Comte de Salmony n'y voyant point sa maîtresse & sa sœur, du destin, desquelles il avoit instruit Monsieur du Quesne, lui marqua son inquietude ; mais le Juif Salem attentif à tout ce qui pouvoit leur

leur procurer la liberté, ayant averti le Pere le Vacher du lieu ou Zelim les avoit fait conduire, & qu'il faisoit faussement courir le bruit de leur mort, il le fit sçavoir au Marquis du Quesne, qui du même moment manda au Divan, que si le Turc Zelim ne rendoit ses deux esclaves & leur suite dans le jour, la nuit prochaine il leur marqueroit son ressentiment d'une maniere terrible.

Sur cette menace le Divan ordonna à Zelim sous peine de la vie de mener ses deux captives à bord de l'Amiral; cet Arrêt n'avoit point d'appel, & le Turc fut contraint d'y souscrire; mais voulant tirer quelque avantage de son obéissance pour se faire honneur, & s'attirer l'estime de l'Amiral de France, il les fit parer de leurs plus magnifiques habits à la Moresque, & les lui présenta lui-même, en lui van-

tant le sacrifice qu'il faisoit.

Jamais joye ne fut pareille à celle de ces deux belles personnes , lorsqu'elles apprirent qu'elles alloient être libres , & jamais elles ne prirent tant de plaisir à se parer ; mais cette joye eut un accroissement bien sensible , lorsqu'après avoir reçu toutes sortes d'honneurs du Marquis du Quesne , & répondu aux louanges qu'il ne pouvoit se lasser de donner à leur extrême beauté, elles se trouverent dans les bras du Comte de Salmony.

Que de larmes pour les malheurs passés ; que de transports pour le bonheur présent ; que d'amour & de tendres caresses furent mises en usage à cette vùë inespérée & si ardemment désirée ! Il vous est plus facile de vous représenter un si charmant spectacle qu'à moi de vous le décrire ; & lorsque l'on sçait ce que c'est que d'aimer d'une vé-

ritable passion, constante, fidelle & immuable, le cœur nous présente bien mieux de pareils objets, que les paroles ne les peuvent dépeindre.

Après que l'amour & la nature eurent fait éclater ce qu'ils peuvent inspirer de plus doux, le premier soin du Comte fut de s'informer de d'Hauterive; Isabelle lui conta comment ils s'étoient séparés, & qu'elle n'en avoit appris aucune nouvelle depuis; ce discours alarma le Comte, & ne voulant pas être en reste de générosité avec un si parfait ami, il en parla au Marquis du Quesne, qui d'abord employa le Pere le Vacher pour sçavoir du Juif ce qu'il étoit devenu. Salem lui fit le récit de la crainte qu'il avoit eüe pour sa vie, & que pour la garantir, il l'avoit mis à l'abri des périls qu'il couroit, & l'ayant assuré qu'il étoit libre, vi-

vant à trente mille d'Alger, & qu'il alloit le faire avertir, le Consul en fit son rapport à Monsieur le Marquis du Quesne; ainsi Salmony eut l'esperance de le voir bientôt.

Tout cela se fit dans l'interval du tems que les Algeriens mirent à amener à bord de l'Amiral les esclaves Chrétiens, qu'en plusieurs fois en conduisirent 546 de différentes nations; ensuite il fut question de traiter de la paix. Avant que d'entrer en composition, le Marquis du Quesne voulut avoir des otages qui lui furent livrez le quatorze Juillet: le fameux Corsaire Mezemorte Amiral d'Alger en étoit un, & l'autre un Capitaine de navire nommé Aley Reys: Le Général François envoya en échange le Commissaire Général de la flotte, & Descombes Ingenieur, qui proposerent les conditions auxquelles le Roy vouloit

leur accotder la paix.

Le premier article étoit, que l'on rendroit le reste des esclaves Chrétiens; & le second, que generalement tous les effets, vaisseaux & marchandises que les corsaires d'Alger avoient pris à la nation Françoisé, ou sous sa bannière, seroient restituez.

Ce dernier point parut si considerable au Dey, qu'il n'osa l'accorder sans l'avis de Mezemorte qu'il craignoit à cause qu'il étoit aimé du peuple & des soldats; il lui fut renvoyé, & en même temps l'Ingenieur Descombes repassa à bord de l'Amiral.

Mezemorte ayant été consulté sur la restitution des effets, dit en plein Divan que la lâcheté de ceux qui étoient à la tête du Gouvernement, avoient vendu la Ville aux François, & que pour lui, il ne consentiroit jamais à rendre ce que

l'on avoit pris aux ennemis, & de-là s'étant rendu sur la place où étoient les soldats & les principaux, des habitans, il leur fit donner du Caffé, fuma long-temps avec eux, & refusant de retourner au Divan où il fut plusieurs fois pressé de rentrer, il dit aux soldats que Baba Hussian Dey d'Alger étoit un lâche indigne de regner sur eux, qu'il avoit affronté la nation en rendant tant d'esclaves sans être assuré qu'on rendroit les leurs, & les anima tellement contre ce malheureux Prince, que ces Barbares prirent la résolution de l'assassiner dans la nuit prochaine. En effet sur les dix heures pu soir, comme il faisoit sa ronde, huit de ces scelerats choisis par Mezemorte l'attendirent sur son passage, quatre desquels en l'abordant le tirèrent à bout portant, & les autres s'étant jettés sur lui, acheverent de le massacrer.

Mezemorte profita de son crime, & se fit proclamer Roy d'Alger; le peuple y applaudit, & voulant meriter cette élévation, en rompant le traité de paix, il fit arborer le pavillon rouge, & la guerre recommença le vingt-deux de Juillet. Cette infidélité piqua si vivement le Marquis du Quesne, qu'il ordonna qu'on redoublât le feu de toutes parts, tant des boulets à bombes, que des mortiers; ce qui fut exécuté si ponctuellement qu'en trois jours la plûpart des maisons de cette malheureuse ville furent renversées & consumées.

Les flâmes éclairaient la surface de la mer à plus de deux lieues; les cris de ceux qui perissoient, le sang & le carnage offroient un spectacle épouvantable : le barbare Mezemorte bien loin d'en être touché, en augmente sa rage contre les François; il y en avoit beau-

80 LES JOURNÉES

coup d'établis dans Alger, sous la foi publique que ce cruel, violant toutes sortes de droits, fit piller & massacrer; il poussa même son inhumanité jusqu'à ordonner que le Consul François, qui devoit lui être sacré, fût mis tout vivant dans un mortier, & tiré au lieu de bombe.

On apprit cet excès de barbarie par les esclaves, qui venoient tous les jours à la nage gagner les bords des navires de France. Il en couta cher à ces infideles; car malgré leurs précautions, Monsieur le Marquis du Quesne leur fit brûler presque tous les vaisseaux qui étoient dans le Port, tant par les bombes que par le canon: les flâmes de la ville & celles des vaisseaux se réunissant, se portoit jusques dans les rues, ce qui offroit le plus terrible objet qui pût frapper les yeux; mais les Algeriens n'en furent que plus cruels; & le Juif Salem voyant bien

qu'il ne pouvoit faire revenir d'Hautetive fans le risquer à perdre la vie, différa prudemment de l'envoyer chercher jusqu'à ce qu'il vît à quoi se termineroit ce funeste événement.

Il se contenta de lui mander la mort du Turc Zelim qui avoit péri dans ce dernier carnage ; que les Dames pour qui il s'intéressoit, étoient délivrées, & entre les mains de l'Amiral de France ; qu'elles lui avoient fait dire qu'il le fit revenir pour partir avec elles, mais qu'il étoit absolument impossible d'y penser ; que la ville d'Alger étoit dans une confusion pitoyable, & que tous les François y couroient un danger si grand, qu'il le prioit d'attendre qu'il pût l'aller chercher lui-même sans peril, & qu'il se tranquillisât, puisque ce qu'il désiroit le plus étoit effectué. Le tableau qu'il lui fit de la situation de cette

ville étoit si touchant, que d'Hauterive ne put s'empêcher d'y être sensible; mais scachant Isabelle & Mariane hors de captivité & en sûreté, il sentit une joye si vive qu'elle adoucit beaucoup le chagrin de ne les pouvoir joindre; & comme il vit qu'il y auroit une témérité condamnable de l'entreprendre, il acquiesça à la priere du Juif, & se tint dans sa retraite.

Tout le mois d'Août se passa à achever d'écraser avec les bombes les maisons de la haute ville, tout étant détruit & consumé dans la basse: chaque jour les Algeriens voyoient arriver quelque nouveau malheur, & les vents furent si constans, que depuis l'arrivée de la flotte jusqu'à son départ, ils furent favorables aux François; mais le mois de Septembre étant venu, Monsieur le Marquis du Quesne ne voulut pas attendre l'approche

de l'équinoxe, qui comme je l'ai déjà dit, est très-dangereuse sur ces côtes; & très-content d'avoir vengé la France; & fait sentir à ces Barbares que l'on n'offensoit pas impunément un grand Roy, il mit à la voile, & arriva à Toulon à la fin de Septembre, où il débarqua les 546 esclaves qu'il avoit tiré des fers.

Le Comte de Salmony avant que de quitter le Port d'Alger, trouva moyen de faire tenir au Juif une lettre pour d'Hauterive qu'il lui envoya; aussi-tôt il l'ouvrit avec empressement, & y trouva ces paroles.

L E T T R E.

C'Est avec une veritable douleur, mon cher & genereux rival, que je suis obligé de quitter ces bords sans vous. J'y étois venu dans l'espoir de vous en arracher avec notre adorable

Isabelle qui part avec le même regret que moi, & si je ne vous sçavois dans un lieu seur, il n'y a rien à quoi je ne m'exposasse plutôt que de vous abandonner : cela diminuë de beaucoup la joye que je ressens de la liberté de ce que j'ai de plus cher ; croyez qu'il n'y a point d'exageration dans ce discours, & que je n'aurai qu'un bonheur imparfait, jusqu'au moment que je pourrai vous embrasser.

LE COMTE DE SALMONY.

D'Hauterive reçut cette lettre peu de jours après le départ de la flotte : il fut extrêmement surpris d'apprendre que Salmony étoit venu à Alger, & qu'il avoit le bonheur d'emmener Isabelle ; quoiqu'il sçût bien que cette belle fille le revoie, il n'avoit pas cru que ce fût si-tôt, & de cette manière. Le plaisir qu'il s'imagina que cette entrevue leur avoit fait, mit quelque trouble dans son cœur ; mais n'ayant

jamais eu une forte esperance de se faire aimer , il rappella sa générosité accoutumée , & sans se plaindre de la felicité de son rival , il se contenta de soupirer de la fatalité de sa destinée.

Cependant Monsieur le Marquis du Quesne ne fut pas plutôt retiré, que les Algeriens considererent avec effroi l'état malheureux où ils se trouvoient. Leur ville jadis si belle & si florissante , ruinée & détruite, leurs vaisseaux qui font toutes leurs richesses, reduits en cendres , & dont les débris couvroient la surface de leur mer , leurs magasins consumez , & la perte de tant d'Habitans les obligerent à faire de sérieuses réflexions; & craignant que ce terrible Général ne vînt encore au Printems pour achever de les détruire , ils déliberent des moïens qu'ils pourroient trouver pour fléchir leur vainqueur.

Mezemorte qui avoit été seul la cause de tant de malheurs en rompant le projet de la paix, voyant la situation des esprits, eut peur d'avoir le même sort du Roy Hassan son prédécesseur; & pour prévenir cette rétribution, il envoya chercher le Juif Salem, sçachant les correspondances qu'il avoit à Marseille, à qui il ouvrit son cœur, en lui disant que le plus grand service qu'il lui pût rendre, seroit de faire tenir à l'Intendant de la Marine une lettre qu'il avoit dessein d'écrire au Roy pour lui demander la paix, & se soumettre aux loix qu'il voudroit imposer.

Salem ayant sçu que Mezemorte ne parloit que du consentement du Divan, profitant de cette occasion pour tirer d'Hauterive de son asile, & le faire revoir sa patrie, répondit au Dey qu'il feroit encore plus pour lui; qu'un François de con-

sideration qui étoit venu à Alger avec un passeport pour racheter une de ses parentes , & qui avoit été contraint de se retirer à Elquir , pour éviter d'être enveloppé dans les malheurs qui étoient arrivez dans cette Ville , étoit un homme très-capable , par son esprit , par son mérite , & les amis qu'il avoit à la Cour, de rendre de grands services aux Algeriens.

Mezemorte charmé de cette nouvelle , envoya sur le champ le Juif à Elquir pour faire venir d'Hauterive ; Salem l'instruisit de tout ce qu'il devoit dire & faire avec le Dey & le Divant. Lorsqu'ils furent de retour, Salem le mena à Mezemorte , qui lui fit mille caresses & plusieurs présens , & lui ayant communiqué son dessein , d'Hauterive l'en loua , & lui promit de porter sa lettre , & de la remettre lui-même à Monsieur le Marquis

de Seignelay, & qu'il feroit exprès le voyage de Paris.

Il étoit arrivé la veille un vaisseau de Tunis chargé de provisions, qu'on équipa, & d'Haute-rive s'y embarqua avec deux Turcs qui devoient l'accompagner, après avoir reçu ses dépêches, & récompensé libéralement son ami Salem, il mit à la voile.

Tandis que ces choses se passaient à Alger, Salmony avec Isabelle & Mariane étoient arrivez à Mayrand; les félicitations, les visites, les complimens & la joye de toute la noblesse circonvoisine les occuperent plusieurs jours; & lorsqu'ils se virent un peu débarrassés de la foule, Mademoiselle de Mayrand étant libre de disposer de sa main, de tenir sa parole, & de faire le bonheur du seul homme qu'elle pouvoit aimer, épousa le Comte de Salmony, qui vit couronner sa

constance

constance avec des transports de joye , qui firent bien connoître l'excès de son amour.

Cependant d'Hauterive étant heureusement arrivé à Marseille, y apprit le mariage d'Isabelle avec des sentimens bien differens de ceux de ces heureux époux : son désespoir fut grand ; mais son caractère ne pouvant se démentir , il leur écrivit, les félicita, & leur peignit l'état de son ame d'une façon si respectueuse & si touchante , qu'ils en verserent des larmes , & partit pour la Cour avec ses deux Turcs. Monsieur de Seignelay le reçut gracieusement, & s'étant acquitté de la commission dont il s'étoit chargé, il reprit le chemin du Languedoc, l'esprit dans une situation qu'il ne se connoissoit pas lui-même.

La Comtesse de Salmony ne sut pas plutôt qu'il étoit de retour.

90 LES JOURNÉES

que de l'avis de son époux, elle lui envoya un exprès pour le prier de se rendre à Mayrand. Il ne put tenir contre un tel message, & sans sçavoir précisément ce qu'il alloit dire ni faire, il vola où son cœur l'appelloit, & il se trouva dans les bras du Comte & de la Comtesse, comme un homme éperdu. La belle Mariane ne put le voir dans cet état sans en être touchée, & quelques larmes couloient de ses beaux yeux, lorsqu'il vint à elle pour la saluer; il s'en apperçut, & se sentant ému de reconnoissance, il la lui témoigna en des termes si vifs, que cette charmante fille en fut encore plus attendrie: Je vous assure, lui dit-elle, que je voudrois que vous ne vous eussiez jamais connus, ou que vous n'eussiez jamais aimé, & vous êtes si digne de l'être, que j'aurois combattu les sentimens d'Isabelle contre tout

autre que mon frere. Elle prononça ces paroles avec tant de graces, & la verité paroissoit si parfaitement dans les regards dont elle les accompagnoit, que d'Hauterive en fut frappé, & l'examinant avec attention, il la trouva si belle, qu'il se fit un secret reproche de ne lui avoir pas donné son cœur, plutôt que de le livrer à la malheureuse passion qui le tourmentoit.

Le Comte & la Comtesse qui avoient concerté pendant leur entretien un projet qu'ils vouloient executer promptement, les interrompirent, & Isabelle donnant la main à d'Hauterive, le conduisit dans son Cabinet: Salmony y entra avec eux, après avoir parlé bas à Mariane qui ne les suivit point: d'Hauterive ne la voyant pas, la demanda plusieurs fois avec empressement; la Comtesse sourit de son inquietude, & le regardant

92 LES JOURNÉES

avec ces yeux qui lui avoient donné tant d'amour, vous la reverrez dans un moment, lui dit-elle, mais nous avons à vous parler le Comte & moi d'une affaire importante : Vous jugez bien, continua-t-elle avec plus de sérieux, que les obligations que nous vous avons ne peuvent jamais s'effacer de notre souvenir : Soyez persuadé que l'amitié la plus tendre de la part du Comte & de la mienne en est la récompense ; après mon époux, je n'ai rien de plus cher que vous ; après moi il n'y a rien de plus précieux : ces sentimens que vous méritez si bien, & que nous sommes les maîtres de vous témoigner, doivent vous consoler de ceux qu'il vous étoit impossible de m'inspirer, mais pour rendre cette consolation solide, & nous unir par tous les nœuds qui sont en notre puissance, nous voulons vous marier. Le

Comte n'écoutant que son estime pour vous , veut bien que je ne suive pas les regles qui doivent s'observer en ces occasions, & que je vous offre en Mademoiselle de Salmony, sa sœur, une femme digne de vous : Sa vertu, son esprit & sa beauté meritoient que l'on fît pour elle la démarche que je fais près de vous ; mais vous en avez fait de si genereuses à notre égard, qu'elles nous mettent dans l'obligation de passer par-dessus toute autre consideration. Oui, mon cher d'Hauterive ; ajouta le Comte en l'embrassant, si j'avois quelque chose de plus considerable à vous offrir, pour réparer la perte que je vous cause, je vous le sacrifierois avec joye ; faites-y vos réflexions, & nous donnez bientôt la satisfaction de nous voir liez par des chaînes indissolubles.

Des réflexions ! s'écria d'Hau-

terive , est-il permis d'en faire sur des offres de cette nature ? Pourrois - je refuser Mademoiselle de Salmony sans lui faire un outrage , que tout mon sang ne pourroit laver , sans me rendre indigne du pas que votre amitié vous fait faire , & sans me deshonorer moi-même ? Non , non ; continua-t-il , je n'ai point à réfléchir pour accepter le don précieux que vous me voulez faire ; j'en connoistout le prix , mais je le veux meriter. Mademoiselle de Salmony doit seule occuper le cœur d'un honnête homme , je ne vous demande que le temps nécessaire pour lui pouvoir donner le mien tout entier , & le dépouiller des voiles dont il est offusqué ; votre bonheur , ma probité , & les charmes de l'incomparable Mariane vous sont de sûrs garans que ce temps ne sera pas long.

Cette demande étoit si raisonnable , que le Comte & la Comtesse ne purent l'en blâmer ; ils s'embrassèrent tous trois avec tendresse, & sortirent du Cabinet pour rejoindre Mademoiselle de Salmony qui se promenoit dans les Jardins. D'Hauterive voulant très-sérieusement éteindre sa malheureuse passion, & répondre à la confiance du Comte, s'attacha dès ce jour à son aimable sœur, lui rendit des soins assidus, & cette charmante fille qui l'aimoit véritablement, sut si bien ménager la situation de son esprit, tantôt par son enjouement, tantôt en le consolant, & toujours avec une douceur si engageante, une conduite si sage & si modeste, que son ame se vit bien-tôt dégagée de sa préoccupation, & qu'insensiblement la belle Mariane y prit la place d'Isabelle avec un si puissant empire, qu'elle se vit contrain-

98 LES JOURNÉES

te d'oublier pour jamais, qu'elle ne l'avoit pas occupé la première.

Lorsque d'Hauterive l'eut mise en cet état, & qu'il se sentit lui-même dans celui de n'aimer qu'elle, & de ne respirer que pour elle, il pressa le Comte & la Comtesse d'achever de le rendre heureux, & il épousa Mademoiselle de Salmony avec toute la satisfaction d'un homme véritablement amoureux ; & ces quatre illustres amans ont vécu dans une intelligence & une concorde si parfaite, qu'ils se sont attiré l'estime & la considération de tout le monde ; ce qui prouve que la reconnoissance ne sçauroit l'emporter sur un amour, que le temps, l'absence, les peines, & les obstacles n'ont pû détruire. Tandis que cette belle union se formoit, un des deux Turcs qui étoit venu à la Cour avec d'Hauterive, eut ordre de retourner à Alger pour instruire
le

le Divan, des conditions auxquelles le Roy voulut accorder la paix, & il en revint l'année d'après, avec des Ambassadeurs, qui arriverent à Versailles le 4 Juillet de l'année 1684. où Louis le Grand reçut leurs soumissions, & leur donna la paix.

Cette Histoire fit un plaisir extrême à la compagnie, qui donna de grandes louanges à Uranie, de la maniere dont elle l'avoit compté. Comme elle l'avoit conduite à l'heure du souper, on fut se mettre à table, & dans le cours du repas, on reprit plusieurs endroits de cette aventure; on y célébra beaucoup le caractère de d'Hauterive, la fermeté d'Isabelle, & la sage conduite du Comte de Salmony, & tous ensemble convinrent que lorsque la reconnoissance & l'amour étoient partagez entre deux objets differens, l'amour l'emportoit toujours.

Uranie retint encore cette nuit Hortence & Melante , & cette charmante Societé, pour rendre la journée suivante plus longue , se sépara cette soirée plutôt qu'à l'ordinaire , & fut donner au repos les momens qu'elle avoit livrez à l'esprit pendant le jour.





QUINZIE'ME JOURNE'E.

URANIE ne fut pas plutôt levée, qu'elle passa dans l'appartement de Julie où le reste de la Compagnie se rendit peu de tems après. Lorsque la conversation fut réglée, & que chacun se fût assez entretenu de ce qui les regardoit particulièrement, Camille prenant la parole, j'ai rêvé toute la nuit, dit-elle, à la barbarie des Algériens; le sort du malheureux Pere le Vacher est mille fois revenu à ma pensée: Voilà de terribles gens, & je trouve que Louis le Grand ne pouvoit leur imposer de trop severes conditions pour les punir.

Ils le furent, comme vous l'avez entendu, répondit Uranie, parce qu'ils avoient de plus précieux, &

leur obstination leur couta cher. C'est cet acharnement, dit alors Thelamon, à ne se pas rendre justice soi-même, qui cause souvent tous les malheurs où l'on se voit exposé. Rien n'est plus singulier que le motif qui brouilla les Républiques de Pise & de Genes, qui leur fit faire des pertes considérables, & causa enfin la ruine de celle de Pise.

Il s'agissoit de nommer un Evêque de Corse; toutes deux prétendoient en avoir le droit. Les Pisans soutenoient que Muzacte, Roy des Sarazins, ayant pris cette Isle sur les Genoïs, & que l'ayant conquise aux Sarasins, non-seulement elle leur appartenoit, mais encore toutes les prérogatives dont la République de Genes avoit perdu les droits, pour ne l'avoir pas sçu défendre contre les Barbares; & les Genoïs disoient que l'Isle étoit à

eux depuis plusieurs siècles ; que l'invasion des infideles ne leur ôtoit aucune de leurs prérogatives , & que c'étoit une usurpation de la part de la Seigneurie de Pise.

Sur cette contestation ces deux Peuples armerent sur mer & sur terre ; plusieurs batailles furent données sur l'un & sur l'autre élément , avec des succès heureux pour les Genoïs ; & après que cette guerre eut duré plus de 25 ans , deux batailles , l'une navale , & l'autre sur terre , décidèrent en dernier ressort d'une si longue querelle : Les Genoïs y furent victorieux ; & les Pisans se voyant sans ressource , demanderent la paix , qui leur fut accordée aux plus dures conditions , étant obligez d'abandonner aux Genoïs l'Isle de Corse & tous les droits qu'ils prétendoient y avoir , & de souscrire à tout ce qu'ils voulurent leur impo-

fer , comme on le voit dans le Traité conclu entre ces deux Républiques en 1130.

Mais ce qui mortifia le plus les Pisans , fut l'article qui les condamnoit à démolir toutes les maisons de la Ville de Pise, jusqu'au premier étage , afin , disoient les Genoïis , que l'abbaïssement de leurs Palais fit celui de leur orgueil , & leur apprît ce qu'ils devoient à leurs Vainqueurs & à leurs Maîtres. Le Senat & les Grands de Pise furent au désespoir de cette mortification , & le peuple furieux de la dureté des Genoïis , voulut plusieurs fois mettre le feu dans la Ville ; mais les Grands furent les premiers à donner l'exemple , & tous ses beaux Palais de marbre & ses magnifiques Maisons furent réduits à un étage , & la haine que cela a inspiré aux Pisans dure encote.

Voilà , continua Thelamon , ce

qu'il en coûte pour vouloir s'obstiner contre la raison : si la République de Pise en eût suivi les loix, elle n'auroit point tant perdu de batailles, n'auroit pas coûté la vie à tant d'hommes de part & d'autre, & ces Maisons & ces Palais n'auroient pas souffert une diminution si honteuse à leurs habitans. Voilà de funestes événemens, s'écria Julie, & je ne crois pas qu'on les puisse entendre sans frémir.

L'histoire en rapporte un, interrompit Alphonse, qui ne vous fera pas moins d'horreur, qui arriva sous l'Empire d'Honorius. Stilicon, grand homme de guerre, mais le plus ambitieux & le plus rusé, ayant fait marcher l'armée Imperiale contre Radagaise Roi des Goths, qui ravageoit toute l'Italie, le joignit dans la Toscane, & ne voulant pas hazarder une

bataille, d'où dépendoit le salut de l'Empire, il temporisa, en harcelant les Goths & leur coupant les vivres, & se conduisit si bien, qu'il les acula & les renferma dans le Détroit de Fezole, dans la Toscane. L'armée de Radaguaise étoit forte de deux cens mille hommes de guerre, avec quantité de femmes, d'enfans, & de chariots de bagage : Ce Prince au désespoir de l'état où le réduisoit Stilicon, cherchant à s'en tirer, tenta plusieurs combats où il fut toujours battu. Toutes les ruses de guerre furent employées par ce Roi barbare pour s'ouvrir un passage ; mais il trouvoit par tout le prévoyant Stilicon.

Cependant l'armée des Goths ne vivoit plus que de racines, ayant tué tous leurs chevaux & leurs bêtes de voiture ; les chaleurs desséchèrent le petit ruisseau qui passe dans ce valon, & qui leur fournis-

soit de l'eau, en sorte que n'ayant plus ni eau, ni alimens, ils tomboient dans des défaillances qui étoient bien-tôt suivies de la mort, ceux qui restoient n'ayant pas la force de les enterrer. L'air infecté par ces cadavres acheva de faire périr le reste déjà accablé de faim & de misere, sans que Stilicon envoulût recevoir aucun, ni les secourir de vivres, quoiqu'ils lui eussent fait toutes sortes de soumissions, ayant la cruauté de laisser mourir leur Roi, les Princes, les Generaux, les femmes & les enfans, qui tous subirent le même sort : ainsi périt cette puissante armée avec laquelle Radagaise s'étoit promis la conquête de l'Empire.

Voilà une étrange cruauté, dit Florinde, & je ne sçais si Stilicon n'eût pas acquis autant de gloire en marquant plus d'humanité ; car enfin il se montra en cette occa-

tion plus barbare que ceux à qui on en donnoit le nom. La guerre donne de grands privileges, répondit Alphonse, & l'on ne scauroit blâmer un General, qui met en pratique toutes les ruses dont il se peut servir pour détruire son ennemi ; il est même essentiel pour les mettre en usage avec succès, que ceux qui commandent les armées, s'attachent à connoître le genie, le caractère, & même le temperament de celui à qui ils doivent avoir affaire ; cette étude est absolument nécessaire à un General pour la réussite de ses desseins ; car sçachant ce que son ennemi est capable de faire ou d'entreprendre, il sçait aussi le prévoir, le devancer, rompre ses mesures, & lui donner le change à propos.

De tous les temps, ajouta The-lamon, les finesse & les ruses ont été pratiquées à la guerre par les

plus grands Capitaines, & par les Nations les plus puissantes : Mais sans aller chercher dans l'antiquité, nous en avons vû de notre temps de trop singulieres & de trop glorieuses pour n'être pas, des exemples suffisans. Monsieur de Turenne avec une poignée de monde, puisqu'il n'avoit que quatorze mille hommes, ne détruisit-il pas l'armée Imperiale forte de soixante mille hommes qui s'étoit faisie de l'Alsace ? les Allemands le croyoient dans la Champagne dans le temps qu'il les attaqua au pied des montagnes de cette Province.

Les ruses de Monsieur le Maréchal de Luxembourg à Fleurus & à Luze, lui firent remporter deux grandes victoires sur l'armée des Alliez commandée par le Prince de Valdeck. A Steinkerque, le Prince d'Orange & le Duc de Baviere se servirent d'une ruse qui leur

108 LES JOURNÉES

auroit indubitablement réussi, si
 l'étoile du Maréchal de Luxem-
 bourg n'eût été supérieure à la leur :
 en effet, les Alliez le surprirent
 avant qu'il eût rangé son armée en
 bataille; ils avoient déjà taillé en
 pieces la Brigade de Bourbon & pris
 six pieces de canon, qu'ils avoient
 tourné contre nous; mais ce jour
 étant marqué pour couvrir de gloi-
 re le Prince de Conty, ayeul de ce-
 lui d'aujourd'hui, & le Maréchal
 de Luxembourg, ils firent des cho-
 ses surnaturelles, rétablirent le com-
 bat, & remporterent sur les Prin-
 ces d'Orange & de Baviere une
 victoire des plus signalées. Le Ma-
 réchal de Luxembourg refusa à son
 tour, dit Arfame, & quoique le
 Prince d'Orange fût difficile à sur-
 prendre, l'étendue de son genie
 lui faisant tout prévoir, il ne lais-
 sa pas d'y parvenir. Ce vaillant Ge-
 neral n'ayant pu trouver l'occa-

tion d'attaquer l'armée des ennemis qui étoit campée trop avantageusement pour l'insulter , marcha du côté de Liege , ordonna quinze mille pionniers & des fascines , fit sortir de nos places du canon , des batteries , quantité de biscuit & de pain de munition , & commanda de faire un amas prodigieux de vivres : tous ces apprêts ayant été rapportés au Prince d'Orange , il ne douta point que le Maréchal n'eût dessein d'assiéger Liege. Dans cette idée il décampa pour suivre l'armée de France , passa la Gette , & s'engagea dans les plaines de Nerwinde ; le Maréchal n'en fut pas plutôt informé , qu'il fit faire volte-face à son armée , marcha à tire-d'aîle au-devant de celle des Alliés , & arriva presque à la vûe , avant que le Prince d'Orange en fût averti.

La nuit commençoit à paroître ;

mais ce Prince sans s'étonner, donna tous les ordres nécessaires pour éviter la confusion dans la surprise extrême que l'arrivée de notre armée causa à la sienne qui l'avoit crue bien loin de là ; il couvrit son armée d'un grand retranchement où il fit travailler toute la nuit, fit fortifier Nerwinde, & herisser d'artillerie tous ces travaux ; cependant malgré toutes ces précautions le Maréchal força ses retranchemens, & la victoire ne balançant plus, elle fut des plus complètes, l'armée des Alliés ayant été entièrement détruite ou dispersée.

Entre les heureuses ruses de guerre, reprit Orophane, il ne faut pas omettre la surprise du Camp de Denain par Monsieur le Maréchal de Villars ; ce Camp emporté l'épée à la main, les troupes qui l'occupoient détruites, leur Général Hollandois fait prisonnier ; la pri-

se des provisions de guerre & de bouche destinées pour l'armée du Prince Eugene, qui assiegeoit Landrecy ; la levée de ce même Siège, la réduction des trois places considérables , qui avoient coûté trois campagnes aux Alliés, qui furent les fruits de la victoire de ce Heros, & la paix qui suivit cette grande action , qui acheva de le couronner de gloire. Aussi , dit Uranie, en reçut-il de son auguste Maître & de toute la patrie , les honneurs & les louanges qui étoient dûs à sa valeur & à sa prudence.

Je trouve , interrompit Florinde, qu'il n'y a rien en tout cela qui ne soit permis , & qui ne puisse donner occasion à un Général de faire de grandes choses ; mais ce que je ne puis souffrir, dans les querelles des Souverains , c'est la maniere de se déclarer la guerre. J'ai vû quelques manifestes des tems pas-

112 LES JOURNÉES

fez, ou leurs déclarations sont remplies d'expressions offensantes, de termes injurieux, & par l'aigreur qui s'y fait remarquer, on diroit que c'est moins pour soutenir leurs droits & ceux de leurs sujets, qu'ils se font la guerre, que pour satisfaire leur haine personnelle.

Cependant ils devroient songer que ce qui est dans un tems un motif de guerre, en devient un de paix dans une autre occasion; que leurs écrits restent à la posterité, qu'ils doivent se respecter réciproquement, & que souvent ces invectives retombent plutôt sur ceux qui les disent, que sur ceux qui en sont les objets. Je sçai qu'il est nécessaire qu'un Souverain instruisse ses sujets & son ennemi des raisons qu'il a de lui faire la guerre; mais je voudrois qu'il ne fît voir que la justice de sa cause, sans y mêler des traits piquans.

Il me semble que les Rois dans toutes leurs actions, doivent agir differemment des autres hommes; c'est-à-dire, avec plus de noblesse & de grandeur; & que jusques dans leurs querelles, ils doivent éviter les foiblesses du vulgaire. Votre réflexion, belle Florinde, dit alors Thelamon, est d'autant plus juste, que nous lisons dans toutes les Histoires, que les Heros dont les noms nous sont si respectables, acqueroient autant d'honneur par la maniere dont ils faisoient la guerre, que par l'éclat de leurs victoires. Dans les guerres des Perfes & des Grecs, dans celle du Peloponese, celle de Darius & d'Alexandre, de Cesar & de Pompée, quels égards, que de considerations, combien de marques d'estime & même de bienveillance n'y voit-on pas briller?

Il est beau d'entendre là-dessus

Tome V. II. Partie. K

un fameux Historien, en parlant de Démetrius & de Ptolomée, tous deux successeurs d'Alexandre; le seul désir de la gloire, dit-il, les enflamoit, & ils se faisoient la guerre avec plus d'honneur, que l'on n'exerce aujourd'hui les droits de l'amitié dans la plus intime société.

C'est ainsi que devroient agir tous les Princes, & je crois que c'est pour eux que cette belle leçon d'un Ancien a été faite, qu'il faut traiter avec ses amis comme pouvant devenir ennemis, & avec ses ennemis comme pouvant devenir amis.

La politique, ajouta Arsame, demande cette conduite entre les Souverains; leur gloire & leur intérêt, veulent qu'ils ne s'en écartent jamais. Arsame se préparoit à continuer, lorsque l'on vint avertir que l'on avoit servi. On fut se mettre à table; & quoique la conversation

n'y roulât pas sur des matieres aussi sérieuses, elle n'en fut ni moins vive, ni moins spirituelle.

Le dîné fini, la compagnie prit le chemin de la Bibliothèque; à peine y étoit-elle entrée, qu'elle vit arriver Celimene accompagnée de deux Dames dont la beauté ne pouvoit trouver d'égale que dans la charmante société d'Uranie. Cette aimable femme fut au devant d'elles, & Celimene prenant la parole: Nous ne sommes arrivées que de ce matin; lui dit-elle; & jalouses du bonheur d'Hortence & de Melante, j'ai voulu le venir partager avec les personnes que je vous amene. Vous connoissant comme je fais, je ne doute point que leur presence ne vous fasse plaisir; d'autant plus, dit aussi-tôt Hortence qui s'éroit avancée avec Uranie, que l'on a déjà tci une forte inclination pour Sylviane & Arelise.

116 LES JOURNÉES

Ces mots ayant instruit Uranie, elle s'empressa de leur marquer la joye qu'elle avoit de les voir.

Pour moi, répondit Arelife, je ne puis croire que nous ayons l'avantage dont Hortence vient de nous flatter, & nos noms ne sont pas assez considerables pour être connus dans un lieu qui possede ce qu'il y a de plus aimable dans le monde. Vous me permettrez de vous dire, belle Arelife, repartit Uranie, qu'il y a plus de modestie que de verité dans votre discours, & s'il est vrai qu'il y ait quelque agrément dans cette société, elle en perdrait une bonne partie, si nous ne cherchions pas à connoître toutes les personnes capables de les augmenter, & je puis vous assurer que vous y êtes très-ardemment désirée. Arelife, dit alors Silviane en riant, pouvoit parler de cette sorte à son égard, la solitude,

l'amour de la lecture, & une sagesse quelquefois trop austere lui faisant préférer son cabinet aux plus brillantes compagnies : mais moi dont l'humeur & les vivacitez sont connues de tous ceux que je vois, je ne trouve pas impossible que dans le nombre, il n'y en ait eu qui aient instruit Uranie que je suis d'un caractère assez extraordinaire pour exciter sa curiosité.

Nous en jugerons, reprit Uranie en souriant, & voici des personnes, continua-t-elle en leur présentant ses amies, qui m'aideront à vous prouver le plaisir que je ressens de vous avoir chez moi : Alors elles furent saluées de toute la compagnie, & les civilités ordinaires étant terminées, & chacun ayant pris place : Vous voyez ici, dit Camille avec enjouement, une assemblée qui n'offre d'abord à l'esprit rien que de grave & de sérieux, étant

118 LES JOURNÉES

tous maris & femmes ; mais lorsque vous sçaurez que nos époux sont toujours nos amans, & que nous faisons gloire d'être leurs maîtresses, vous effacerez de votre idée ce que le premier coup d'œil vous y a fait voir.

C'est assez finement nous apprendre, répondit Silviane sur le même ton, que nous n'avons point ici de conquêtes à faire.

Il est vrai, ajouta Florinde, que nous devons nous trouver heureuses de ce que ceux que nous aimons nous sont attachés par des liens indissolubles, puisque sans cela nous aurions sujet de craindre qu'ils ne nous échappassent à la vue de tant de charmes.

Vous ne voyez pas, interrompit Orophane, que les complimens que vous vous faites, nous jettent dans l'embarras; il n'y en a pas un de nous qui ne rende justice à la beau-

té de Silviane & d'Arelife, & qui ne voulût même la faire éclater par ses galanteries ; mais le caractère d'époux ne leur permettroit pas de les entendre, & celui d'amans de nos femmes nous défend de leur dire tout ce que nous pensons. Pour vous tirer d'inquiétude, reprit Célimene, je puis vous déclarer sans indiscretion, qu'Arelife & Silviane vont être comme vous engagées sous les loix de l'hymen, que l'amour en a formé les nœuds, & que selon toutes les apparences leurs maris ainsi que vous ne cesseront point d'être leurs amans.

Je vous avoue, ajouta Melante, que cette declaration ne laisse pas d'être soulageante ; & quoique cette belle compagnie soit exempte d'envie & de jalousie, je suis persuadé qu'elle en agira avec plus de confiance & de liberté. En achevant de parler ainsi, il lança un regard

120 LES JOURNÉES

sur Erasme qui fit rougir Florinde en se souvenant du dialogue de l'amour propre ; mais s'étant remise assez promptement, j'entends, lui dit-elle, à qui s'adresse ce discours, & je ne veux pas vous céder la gloire de publier mes foiblesses ; c'est de moi seule que la belle Silviane doit apprendre qu'elle m'a causé quelque inquiétude pendant l'espace d'un moment.

Uranie qui vit que Silviane souhaitoit l'explication de ce discours, lui avoua l'aventure d'Erasme, & de quelle façon il avoit recueilli l'entretien qu'elle avoit eu avec Arelise sur l'amour propre. Ces deux belles personnes jugeant bien que c'étoit de-là qu'elles étoient connues de la compagnie, ne démentirent point l'opinion qu'elles en avoient conçue, & firent paroître tant d'esprit & de sagesse dans leur repartie, qu'Uranie & ses
amies

amies prirent pour elles une véritable amitié. En vérité, dit alors Arelise, s'il est vray qu'il est des jours plus heureux les uns que les autres, nous devons compter celui-ci pour un des plus fortunés de notre vie.

Cela est très-obligéant, répondit Uranie; mais ce bonheur est tout de notre côté: Ne croyez pas railler, interrompit Celimene, j'ai souvent observé qu'il est absolument des jours heureux & malheureux. De tout tems, dit Thelamon, & dans toutes les nations on a eu la même idée; & quoique la superstition & la foiblesse de l'esprit des peuples ayent été poussées trop loin là-dessus, on n'a pû s'empêcher de remarquer que dans le cours des années le quatorze des mois étoit un jour heureux pour la France: En effet, continua-t-il, le quatorze de Juin de l'année 411. Me-

roüé Roy de France , joint aux Romains & aux Goths , près de Châlon en Champagne , gagna sur Attila Roy des Huns , la fameuse bataille des Champs Catalanniens, où périrent cent quatre-vingt-mille de ces barbares.

Le 14 de May 1509. Louis XII. remporta la victoire sur l'armée Vénitienne à la bataille d'Agnadel ou de Giaraddada , où les Vénitiens perdirent vingt mille hommes, & presque tout leur pays de terre ferme , & les François n'en perdirent que cinq cent.

Le quatorze de May 1515. François Premier son successeur gagna la bataille de Marignan sur les Suisses qui s'étoient déclarez protecteurs de Maximilian Sforce Duc de Milan, & qui furent cruellement punis d'avoir rompu le traité d'alliance qu'ils avoient avec la France depuis si long-tems ; quinze

mille Suisses y perdirent la vie, trois mille furent faits prisonniers, & la perte de toute leur artillerie, de leur bagage & le Duché de Milan furent le prix de cette grande victoire. François Premier n'avoit que vingt & un ans; il coucha tout armé sur le champ de bataille, & passa la nuit sur l'affût d'un canon; ses Officiers ne purent qu'avec peine lui trouver un verre d'eau claire, tous les ruisseaux & les fontaines des environs étant teintes de sang. Depuis la perte que firent les Suisses contre Jules-Cesar, ils n'en comptent point de plus funeste que celle de Marignan.

Le quatorze Avril 1544. le Comte d'Anghien Général de l'armée de France, gagna la bataille de Serizoles sur l'armée Imperiale composée d'Espagnols & d'Allemands; quinze mille Imperiaux resterent morts sur le champ de bataille, deux

mille cinq cent vingt-cinq Allemands y furent faits prisonniers , & six cent trente Espagnols avec leur Général & un butin immense.

Le quatorze Janvier 1553. les François obligerent l'Empereur Charles-quint de lever le fameux Siege de Metz qu'il avoit attaqué avec une armée & une artillerie formidables.

Et le quatorze de Mars 1590. Henry le Grand gagna une bataille mémorable sur l'armée de la Ligue; ce coup assomma cet hydre redoutable à ne s'en jamais relever , & Henry victorieux soumit toutes les villes rebelles malgré les efforts des Espagnols & les restes mourans de la Ligue. Vous conviendrez , dit alors Celimene voyant que Thelamon avoit cessé de parler , que voilà d'assez glorieuses époques pour excuser la superstition , & que l'on a quelque peine à s'en défendre.

dre après des jours si remarquables.

Mais, repondit Felicie, si les François les comptent heureux pour eux, ils doivent être regardez comme malheureux aux vaincus, & je serois curieuse de sçavoir, s'ils en ont eu la pensée. Il n'y a point de doute, dit Erasme, que ceux qui ont fait des pertes si considerables ces jours-là, ne les mettent au rang des plus infortunez; mais, continua-t-il, ce même nombre de quatorze n'a pas été heureux aux seuls Rois de France, il le fut aussi à Guillaume le Conquerant Duc de Normandie, qui le quatorze Août 1066. remporta la victoire sur Harald Roy d'Angleterre: Guillaume étoit assisté des troupes de Guillaume VIII. Duc de Guyenne & Comte de Poitou, de Hugues de Ligurie Comte du Maine, de Guy Comte de Ponthieu, d'Eustache second Comte de Boulogne,

de Guillaume premier Comte de Nevers, de Baudouin Comte de Flandre son beau-frere, & de celles du Comte de Breragne; les deux armées étoient de près de cent mille hommes chacune; la bataille se donna dans les plaines d'Hastings en Angleterre, & le prix de la victoire du Duc de Normandie fut la couronne de ce beau Royaume.

Cela influë toujours sur la France, répondit Alphonse, puisque Guillaume étoit François, & que toute son armée en étoit composée. Après que ce Prince eût gagné cette fameuse bataille où le Roy Harald perdit l'Empire avec la vie, ainsi que le Comte d'Yorck son frere, il marcha droit à Londres, sans faire reposer son armée. Cette Capitale qui a toujours donné le mouvement aux autres villes du Royaume dans toutes les révolutions qui y sont arrivées, étoit dans un trou-

ble difficile à décrire.

On n'y fut pas plutôt instruit de l'approche du Conquérant, que le peuple courut en foule aux environs de la Tour de Londres, où les principaux Seigneurs étoient assemblez, en criant qu'il falloit se soumettre à Guillaume, puisqu'il étoit appelé à la Couronne par le testament du Roy Edoüard, & qu'en le reconnoissant de bonne volonté, il conserveroit leurs biens, leurs vies, & l'honneur de leurs femmes. Ces paroles furent si souvent répétées, & le tumulte devint si grand, que les Seigneurs ne balancerent plus à suivre cet avis, craignant d'y être forcez par la violence de cette multitude qui commençoit à leur manquer de respect.

D'ailleurs examinant l'étonnement, la douleur & la crainte des habitans, leurs gémissemens

& l'effroi des femmes de la Cour, joints au peu d'esperance qu'il y avoit de mettre sur pied une nouvelle armée, les Comtes Edüin & Morcand, deux freres habiles Generaux, n'ayant ramené à Londres que quatre mille hommes de près de cent mille qui avoient péri ou été faits prisonniers ou dispersez, ils conclurent que le meilleur parti étoit de se rendre de bonne grace.

Ainsi malgré la fermeté de Stigand Archevêque de Cantorbery, Primat du Royaume, qui vouloit tout employer pour éviter une domination étrangere, il fut résolu que tous les principaux Seigneurs qui se trouvoient à la Cour iroient en corps au devant du Vainqueur implorer sa clemence, & le reconnoître pour leur Roy, en conservant cependant toute leur affection pour Edgard qui étoit le seul Prince qui restoit des anciens Rois Bretons;

ils l'entraînerent même avec eux , & furent trouver Guillaume à Berkansted. Ce Prince fut agréablement surpris , lorsqu'il apprit qu'Edgard suivi de l'Archevêque d'Yorck , de l'Evêque de Durham , des Comtes Edüin & Morcand , du Maire de Londres , & de tout ce qu'il y avoit de plus qualifié dans cette Ville , venoit pour lui remettre l'autorité suprême.

Il les reçut avec bonté , & dès le lendemain son armée étant réunie , il marcha vers cette capitale , où il fit une entrée triomphante le vingt-deux Octobre 1066. quatorze jours après sa descente en Angleterre. C'étoit un spectacle bien superbe de voir ce Prince suivi d'une armée victorieuse de cent mille hommes , environné de la plus grande partie de la Noblesse de France , que le desir de la gloire avoit appelée auprès de lui , & de

celle de la Nation Angloise, qui le conduisirent au Palais des Rois d'Angleterre aux cris & aux applaudissemens d'un peuple innombrable, qui témoignoit autant de joye qu'il avoit marqué de haine quelques jours auparavant. Tout cela se fit sans tumulte, & sans que les vainqueurs abusassent de la liberté que leur donnoit la victoire.

Guillaume voyant que la fortune le favorisoit au-delà de ses esperances, craignant quelque revers de sa part, apporta toutes les précautions nécessaires pour assurer sa conquête; & dès le lendemain de son triomphe, il separa son armée en cinq corps differens, qu'il envoya pour s'emparer de toutes les Provinces du Royaume.

Ensuite ayant fixé son couronnement au 25 Decembre, jour de Noël, il en parla à l'Archevêque de Cantorbery Primat du Royau-

me , qui avoit droit de faire cette ceremonie : mais ce Conquerant couvert de gloire & dans la plus haute prosperité, fut d'une surprise extrême, lorsque ce Prélat lui répondit que les Saintes Huiles ne devoient s'administrer qu'à des Rois legitimes; que pour lui il n'étoit qu'un Tyran & un usurpateur qui s'étoit emparé par la force & par la violence, d'une Monarchie sur laquelle il n'avoit aucun droit; que s'il étoit vrai qu'il fût homme de bien, ainsi qu'il le vouloit paroître, il n'avoit qu'à faire assembler la Nation, y laisser les suffrages dans toute leur liberté, & que si les peuples l'éliisoient pour Roy, il seroit le premier à le reconnoître, & qu'il répandroit sur lui l'onction sacrée pour lui donner le caractère de la Royauté.

La fermeté, ou plutôt la hardiesse de ce Prélat étonna Guillaume;

mais sans vouloir en témoigner du ressentiment, & ne jugeant pas à propos de s'en rapporter aux peuples de son élection, prétendant son droit incontestable, il s'adressa à l'Archevêque d'Yorck, qui moins scrupuleux que celui de Cantorbery, en fit la cérémonie au jour marqué avec d'autant plus de joye, que cette action solennelle lui rendoit le droit de Primatie que les Archevêques d'Yorck ont toujours disputé à ceux de Cantorbery; & dans la suite des tems, lorsque cette question a été agitée, les successeurs de l'Archevêque d'Yorck ont scû se prévaloir du sacre de Guillaume le Conquerant, ce qui a souvent troublé l'Eglise d'Angleterre; & quelques accommodemens que l'on ait fait, on n'a jamais pu terminer ni résoudre cette dispute qui dure encore aujourd'hui: quoique l'Archevêque de Cantorbery

soit en possession de la Primatie, ceux d'Yorc prétendent que les accords précaires que les Rois & la Nation ont faits, ne peuvent alterer leurs droits à cette dignité.

Ces sortes de querelles, dit alors Arélise, ont souvent causé de grands désordres dans la Religion, sur-tout lorsque l'obstination s'en mêle; les partis se forment, l'herésie vient à s'y glisser, la rébellion la suit, & l'autorité suprême étant méprisée, on voit bientôt la ruine des peuples, & les fondemens des plus grandes Monarchies ébranlés. L'obstination, répondit Thelamon, est la compagne inséparable de l'herésie; mais entre tous les exemples que je pourrois citer, celui-ci en est une preuve qui me paroît suffisante.

En 1628. Monsieur le Prince de Condé pere de celui qui par ses grandes actions a rempli nos Anna-

134 LES JOURNÉES

les de tant de faits héroïques, commandant l'armée du Roy contre les rebelles Calvinistes dans les Provinces méridionales de la France, assiegea la ville de Saint Sever; les approches étant faites, il la fit battre par son artillerie, & la brèche ayant été jugée praticable, il donna l'assaut où ses troupes furent repoussés avec vigueur; comme la garnison avoit beaucoup souffert, les habitans la recruterent de tous ceux qui furent en état de porter les armes.

Cependant les fréquentes attaques que le Prince de Condé leur faisoit donner, diminuoient considérablement les habitans & la garnison; il les fit sommer de se rendre en leur promettant bon quartier; mais ces obstinés aimerent mieux mettre le feu par toute la ville, & périr avec leur femmes & leurs enfans, que d'implorer la clemence

du Roy ; ce qui échappa à l'incendie se retira dans la Citadelle , & jugeant que leur petit nombre ne pouvoit plus résister , ils firent un trou à la muraille , & à la faveur de la nuit & des chemins creux , ils se sauverent dans les montagnes où ils périrent de faim & de misere.

A la pointe du jour Monsieur le Prince ayant été averti qu'on ne voyoit personne sur les breches ni sur les murailles , fit avancer ses troupes avec précaution , de crainte de quelque embûche ou de surprise ; mais on trouva la ville & la citadelle vuides , à la réserve de quelques-uns , qui avoient tâché de sauver de l'incendie des effets qu'ils esperoient emporter avec eux ; ils furent arrêtez & pendus sur le champ : ainsi périrent les Habitans de cette malheureuse ville , victimes de l'heresie & de la rébellion.

Il est vray, dit Silviane, que voilà un trait bien terrible de l'obstination, & je trouve que l'on ne peut trop abhorrer des opinions qui conduisent dans de pareils malheurs.

Vous voyez, belle Silviane, interrompit Celimene, une partie des amusemens de cette charmante Societé; & tout ce que vous venez d'entendre vous doit convaincre de ce que je vous en ai dit: Mais, continua-t-elle, je crois qu'Uranie ne s'opposera pas au désir que j'ai de satisfaire vos yeux, ainsi que votre esprit, & qu'elle voudra bien vous faire voir tous les agrémens de sa retraite.

Quoiqu'il n'y ait rien de remarquable, répondit Uranie, en se levant, il est juste de contenter votre curiosité, d'autant plus que j'espère que Silviane & Arelise trouveront ma maison assez commode,

pour

pour l'embellir quelquefois par leur présence.

A ces mots, toute la Compagnie s'étant levée, elle conduisit Arelife & Silviane dans les différens appartemens dont ce pavillon étoit composé; elles en admirèrent l'ordre, le goût & la propreté; mais sur-tout elles se récrièrent sur un Cabinet qu'Uranie s'étoit fait faire depuis peu, qui étoit rempli d'un grand nombre de choses curieuses; entr'autres, elle y avoit pratiqué un endroit où elle se divertissoit à voir travailler des vers à soye; la Compagnie prit quelque temps plaisir à les regarder. On voit bien, dit Célimène, qu'Uranie ne veut rien ignorer.

Cette occupation, répondit-elle, n'est pas des plus nécessaire, puisque nous sommes sous un climat qui n'est pas assez chaud, pour la rendre aussi utile qu'elle l'est dans

138 LES JOURNEES

les Provinces & les pays où le Soleil a le plus de force ; mais c'est un amusement que j'ai voulu me donner , sans autre dessein que d'admirer les effets de la Providence , qui a fait naître cet animal , pour le rendre la source du plus grand commerce qui se fasse dans l'Univers.

Son travail assidu , & ses différentes métamorphoses , qui toutes sont nécessaires à la multiplication de son espece , me paroissent mériter l'attention de tout le monde.

Il est vrai , dit Camille , & je passerois des jours entiers à cette contemplation sans m'ennuyer un moment : mais si nous admirons ces petits animaux , nous ne pouvons trop rendre grâces à ceux qui ont découvert leur utilité & la maniere d'en tirer le profit , & je voudrois sçavoir à qui l'on en est redevable.

Il faut , dit Thelamon , que les

Chinois en ayant eu la connoissance des premiers, parce que ce furent deux Religieux de l'Ordre de S. Basile, qui apportèrent de la Chine dans la Grece des œufs de vers à soye, avec la façon de les faire éclore, de les nourrir de feuilles de meurier blanc, dont toute la Grece abonde, à tirer la soye des coques, à la travailler & la rendre propre, à la mettre en œuvre; de sorte qu'en peu d'années, toute la Grece & l'Asie Mineure furent couvertes de meuriers blancs, & les peuples amorcés par le gain immense qu'ils faisoient, se donnetent entierement à ce commerce. Les Empereurs Grecs à qui le produit des soyes apportoit un revenu considerable, donnerent plusieurs Edits, par lesquels ils défendoient sous peine de la vie, de transporter des œufs de vers à soye, ni des plants de meuriers.

hors de l'Empire : mais malgré leurs soins la nature y avoit pourvû ; toutes les côtes de la mer Méditerranée , depuis celle de Grece jusqu'au détroit de Gibraltar , en étoient couvertes , il y en avoit des forêts entières , & sur-tout en Sicile. Les négocians d'Italie trouverent le moyen d'avoir de ces œufs précieux , malgré les défenses & les risques ; mais n'ayant pas l'art de les élever lorsqu'ils étoient éclos , ils périssoient faute de soin ou d'intelligence ; ce qui fit que la Grece fut seule long-temps en possession de ce trésor.

Mais enfin Roger , Roy de Sicile , ayant armé contre Manue Comnene , fils de Jean Comnene Empereur de Constantinople , pour avoir contre le droit des gens maltraité ses Ambassadeurs , il fit ligue avec les Florentins , les Pisans & les Genoïs , & toutes ces puissan-

AMUSANTES. 141

ces s'étant jointes au printemps de l'année 1150. elles partirent du Port de Messine, aborderent & firent descente dans l'ancienne Isle de Corcire, appelée présentement Corfou, l'attaquerent & la soumirent, & passant plus avant, ils prirent Thebes, Calchide & plusieurs autres places d'importante, où ils firent un butin immense; mais ce qu'il y eut de plus précieux pour eux, furent les manufactures de la soye, & l'art d'en élever les vers; ils enleverent tous les ouvriers tant hommes que femmes, tous leurs métiers avec les instrumens propres à cette facture, & tous les œufs des vers à soye qu'ils purent trouver, & transporterent ainsi ce riche trésor de la Grece en Italie, qui se communiqua bien-tôt dans toute l'étendue du Pays, de même qu'en Provence, en Languedoc & en Espa-

gne , où il s'est augmenté & perfectionné à un point , qu'il fait aujourd'hui le plus grand revenu de ces belles Provinces.

Il y a bien du plaisir , dit alors Silviane , à marquer ici sa curiosité sur quelque sujet que ce soit ; elle est satisfaite d'une manière si instructive & si peu commune , que l'on est en quelque façon bien aise de ne pas sçavoir , pour être dans l'obligation d'apprendre.

Comme Célimene n'ignoroit pas que Thelamon craignoit autant les louanges , qu'il y en a qui les aiment , elle interrompit Silviane. Nous ne finirions point , dit-elle , si nous nous abandonnions aux réflexions que méritent les moindres choses que l'on dit ici : & puisque j'ai commencé à prendre la licence de regler les pas de la Compagnie , je suis d'avis que nous nous rendions sur la terrasse , où les char-

mes de la promenade ne feront qu'augmenter ceux de la conversation.

On ne répondit à Célimène qu'en suivant son intention, & l'on se rendit sur la terrasse, où Silviane & Arelise eurent de nouveaux sujets d'admiration : elle fut assez long-temps l'objet principal de leur entretien ; & lorsqu'elles eurent témoigné par mille paroles obligeantes, combien cet aimable lieu leur plaisoit, & qu'elles eurent parcouru une partie des jardins, Uranie les ramena sur la terrasse où tout le monde s'étant assis :

Je ne m'étonne plus, dit Silviane, de l'empressement qu'Hortence & Melante avoient de venir ici, & je commence à craindre l'instant où je serai forcée de quitter un séjour si charmant.

Le motif qui vous obligera à nous abandonner, repliqua Céli-

mene, vous en consolera aisément. J'avoue, ajouta Arelife en rougissant, qu'il ne faut pas moins qu'un hymen ardemment désiré, pour nous arracher d'ici sans douleur.

Il faut y venir, dit Orophane, avec vos heureux Epoux, afin d'y jouir en liberté du plaisir de s'aimer, & de se le dire sans crainte d'être censurés.

C'est le comble de la satisfaction, reprit Silviane, & je crois que la seule inconstance des hommes a banni cet usage : Il commence à se rétablir, ajouta Erasme, & depuis que le divorce n'est plus fréquent, nous voyons des unions plus douces & mieux assorties; la difficulté de se séparer, & par conséquent la nécessité d'être toujours liez, fait faire de plus sérieuses réflexions sur le choix des deux partis, & les obligent à bien
vivre

vivre ensemble, lorsqu'ils sont unis.

Je ne trouve pas cela, répondit Alphonse, & nous voyons tous les jours des mariages auxquels on a long-temps réfléchi, & qui n'en sont pas plus heureux : car je ne fais point consister le bonheur dans de simples égards, & des considérations que l'on se doit, même quand on ne feroit qu'amis ; je ne le mets que dans un amour & une constance réciproques, telle que j'ose dire qu'elle est parmi nous, & lorsque ces deux points en sont séparés, je crois que le divorce est plus à souhaiter qu'à blâmer.

Quoi qu'il en soit, dit Felicie, je trouve qu'on a bien fait d'en détruire l'usage, puisqu'il donnoit occasion à tout ce que l'inconstance & l'infidélité ont de plus affreux. De tous les divorces dont nous avons des exemples fameux, ajouta Orophane, je n'en sçai point

146 LES JOURNEES

qui me révoltent plus que ceux d'Ételred, Roy d'Angleterre; & si Felicie vouloit vous en rapporter l'Histoire, je suis persuadé que vous seriez de mon sentiment. Ah! ma chere Felicie, lui dit Uranie, donnez-nous le plaisir de vous entendre, & ne nous refusez pas une complaisance que j'ai eue tant de fois pour vous.

Je ne m'en ferai pas presser davantage, répondit cette aimable femme, & puisqu'il faut me conformer aux regles établies ici, & que je vois que nous en avons le temps, je vais vous satisfaire le mieux qu'il me sera possible.

Alors voyant qu'on lui prêtoit attention, après avoir un moment réfléchi sur ce qu'elle avoit à dire, elle commença ainsi.



*HISTOIRE D'ETELRED ROY
d'Angleterre.*

L'Angleterre avoit été agitée par tant de guerres & de dissensions depuis la conquête des Saxons qui l'avoient divisée en sept Royaumes, qu'on peut dire que ce ne fut que sous le regne d'Adelstan, au commencement du dixième siècle qu'elle prit une forme nouvelle, & jouît d'une paix tranquille. Ce Roy brave & grand politique, la réunir en un seul Royaume, & par les soins qu'il prit d'y attirer les peuples des côtes des Gaules, & distribuant les terres à ses nouveaux sujets qui les mirent bien-tôt en valeur, il rétablit en peu d'années le commerce dans cet Etat, & le rendit riche & florissant.

La bonté du pays, & la com

148 LES JOURNÉES

modité de ses Ports, jointes aux attentions de ce sage Monarque, firent prospérer l'Angleterre jusques au regne d'Etelred, l'un de ses successeurs, qui parvint à l'Empire vers l'année 1004. Ce Prince que le Ciel avoit doué de toutes les qualitez qui peuvent rendre un homme aimable & former un grand Roy, eût été le plus heureux des Monarques, s'il eût pû vaincre son penchant à l'amour, ou si la constance eût été dans son cœur la compagne de cette passion.

Il avoit été élevé par un Prince de son sang nommé Egrads, dont les conseils sages & prudents avoient comme enchaîné tous les mouvemens de ce Prince ; accoutumé à un tel guide, il ne se connoissoit pas lui-même, il croyoit ne penser que comme lui : toutes ses démarches conduites & éclairées par ce sage Gouverneur, lui faisoient ima-

giner qu'il ne pourroit jamais en faire d'autres , & que l'habitude d'obéir au bien suffisoit pour éviter le mal.

Semblable aux enfans , qui menés par la lisiere , marchent en sûreté , & qui n'étant plus aidés ni soutenus , tombent au premier pas ; Egrads même jugeant de l'avenir par le présent , se flatta que les heureuses dispositions d'Etelred ne changeroient jamais ; sa soumission à suivre ses conseils , son esprit qu'il avoit orné des plus belles connoissances , la bonté de son cœur qui se faisoit remarquer dans toutes les occasions , & l'art de se faire aimer qu'il possédoit au souverain degré , l'aveuglerent , & l'empêchèrent de prévoir les événemens qui pouvoient ternir l'éclat de tant de rares qualités.

Etelred étoit dans l'âge où les charmes extérieurs se font le plus

admirer, lorsque les droits du sang lui mirent la couronne sur la tête, & ses peuples lui virent prendre à vingt ans les rênes de l'Empire avec une joye d'autant plus grande, qu'il paroissoit en être aussi digne par ses vertus que par sa naissance. Les premières années de son regne ne démentirent point l'opinion de ses sujets. La justice, la douceur, & la sage politique furent les compagnes de son autorité, & jusques dans le choix de ses favoris, il fit remarquer son discernement & son amour pour la vertu. Entre ceux auxquels il avoit accordé ce titre, un Seigneur de sa Cour appelé Cork étoit celui en qui il avoit le plus de confiance, & comme il la méritoit, on ne fut point surpris qu'il l'emportât sur les autres.

Egrads pour qui le Roy conservoit toujours une amitié sincère,

& dont il suivoit les avis avec la même exactitude qu'il avoit fait voir avant que de regner, ne pouvoit assez louer la justesse de son choix, & s'applaudissoit en secret d'avoir formé un Prince si digne des soins qu'il s'étoit donné. Jusques-là Etelred n'avoit montré aucun attachement particulier, quoique sa Cour fût remplie de Dames & de Princesses d'une grande beauté; généralement galant, aimable, & cherchant à plaire, l'amour n'avoit encore eu qu'un foible empire sur son cœur.

Mais l'instant fatal de la perte de sa liberté ne tarda pas à venir, & la ville de Londres renfermoit un objet destiné à la lui ravir d'une façon singulière. Un jour que ce Prince traversoit la Ville à cheval avec sa Cour, pour se rendre à une partie de plaisir qu'il avoit faite, comme toutes les fenêtres des

maisons étoient garnies de monde pour le voir passer , & qu'il regardoit avec plaisir ces marques de la tendresse de son peuple , voulant en quelque sorte répondre au desir qu'il témoignoit de le contempler , il ralentit les pas de son cheval , & haussant la tête pour se montrer à ceux qui étoient trop élevés pour le voir facilement , il apperçut à la fenêtre d'une maison qui n'avoit nulle apparence une jeune personne de seize à dix-sept ans d'une beauté si surprenante , qu'il en fut ébloui ; il y attachas ses regards , & marchant encore plus lentement , il se donnoit tout le tems d'avaler à longs traits le poison qui de ses yeux s'épanchoit dans son cœur.

Cette fille que l'attention du Roy avoit fait rougir , n'en parut que plus belle , & cet effet de sa modestie acheva d'ombrager Etelred ;

& lorsque forcé d'avancer, il en fut éloigné d'une distance assez grande, il tourna plusieurs fois la tête de son côté, & vit avec une joye dont il ne pénétrait pas encore la cause, qu'elle s'étoit avancée sur la fenêtre, afin de le voir plus long-tems. Il sortit enfin de la ville, & la campagne où il esperoit trouver un divertissement capable de l'occuper, n'offrit à son ame que tristesse & qu'ennui ; tout entier occupé de ce qu'il avoit vû, & des moyens de le revoir encore, il ne put goûter aucun plaisir, & revint à Londres avec un empressement bien plus grand qu'il n'en étoit sorti ; ce ne fut pas sans chercher des yeux la maison & la fenêtre qui avoit apporté tant de changement dans son cœur ; la même multitude qui étoit à son départ se fit voir à son retour ; il fut lentement, regarda par tout, &

croyant avoir retrouvé la demeure de ce charmant objet, il le chercha où il l'avoit vû la première fois; mais il ne parut point, & cette maison qui n'avoit rien de remarquable, la devint en ce moment, parce qu'elle étoit la seule où il n'y avoit personne aux fenêtres.

Etelred en sentit une douleur qu'il ne put cacher; son visage changea, une profonde tristesse s'y répandit; & Cork qui dans cet instant avoit les yeux sur lui, s'en étant apperçu, & étant assez près pour lui parler, lui demanda s'il se trouvoit mal; le Roy que ce discours sembla réveiller, le regardant avec des yeux où l'inquiétude étoit peinte.

Arrivons, Cork, lui dit-il, je ne vous cacherai rien; alors poussant son cheval, il obligea toute sa Cour d'en faire autant: ce peu de mots fit aisément connoître à Cork qu'il se passoit quelque chose d'étrange.

dans l'esprit d'Etelred ; & comme à leur départ il avoit remarqué son attachement à regarder la jeune beauté dont il avoit été frappé , qu'il y avoit lui-même jetté les yeux , & que depuis ce moment il lui avoit paru dans une rêverie presque continuelle , il eut quelque soupçon de la vérité. Cette idée le rassura , ne s'imaginant pas qu'il y eût un grand malheur de voir le Roy amoureux , d'autant plus qu'il étoit persuadé que rien n'étoit plus aisé à un Prince qui est le maître de se faire un sort agréable dans cette passion.

Ils ne furent pas plutôt arrivez au Palais , qu'Etelred entra dans son Cabinet ; Cork l'y suivit , & le Roy s'étant assis , après avoir gardé le silence un peu de tems , leva les yeux sur Cork , & le regardant fixement : Puis-je compter sur vous , lui dit-il , & l'estime particuliere

que je vous ai toujours témoignée vous a-t-elle assez attaché à moi pour me servir dans la plus importante occasion de ma vie ?

Sire , lui répondit ce favori en se mettant à genoux , c'est faire un outrage sensible à mon zele pour Votre Majesté que d'en pouvoir douter ; mes soins , mes peines , mon sang & ma vie sont à vous , disposez-en souverainement ; que faut-il faire ? que faut-il tenter ? parlez , & daignez me tirer de la cruelle inquietude que me donne l'état où je vous vois.

Hélas ! lui dit le Roy , il est si nouveau pour moi , que je ne suis pas surpris que vous vous en apperceviez ; n'étant pas accoutumé à sentir de pareils mouvemens , je ne le suis point à les cacher : j'aime , Cork , continua-t-il , mais j'aime avec une violence qui n'eut jamais d'égale , & pour comble d'infortu-

ne, j'ignore qui j'aime. Alors il lui raconta ce que je viens de vous dire, & lui ayant exagéré le désespoir où il étoit de n'avoir point revû ce dangereux objet : C'est donc à vous, mon cher Cork, ajouta-t'il, à le chercher, à le trouver, & à m'instruire si cette admirable personne est née dans mes États, si elle est habitante de Londres, enfin c'est à vous à me faciliter les moyens de la voir, & de lui déclarer mon amour, & de m'en faire aimer.

Cork très-satisfait que le trouble du Roy ne vînt que d'un amour naissant, n'oublia rien pour lui faire concevoir une douce esperance : Votre Majesté, lui dit-il, doit être assurée que je vais tout employer pour la satisfaire, & peut-être avant la fin du jour sera-t-elle instruite de tout ce qu'elle veut sçavoir ; mais, Sire, tranquillisez-vous, songez qu'il n'y a point d'homme

plus aimable qu'Etelred, & qui joint à des charmes inévitables un rang auquel toutes les beautés de la terre font gloire d'être soumises.

Le Roy ne répondit à ce discours que par un sourire qui fit voir à son favori, que l'amour propre dispa-roissoit bien vite à l'aspect d'une grande passion, & que de quelques qualitez que l'on fût rempli, on ne s'en croyoit jamais assez pour plaire à ce que l'on aime ; mais la certitude de sçavoir bien-tôt son sort ayant remis le calme dans son cœur, il pressa son favori d'aller travailler dès ce moment à son bonheur, & lui recommanda le secret & la diligence. Cork lui promit l'un & l'autre, & sortit du Palais avec la ferme résolution de n'y rentrer que bien instruit du nom, de l'état & de la fortune de celle qu'il alloit chercher.

Etelred que cet entretien avoit

soulagé, rentra dans son appartement, & parut au milieu d'une nombreuse Cour avec un air de contentement & de liberté qui ne pouvoit faire soupçonner ce qu'il avoit dans l'ame, tandis que sous cet extérieur trompeur & charmant, il cache son amour & son inquiétude. Cork faisoit des perquisitions si exactes qu'il apprit enfin que celle qui avoit donné tant d'amour au Roy, se nommoit Erelgive, qu'elle n'avoit point de mere; que son pere qui étoit un simple artisan, l'avoit fait élever dans un Couvent jusques à quinze ans, ayant mis tout ce qu'il tiroit de son travail pour lui donner une bonne éducation; mais qu'étant trop pauvre pour continuer, il l'avoit retirée depuis deux ans; qu'elle vivoit dans une grande retraite, ne s'occupant qu'à des exercices de pieté & à conduire le ménage de

son pere avec une de ses parentes jeune & assez jolie , qui étant orpheline & très-sage aussi , vivoit avec elle dans une parfaite union.

Lorsque le favori se fut informé de toutes ces choses dans le quartier d'Etelgive , il crut que pour n'avoir rien à se reprocher , il falloit aller chez l'artisan , & juger par lui-même de tout ce qu'on lui avoit dit d'avantageux de cette belle fille ; il y fut , & sous prétexte de lui commander quelque chose dont il avoit affaire , il l'entretint , le questionna sur sa famille , & sur le gain que son métier lui pouvoit produire ; l'artisan qui le voyoit assez magnifiquement mis pour lui inspirer du respect , quoiqu'il fût sans suite , lui répondit d'abord avec la circonspection d'un homme qui craint d'ennuyer par le récit de sa misere. Cork qui s'aperçut

perçut de sa retenue , voulant l'obliger à parler : Je sçai , lui dit-il , que vous êtes un honnête homme , & que votre état est très-malheureux ; expliquez vous avec moi sans déguisement ; on dit que vous avez une fille & une niece qui sont aimables & bien élevées , mais que votre situation vous empêche de les pouvoir établir ; si cela est ainsi , vous ne devez pas en perdre l'espoir : nous avons un Roi qui compatit au malheur de ses Sujets , & qui ne cherche qu'à les en tirer ; s'il sçavoit votre pauvreté , il vous en retireroit , & vous mettroit en état de bien marier votre fille.

Ah ! Seigneur , répondit le bonhomme , les Rois auroient trop d'affaires , s'ils entreprennent de rendre tous leurs sujets heureux , & quelque charitable que soit le nôtre , par où pourrois-je espérer qu'il m'arrachât à ma misère , ne lui ayant

jamais rendu aucun service, & n'étant que le plus petit des membres de l'Etat? Je suis pauvre, continuait-il, mais je ne suis point visionnaire; ma fille & ma niece sont à la vérité assez passables, cependant elles sont sages, & ne veulent voir personne.

Je voudrois pourtant bien les voir, répondit Cork, j'ai quelque pouvoir à la Cour, & je pourrois les placer auprès de quelques-unes des Dames dont la vertu ne feroit que cimenter la leur; & pour vous prouver, dit-il en tirant une bourse pleine d'or, que je veux vous rendre service, prenez cette bourse, & vous en servez pour vous aider, jusqu'à ce que j'aye pris les mesures nécessaires pour les bien établir.

La demande & l'extrême générosité de Cork surprirent également l'artisan: il balança long-temps sur

ce qu'il devoit faire ; & le favori remarquant son embarras : Ne craignez rien , lui dit-il , je ne viens point pour séduire vos filles , je ne veux leur parler que devant vous , & c'est la seule compassion qui m'engage à vous faire du bien.

Ce discours rassura le vieillard ; & Cork avoit une physionomie si sage & un maintien si réservé, qu'il ne put se défendre d'ajouter foi à ses paroles ; & après l'avoir remercié de son bienfait en embrassant presque ses genoux, il le conduisit à une petite chambre mal meublée où il vit Etelgive & sa compagne qui s'occupoient à broder. Des habits simples & négligés n'empêchèrent pas les charmes d'Etelgive d'éclater aux yeux de Cork ; jamais rien de si beau ne s'étoit offert à ses regards ; une taille haute, fine & bien prise, un air sage & majestueux, des bras parfaits, des mains

164 LES JOURNÉES

de même , une gorge ravissante , de grands yeux bleus , vifs , tendres , spirituels & modestes , un nez charmant , une bouche & des dents admirables , tout cela joint à une peau d'une blancheur éblouissante , étonnerent de telle sorte le favori d'Etelred , qu'il en resta presque immobile. La charmante Etelgive qui s'étoit levée dès qu'il étoit entré , rougit extrêmement en voyant l'effet que produisoit sa beauté.

Le visage de Cork ne lui étoit pas inconnu , de secrètes raisons avoient gravé dans sa mémoire tous ceux qui entouroient le Roi le jour de son départ ; & comme il portoit encore le même habit , il lui fut facile de s'en rappeler l'idée ; ainsi sans sçavoir précisément qui il étoit , elle ne laissa pas de le regarder comme un homme attaché au Roi.

Si les traits dont elle étoit pour-

vûe avoient causé la surprise de Cork, sa visite n'en donna pas une moins grande à cette belle fille ; sa vertu s'en alarma, & regardant son pere, elle se préparoit à lui demander ce qui le conduisoit dans cette chambre, lorsque Cork ayant repris ses sens éperdus par tant de charmes, & ne pouvant la traiter comme la fille d'un artisan, prit la parole, & s'approchant d'elle avec le même respect qu'il eût rendu à la Reine : Madame, lui dit-il, pardonnez une audacieuse curiosité ; la franchise dont je fais profession ne me permet pas de vous dissimuler que j'ai voulu voir si tout ce qu'on m'a rapporté de vous étoit vrai ; ce que j'en vois est si fort au-dessus du portrait qu'on m'en a fait, que je n'ai pû vous en cacher mon étonnement & mon admiration ; je vais en faire le rapport au Roi ; & j'ose vous assurer

qu'il chérit trop la vertu pour ne la pas rendre plus heureuse.

Seigneur, lui répondit Etelgive, avec une modeste fierté, nous sommes trop peu de chose pour que le Roi & ceux qui ont l'honneur de l'approcher daignent s'abaisser jusqu'à nous; jusqu'ici le Ciel ne nous a point abandonné, notre misère ne nous effraye point, elle est peut-être nécessaire à notre sagesse, une plus grande aisance la fait souvent négliger; & si j'osois, continua-t-elle en rougissant, vous demander un prix de la complaisance que mon père a eu pour vous, ce seroit de ne rien dire au Roi de votre aventure, & de ne nous plus honorer de votre présence.

J'aurai toujours, lui dit Cork, une entière soumission à vos volontés, mais je ne puis me dispenser d'instruire le Roi de ce que j'ai vu; & si je suis forcé par ses ordres

suprêmes à vous importuner encore, ce sera avec un respect si profond, que j'espère que vous aurez moins de crainte & plus de confiance.

A ces mots, l'ayant saluée profondément, il se retira avec le père, qui dans sa boutique fit tous ses efforts pour l'obliger à reprendre sa bourse; mais Cork le prit avec lui sur un ton d'autorité, qui le contraignit à la garder. Cependant l'amoureux Etelred l'attendoit avec une impatience extrême, & jamais journée ne lui avoit paru plus longue; la nuit commençoit à paroître, lorsqu'il vit enfin arriver son favori, sur le visage duquel il aperçut une satisfaction qui lui fut de bon augure.

Aussi tôt qu'il le put entretenir en particulier, sans marquer d'affectation, il l'appella dans son cabinet, & lui ayant demandé avec

empressement ce qu'il avoit découvert, Cork qui étoit véritablement dans l'admiration, ne ménagea nulle de ces expressions pour bien peindre Etelgive, & rendit un compte exact au Roi de leur entrevue, de ce qu'ils s'étoient dit, & de ce qu'il avoit fait.

Pendant son discours Etelred paroissoit transporté d'amour & de joye ; & la médiocrité de la fortune & de la naissance d'Etelgive lui donnant une esperance presque certaine, il ne fit attention à la réponse modeste qu'elle avoit faite à Cork, que pour admirer son esprit ; ensuite ayant consulté avec lui comment il feroit pour la voir, ils convinrent qu'il étoit impossible que cela se pût faire dans la maison de ces pauvres gens, & qu'il falloit les en retirer, & les établir dans un lieu moins fréquenté que la Ville, afin que les pas du Roi pussent

puissent être cachez à toute la Cour.

Etelred que l'amour rendoit ingénieux , se souvint alors qu'à quelque distance d'une forêt où il prenoit tous les jours le divertissement de la chasse , il y avoit une maison de campagne , dont le logement & les jardins lui avoient paru agréables & commodes , s'y étant rafraîchi plusieurs fois ; il ordonna à Cork d'en donner tout ce que l'on en demanderoit , de la meubler , telle qu'il falloit qu'elle le fût pour la maîtresse d'un Roy , & sous d'autres prétextes lui fit délivrer une somme considérable , pour ne rien épargner dans ce projet.

Cela demandoit du tems , mais Etelred aima mieux se priver encore quelques jours de la vûe d'Etelgive , que de se refuser le plaisir de la mettre dans un état digne de

L'amour qu'il avoit pour elle ; il ne voulut pas même que Cork la revît , que lorsque tout seroit prêt pour la conduire à cette maison. Ce favori zelé ne le fit pas beaucoup languir ; en moins de huit jours elle fut meublée & remplie de tout ce qui est nécessaire à la commodité & aux agrémens de la vie. Le Roy en allant à la chasse s'y rendoit seul avec Cork , & ordonnoit lui-même l'arrangement qu'il vouloit qu'il y fût ; cette occupation dissipoit en quelque façon l'ennui d'attendre , & comme cela n'avoit de rapport qu'à son amour , il y mettoit tout son plaisir.

Tandis qu'il se donnoit ces tendres soins , la belle Etelgive n'étoit pas sans inquietude ; la présence de Cork avoit ranimé dans son cœur des sentimens , que sa raison & sa vertu avoient combattus avec fermeté. Il y avoit déjà du tems que

pour fatisfaire une curiosité qui est naturelle à tous les peuples , son pere lui avoit fait voir le Roy ; & comme c'étoit dans un de ces jours solennels où les Monarques ne relevent jamais avec plus d'éclat la Majesté Royale , qu'en s'abaissant avec bonté jusqu'à leurs sujets , elle le vit accompagné de tous ses charmes ; son jeune cœur en fut frappé , & l'idée d'Etelred s'y imprima de telle sorte , qu'elle n'avoit que lui devant les yeux , qu'elle ne parloit que de lui : & ne pouvoit penser qu'à lui : elle étoit si jeune alors , qu'elle ne fit d'abord nulle attention au plaisir qu'elle ressentoit à répéter sans cesse ce qu'elle lui avoit vû faire ou entendu dire ; mais Edite sa parente , qui étoit un peu plus âgée qu'elle , lui en fit tant de fois la guerre , que réfléchissant sur ce qui la faisoit agir , elle connut avec douleur , qu'un

penchant trop tendre l'entraînoit malgré elle.

Ensuite elle s'indigna contre elle-même, de l'excès de l'orgueil qui la portoit à lever les yeux sur son Roy, & le rabaisant par les plus humiliantes réflexions, elle chercha dans ce qu'elle étoit, un secours contre ce qu'elle ne pouvoit être.

Mais après ce sévère examen, elle se retrouvoit toujours un cœur au-dessus de sa naissance, & une forte tendresse pour Etelred : dans les différentes agitations que lui cau-
soit une passion si disproportionnée, elle ne put se refuser la consolation d'en faire confidence à Edite, en la priant de lui aider à la faire triompher de sa foiblesse. Je ne te l'aurois jamais avouée, lui disoit-elle, si tu étois à portée de voir des personnes plus élevées que nous, & quoique je sçache ton

amitié pour moi & ta discretion , je ne m'exposerois pas à l'horreur de t'en voir manquer , en publiant ma folie à ceux qui pourroient la rapporter au Roi : mais aussi solitaire que moi, sans appui , sans amis , & m'aimant comme tu fais , je me flatte que tu auras pitié de l'état où je suis , & que par tes raisons & ta sagesse tu feras revenir la mienne.

C'est ainsi que la trop tendre Etelgive s'entretenoit souvent avec sa cousine, qui véritablement épouvantée du désordre de son ame , n'épargnoit rien pour en détruire la cause. Elles croyoient l'une & l'autre y être parvenues ; déjà elles ne parloient plus du Roi ; déjà Etelgive s'accoutumoit à ne plus prononcer son nom , lorsqu'il vint à passer , comme je l'ai dit : le bruit des chevaux , les acclamations du peuple , & le tumulte qu'elle en-

tendit la fit courir à sa fenêtre ; quelle fut sa surprise , quand elle vit Etelred , mille fois plus aimable que la première fois ? elle n'osa refermer la fenêtre , ou plutôt elle n'en eut pas la force , & les yeux de ce Monarque qui s'attachèrent sur elle en ce moment , lui firent oublier toutes ses résolutions.

Elle y resta, & le suivit de l'esprit & du cœur , aussi loin que sa vue put s'étendre , & vit qu'il s'étoit tourné plusieurs fois pour la regarder encore ; il s'éloigna, & la triste Etelgive ne vit plus qu'une nuit sombre , en perdant l'objet qui la charmoit ; elle se retira de la fenêtre avec des yeux noyez de pleurs : Edite, s'écria-t-elle, ma chere Edite, que vais-je devenir ?

Cette aimable fille , dont le caractère étoit rempli de douceur, ne voulut pas d'abord combattre sa passion avec chaleur : Ma chere

Etelgive, lui dit-elle, espérez du temps & de votre vertu une guérison si nécessaire à votre repos, & pour l'avancer, songez incessamment que cet Etelred si beau, si bien fait, est un des plus grands Rois du monde, que nous sommes les moindres de ses sujettes, & qu'il n'est destiné qu'à des Princesses.

Je ne le sçai que trop, répondit-elle, & ma tendresse n'est accompagnée ni d'esperance ni de désirs; & quand ce Roi qui m'est si cher, viendrait à m'aimer autant que je sens que je l'aime, il n'en feroit jamais plus heureux, & toute sa grandeur, son pouvoir & mon amour ne peuvent me faire oublier le soin de ma gloire. Je n'en veux point être aimée, & je veux cesser de l'aimer; je n'aurai pas de peine à empêcher le premier, mais je crains bien de ne pouvoir parvenir à l'autre. N'im-

porte, ma chere Edite, continuait-elle, commençons à n'en plus parler, & si je ne puis vaincre ma passion, du moins ne la nourrissions pas : je vais éviter avec soin les occasions de revoir ce Prince ; il rentrera dans Londres ; mais je te proteste que je ne serai point du nombre de ceux qui s'empresseront à lui en marquer leur joye.

Cette résolution fut executée exactement, & lorsqu'elle entendit dire que le Roi revenoit, elle se retira dans l'endroit le plus écarté de la maison pour n'être point tentée de le voir, & c'est ce qui fit que ce Monarque la chercha en vain ; cet effort sur elle-même lui fit croire qu'avec le temps elle pourroit remporter une victoire entiere ; elle étoit dans cette esperance, lorsque Cork s'offrit à ses regards.

Une vûe si inopinée la surprit,

ses discours dont elle sentit toute la force, la troublerent, l'attachement du Roi à la regarder revint à sa mémoire, & elle ne douta nullement qu'un dessein prémédité n'eût causé cette visite. Cependant maîtresse de tous ses mouvemens, elle répondit à Cork avec une sagesse & une prudence admirables ; il ne fut pas plutôt sorti, que son pere vint lui faire part de la generosité de ce Seigneur.

Ételgive qui fut encore affermie, parla dans sa pensée, remontra respectueusement à son pere le tort qu'il avoit eu d'accepter cette somme : Les présens des hommes de la Cour, lui dit-elle, portent avec eux un poison qui détruit l'honneur & la réputation de ceux qui les reçoivent, quand ils ont des filles, dont la misere ne peut être réparée que par la perte de leur gloire : Que ne dira-t-on point,

lorsque l'on sçaura que vous avez reçu de l'argent d'un Seigneur de la Cour, & que vous lui avez permis de nous voir? j'ignore son nom & son rang; mais je l'ai reconnu pour un de ceux qui étoient le plus près du Roi à son départ pour la campagne, & cela me fait aisément juger, qu'il faut qu'il en soit considéré. De pareilles visites nous deshonnorent, parce qu'elles ne peuvent avoir que des motifs honteux pour nous, étant d'un état trop bas pour que l'on nous puisse rechercher par des voyes légitimes.

Cette pensée arracha des larmes à la belle Etelgive; mais l'artisan qui n'entendoit pas toutes ces délicatesses, les condamna, & lui dit: Qu'il ne trouvoit pas qu'il fût nécessaire de rester dans une affreuse misère par la seule crainte de donner matière aux discours; qu'il n'y

avoit que les Grands qui fussent en pouvoir de soulager les petits ; que les gens qui y trouveroient à redire, n'en parleroient que par envie ; qu'il n'étoit pas hors d'exemple qu'on eût vû des personnes de qualité assez charitables pour enrichir des filles malheureuses fans en vouloir à leur honneur ; que ce Seigneur ne lui avoit rien dit qui pût lui donner lieu de penser qu'il eût un pareil dessein, & qu'enfin il étoit résolu de ménager sa protection, & profiter de ses bontez.

Etelgive qui vit que c'étoit un mal sans remede, ne répliqua point ; mais lorsqu'elle fut seule avec Edite, elle lui fit voir tous les sujets de crainte qui la tourmentoient. Edite pensoit comme elle, & ne doutoit point que sa beauté n'eût attiré ce Seigneur pour lui-même,

ou par l'ordre du Roi. Ce Prince, lui dit-elle, vous a regardée avec tant d'attention, que je ne puis m'ôter de l'idée qu'il cherche à vous connoître plus particulièrement : car enfin, continua-t-elle en souriant, celui qui nous a rendu visite, m'a paru rempli d'admiration en vous voyant ; mais je ne lui ai rien remarqué d'un homme amoureux, & son affectation à dire qu'il feroit rapport au Roi de ce qu'il voyoit, me fait croire qu'il n'est venu que par son commandement.

Hé ! c'est ce qui m'alarme, répondit Etelgive, quelle est la pensée du Roi ? Que prétend-il ? Que de honte pour moi j'entrevois dans sa curiosité ! le croirois-tu, ma chère Edire ? l'horreur que cette idée me donne, diminue ma tendresse. Etelred ne peut aimer une fille comme moi & l'estimer ; son amour qui combleroit de gloire une personne

d'une naissance égale à la sienne, est un outrage pour moi ; je me rends justice, je ne porte point mes vûes au-delà de ce que je dois être ; mais malgré la bassesse de mon état, mes sentimens sont si fort au-dessus de ma condition, que je n'envisage qu'avec mépris des grandeurs que je ne puis partager légitimement ; Etelred étant Roy , ne peut être mon époux, mais jamais Etelgive ne sera maîtresse.

Ce fut dans de pareils entretiens que cette vertueuse fille passa les huit jours qu'elle fut sans revoir Cork, & elle commençoit à se flatter que son aventure n'auroit point d'autre suite , lorsque le matin du neuvième elle vit entrer dans sa chambre Cork & son père : Ma fille, lui dit l'artisan, un ordre du Roy nous enleve de notre maison ; ce Seigneur en est chargé, ce jour est marqué pour notre départ, pré-

parez-vous à obéir.

La surprise d'Etelgive fut si grande , qu'elle ne put répondre. Cork s'en apperçut : Madame, lui dit-il, rassurez-vous , l'ordre du Roy n'a rien qui vous doive alarmer , & ce n'est que pour vous faire un fort heureux , que vous allez changer de demeure ; Sa Majesté ne veut pas qu'il soit dit qu'une personne aussi parfaite que vous , se puisse plaindre de sa fortune au milieu de ses Etats ; la retraite qu'il vous a destinée est à vous , il m'a choisi pour vous y conduire ; votre pere vous y suivra, ainsi que l'aimable Edite , & désormais vous n'aurez point d'autre soin que de conserver des jours que le Roy veut rendre à jamais fortunés.

Seigneur , lui répondit Etelgive qui s'étoit remise de son trouble ; j'avoue qu'il m'est difficile de revenir de mon étonnement ; nous avons

si peu mérité ces marques de la bonté du Roy, & nous sommes de si petits objets, qu'il ne faut pas moins que l'air de probité qui accompagne vos paroles pour y pouvoir ajouter foy; cependant je vois bien qu'il faut obéir, & je suis prête, Seigneur, à suivre mon pere par tout où vous voudrez le mener.

Cork qui l'examinait avec une attention extrême, vit bien qu'elle pénétrait le motif de toute cette aventure; mais il connut en même tems qu'elle en avoit plus de douleur que de joye; & la vertu étoit si bien imprimée sur son visage, qu'il ne douta point que cette conquête ne coûtât de la peine au Roy; il en estima davantage Etelgive, & prit dès-lors la résolution de l'aider de ses conseils, & d'être son ami: cependant il marqua l'heure de son départ aux approches de la nuit, & leur donna

rendez-vous dans un autre quartier de la ville, afin que cela ne fît aucun éclat dans le leur. Ensuite ayant pris l'artisan en particulier, il lui donna encore une bourse pleine d'or, en lui recommandant de s'en servir pour terminer tout ce qui pourroit l'inquieter, & de ne laisser à la ville aucune affaire où sa présence pût être nécessaire, l'intention du Roy étant qu'il ne fît jamais aucun métier. Le commandement étoit trop doux pour s'y opposer, & le vieillard promit d'accomplir en tout les volontés du Prince, & dès le moment que Cork l'eût quitté, il mit ordre à ses affaires: comme elles n'étoient pas considérables, elles furent bientôt rangées.

Pour la belle Etelgive, elle étoit dans une situation très-difficile à décrire; tant de pensées différentes s'offroient à son esprit, qu'elle
fut

fut toute cette journée sans se connoître elle-même ; Edite fit en vain tous ses efforts pour rétablir le calme dans son cœur.

Tout ce qu'elle put lui dire ne fit qu'augmenter son trouble & son inquiétude , & le moment du départ arriva sans qu'elle eût donné aucune marque de tranquillité. Son pere qui avoit plus d'impatience qu'elle de se voir dans un autre état, la vint prendre avec Edite, & tous trois s'étant rendus où Cook avoit dit , ils y trouverent un Char dans lequel des personnes affidées à ce favori les firent monter. Il n'y étoit pas, son absence intrigua Etelgive , elle demanda son nom , & s'informa où il étoit ; on lui répondit qu'elle le trouveroit où on alloit la mener : personne n'entra avec eux dans le Char ; deux hommes à cheval furent leur seule suite. Ils partirent, & dans l'espa-

ce du chemin Etelgive témoigna à son pere la crainte où elle étoit qu'on ne la conduisît au Roy, & que l'on ne prétendît lui faire quelque violence. Ce bonhomme la rassura, & lui dit qu'il sçavoit où on la menoit, & qu'il ne la quitteroit point : en effet il étoit instruit de tout le mystere, avec défense d'en rien apprendre à sa fille.

Cette belle personne se rassura un peu sur sa parolë ; & comme Edite n'avoit pas les mêmes sujets de crainte, & que cette aventure avoit des circonstances trop intéressantes pour n'y pas faire attention, elle dit mille choses plaisantes à Etelgive, en la conjurant de ne la pas oublier dans le rang où elle prévoyoit qu'elle alloit monter. Quoique la raillerie sur ce sujet ne s'accordât pas avec les pensées de cette charmante fille, une secrète résolution qu'elle avoit prise sans

en rien communiquer, la rendit moins sévère, & elle répondit à toutes les attaques d'Edite sur le même ton qu'elle les lui faisoit. Enfin ils arriverent à la nuit close à cette maison, & le premier objet qui frappa la vûe d'Etelgive à la clarté de plusieurs flambeaux, fut Cork qui s'avançoit pour lui donner la main : Seigneur, lui dit-elle en la lui présentant avec grace, si vous voulez que je reçoive sans inquiétude l'honneur que vous me faites, assurez-moi que vous êtes seul ici. Cork comprit à l'instant tout ce que renfermoit ce peu de paroles, & la conduisant à l'appartement qu'on vouloit qu'elle occupât : Madame, lui répondit-il, vous y êtes seule maîtresse, je n'y suis que pour vous y recevoir ; personne n'a suivi mes pas, & celui qui brûle d'y être n'y paroîtra jamais aux heures où il pourroit vous donner de la

crainte. Seigneur, lui dit-elle alors avec fermeté, daignez donc me protéger auprès de lui ; je sçai le respect que je lui dois, qui que ce soit ne peut m'en instruire ; mais j'ai besoin qu'on lui apprenne que tout Roy qu'il est, il en doit à l'innocence.

Admirable Etelgive, répondit Cork, le Roy vous adore, vous ne le verrez que demain, c'est à lui seul à vous déclarer ses intentions ; mais ce que je puis vous dire sans aller au-delà de ce qu'il m'a prescrit, c'est que vous avez plus de pouvoir sur lui que lui-même, & que vous n'avez besoin que de vous pour vous faire respecter.

Alors ayant fait approcher son pere & Edite ; Cette maison, leur dit-il, & tout ce qu'elle renferme, appartient à Etelgive ; elle y trouvera pour elle & pour vous tout ce qu'elle peut désirer ; les femmes qu'el-

le y verra sont destinées pour la servir, & du reste, elle reglera les choses comme elle jugera à propos.

A ces mots il prit congé d'eux, & les laissa en liberté de faire réflexion sur le changement de leur fortune. Il ne fut pas plutôt parti, qu'Edite pria Etelgive de vouloir visiter les appartemens, elle y consentit; & plusieurs domestiques s'étant présentés, ils prirent des flambeaux, & les conduisirent par toute la maison; elle n'étoit pas grande, mais extrêmement commode & meublée d'une galanterie & d'une magnificence extrême.

Etelgive trouva dans son appartement une toilette superbe: une des femmes qui la devoient servir, la fit entrer dans une garde-robe où elle vit nombre d'habits & d'étoffes d'une richesse qui auroit flatté la vanité de toute autre qu'elle; mais elle n'envifagea ces biens que com-

me des pièges qu'on tendoit à sa vertu.

Edite, quoique très-sage, ne faisoit pas de semblables attentions, & le plaisir de connoître l'aisance pour la première fois de sa vie, lui donna une joye qui se répandoit dans toutes ses actions; & lorsque sa curiosité fut satisfaite, & qu'Etelgive eût fait retirer ses gens: En vérité, lui dit-elle, il faut convenir qu'il est bien doux d'être Roy, pour faire les choses de cette magnificence, pour soulager les malheureux, rendre le pauvre riche, & relever l'éclat de la sagesse & de la beauté.

Si tous ces dons, répondit Etelgive, n'avoient que de pareils motifs, que nous serions heureuses! mais, ma chere Edite, l'amour en est le seul principe, & cet objet en efface tout le mérite. Edite qui la vit un peu plus d'humeur de par-

ler, lui demanda pourquoi elle avoit gardé un si profond silence depuis que Cork les avoit quittées à Londres jusques à leur départ; elle lui avoua que la crainte que toutes les précautions que l'on prenoit ne fussent pour la livrer au Roy, lui avoit jetté un trouble dans l'esprit dont elle n'avoit pas été maîtresse, & que le silence qu'elle avoit observé n'avoit été que pour s'affermir dans la résolution qu'elle avoit prise de tout hazarder pour se sauver à la faveur de la nuit, & de s'aller jeter dans une maison religieuse, si elle eût vû le Roy dans les intentions de lui faire quelque outrage.

Il ne s'y prend pas de façon, lui répondit Edite, à nous le faire croire capable de cette indignité; il est aisé de voir qu'il ne cherche à vous gagner que par ses bienfaits, & vous devez considérer qu'il iroit peut-être de la vie de votre pere.

si vous disparoissiez ; on l'accuseroit d'avoir facilité votre fuite, & j'ai oui dire que l'amour changé en fureur, étoit mille fois plus à craindre que la haine.

C'est ce qui me retient, dit Etelgive, & si je puis parvenir à donner au Roy plus d'estime que d'amour, vous pouvez bien croire, que je ne suis pas assez déraisonnable pour empêcher la fortune de ma famille, quand je la pourrai procurer sans hazarder ma gloire ; mais aussi soyez persuadée que je sçaurai la refuser & la dédaigner, s'il doit m'en coûter pour l'acquiescer une réputation que j'estime au-dessus de tous les Empires du monde.

Elle finissoit ces mots, lorsqu'on vint l'avertir que l'on avoit servi : ce repas étoit si différent de ceux auxquels ils étoient accoutumés, qu'une autre qu'Etelgive en eût
para

paru embarrassée ; mais elle étoit née avec une ame si fort au-dessus de la grandeur même , qu'il sembloit qu'elle eût été élevée & nourrie dans toute cette opulence.

Tandis qu'à chaque pas qu'elle fait , elle trouve des preuves de l'attention du Roy , ce Monarque auprès duquel Cork étoit de retour , s'entretenoit avec lui de tout ce qui s'étoit passé à l'arrivée d'Etelgive ; cet adroit confident l'instruisit exactement des moindres circonstances , & n'oublia rien de ce qui pouvoit le convaincre , que cette fille avoit autant d'esprit que de beauté. Etelred dont l'amour paroïssoit augmenter à mesure qu'il voyoit approcher l'instant de le déclarer , passa la nuit dans une impatience qui ne lui permit pas de goûter un moment de repos ; s'il eût scû les pensées d'Etelgive , il auroit été moins agité ,

& ce tems destiné au sommeil, qui ne fut employé du Roy qu'à chercher des termes qui pussent exprimer son amour, le fut par Etelgive à prendre un empire assez puissant sur le sien, pour le pouvoir cacher.

Le jour parut, & lorsqu'Etelred eut rempli les devoirs auxquels engage la dignité suprême, il ne songea plus qu'à se livrer à ceux qu'exigeoit son amour; & le moment de la chasse étant venu, il partit avec une joye qui répandoit de nouveaux charmes sur toutes ses actions. Quand il crut avoir donné assez de tems à ce divertissement, pour que sa Cour ne s'aperçût de rien, il s'écarta avec le seul Cork, & se rendit à un endroit de la forêt dans lequel il y avoit une porte du parc de la maison d'Etelgive; ce qui en augmentoit encore la beauté.

Le pere de cette incomparable fille que Cork avoit averti de l'heure de l'arrivée du Roy, se promenoit avec elle & Edite dans l'allée qui aboutissoit à cette porte; il l'avoit ouverte, & voyant de loin ces deux Cavaliers, il ne douta point que ce ne fût le Roy & son confident; il ne se trompoit pas, & ce Prince les voyants s'approcher, se hâta de descendre de cheval pour prévenir Etelgive qui s'avançoit à grands pas au devant de lui: Cette belle personne qui vouloit faire triompher sa vertu sans marquer de mépris pour les bontés de son Souverain, s'étoit laissée parer d'une partie de ses presens; elle avoit un si grand éclat dans ce nouvel ajustement, qu'il étoit difficile de le pouvoir soutenir au premier abord: Etelred en fut ébloui; & quoique son amour fût extrême, il prit un tel accroissement à cette

vûe qu'il en fut transporté , & la belle Eteigive qui voulut se jeter à ses pieds , le vit plutôt aux siens qu'elle n'eût le tems de l'en empêcher.

Il ne voulut jamais souffrir qu'elle ni Edite s'humiliaffent de la sorte , & le pere d'Eteigive fut le seul dont il reçut les respects qui lui étoient dûs ; il le releva avec bonté , & ayant donné la main à Eteigive , & la séparant du reste de la compagnie qui les suivoit de loin par respect : Vous voyez un Prince , belle Eteigive , lui dit-il , de qui le sort dépend entierement de vous ; je crois qu'il n'est pas nécessaire que je vous apprenne que je vous adore , tout ce qui vous est de arrivé a dû vous instruire mon amour ; mais ces premieres marques de ma passion ne l'expriment encore que foiblement , & je ne trouve même aucun terme qui puisse

vous en découvrir la violence ; vous êtes la seule qui m'avez inspiré des sentimens si vifs, mais aussi vous êtes la seule dont les charmes soient dignes d'être adrez.

Sire, répondit Etelgive, voyant qu'il attendoit sa réponse, je serois indigne du jour qui m'éclaire, si je n'étois pas sensible aux bontés de Votre Majesté ; tant de bienfaits répandus sur nous en si peu de tems, trouveront toujours en moi la plus vive reconnoissance & le plus profond respect ; mais, Sire, continua-t-elle, en faisant un effort pour se jeter à ses genoux ; ce qu'il ne voulut pas permettre ; pardonnez à l'innocente Etelgive, si elle ose préférer sa gloire à tous les dons de Votre Majesté ; l'amour dont elle veut m'assurer y met une tache éternelle ; la sagesse est l'unique bien que j'ai reçu du Ciel ; c'est en elle que consiste ma naissance, mon

ambition, & tout l'éclat de ma fortune ; c'est elle, Sire, qui m'apprend à m'élever même au dessus des Rois ; & si quelque autre Monarque que l'auguste Etelred de qui j'ai l'honneur d'être sujette, m'avoit parlé d'amour, un souverain mépris seroit sa récompense.

Je n'envisage qu'avec la dernière douleur l'idée que le changement de mon état va donner de moi ; bien loin d'en tirer vanité, je n'y vois que des sujets de honte & d'humiliation ; moins le Ciel m'a fait naître, & plus je vais être en butte aux traits piquans de la médifance. N'esperez pas, Sire, que j'y donne une plus ample matière ; n'attendez d'Etelgive que les soumissions, les respects & l'obéissance que tous les sujets doivent à leur Roy ; rien de plus doux ne se prépare pour Votre Majesté dans sa poursuite ; telle Etelgive paroît à vos yeux aujour-

d'hui, & telle elle vous paroîtra à l'avenir; & si Votre Majesté a formé d'autres desirs, j'ose la supplier de retirer tous ses dons, & de me laisser mon innocence. Etelred étoit si surpris d'entendre parler de la sorte une fille comme Etelgive, & de la majesté qui accompagnoit ses paroles, qu'il ne fut pas en son pouvoir de l'interrompre; la pudeur qu'il voyoit répandue sur son visage, ne lui donnoit pas lieu de douter de la vérité de ses sentimens, & cette austère sagesse à laquelle il ne s'attendoit pas, fit naître dans son cœur une estime aussi grande que son amour: il fut quelque tems à la regarder sans lui répondre; mais enfin rompant le silence, admirable Etelgive, lui dit-il, un amour aussi violent que le mien ne prend pas toujours la raison pour guide, & j'avoue que dans toutes les perfections qui m'ont charmé en

vous , j'en avois éloigné celle qui pouvoit être contraire à mon bonheur , & qui cependant relève les autres avec tant d'éclat ; que bien loin qu'elle me détourne de mes desseins , elle ne fait que m'y fortifier ; oüi , c'est cette même sagesse à laquelle vous voulez sacrifier mes bienfaits qui va vous en combler pour jamais , & me montrant aussi jaloux de votre gloire que de la mienne , je n'attaquerai votre cœur que par les soins , les attentions & le respect que vous pourriez attendre d'un de mes sujets ; je n'exige de vous que de les recevoir , non pas comme de votre Roy , mais comme d'un homme aussi fortement amoureux de votre vertu que de votre beauté.

Laissez-moi la douceur de me satisfaire en vous rendant heureuse , vous voir , vous aimer , vous le dire sans cesse , & vous donner à cha-

que instant des preuves de mon amour ; c'est tout le prix que j'en veux attendre.

Ah ! Sire, répondit Ételgive, qui se faisoit une cruelle contrainte , pour ne pas faire voir combien elle étoit touchée de tant d'amour , vous mettriez mon fort au-dessus d'une mortelle , si vous aviez de pareils sentimens ; mais enfin, continua-t-elle , ce n'est pas à moi à combattre les volontés de mon Roy ; vous êtes le maître, Sire, & j'espère que le tems qui vous fera connoître mon ame toute entière , vous guerira d'une passion dont la fuite doit être si peu satisfaisante pour Votre Majesté. Si je puis vous en inspirer, lui dit-il, je ferai trop heureux. A ces mots s'étant trouvez à la porte d'un falon qui donnoit dans cette allée , ils y entrèrent avec Cork, Edite & le pere d'Ételgive , qui les avoient tou-

jours suivis ; une colation magnifique y étoit préparée. Etelred parut charmé de cette attention , & voulut que cette petite famille se mît à table avec Cork & lui.

Ces sortes de parties sont le plaisir des Rois ; c'est-là que débarraffez de la grandeur qui les accompagne sans cesse , ils se montrent à découvert , & que libres & sans contrainte , ils font connoître que pour être revêtus de l'autorité suprême, ils n'en font pas moins hommes & moins sensibles aux douceurs d'une vie aisée & tranquille. Ce moment eut tant de charmes pour Etelred , qu'il le fit durer autant qu'il lui fut possible.

La charmante Etelgive , qui malgré l'attention extrême qu'elle avoit à ne rien dire qui pût découvrir ce qui se passoit dans son ame , faisoit remarquer dans toutes ses ac-

rions des graces si particulieres, & un esprit si éclairé, que le Royne s'en sépara qu'avec peine ; mais enfin craignant qu'on ne le cherchât, & que l'on ne découvrit sa retraite, il prit congé d'elle en la conjurant de lui permettre qu'il vînt souvent l'assurer de son amour. Elle répondit à cette demande avec sa modestie ordinaire ; & sans vouloir donner son consentement à ses visites, elle lui fit entendre qu'il lui seroit inutile de s'y opposer, puisqu'il étoit le maître. Ce Prince fit mille amitiés à Edite, la trouvant très-aimable ; & s'étant apperçu de l'attachement qu'Etelgive avoit pour elle, il la pria galamment de prendre ses interêts auprès d'elle, & de l'entretenir souvent de lui. Edite reçut cette confiance avec respect, y répondit avec esprit, & l'assura de son zele & de sa soumission. Il fut reconduit de la même

maniere dont il avoit été reçu , & remonta à cheval si rempli d'amour & d'admiration , qu'il ne cessa pas de parler à Cork des charmes d'Etelgive , jusqu'à ce qu'il eût rejoint la chasse.

On commençoit à s'inquieter de son absence , & l'on se préparoit à le chercher lorsqu'il arriva : sa présence remit le calme dans les esprits ; & comme on vit que son dessein n'étoit pas de dire d'où il venoit , les Courtisans contraignirent leur curiosité , & respectèrent un mystere où on ne vouloit pas les faire entrer , & le Roy reprit le chemin de Londres dans la ferme résolution de revoir Etelgive dès le lendemain.

Cette belle fille ne fut pas plutôt seule avec Edite , qu'elle lui redit toute la conversation du Roy , & l'effort extrême qu'elles'étoit fait pour lui cacher la situation de son

cœur ; qu'il est aimable , lui disoit-elle , & qu'il est digne d'être aimé ! pourquoi faut-il qu'il soit Roy , ou pourquoi faut-il que je ne sois rien ?

Quelle est cette fatalité de la destinée d'unir si parfaitement deux cœurs qui ne sont pas faits l'un pour l'autre ? & quel sera le fruit de tant de soins & de tant d'amour ?

Mais , lui répondit Edite , puisqu'il n'en demande point d'autre que de vous aimer , & de vous le dire , pourquoi ne vous en pas faire un égal plaisir ? Pourrez-vous toujours vivre dans cette contrainte ? & croyez-vous que l'aveu de votre tendresse le rendît plus téméraire ?

Sans doute , s'écria-t-elle : s'il venoit à sçavoir qu'il est aimé , il se flatteroit bientôt de triompher de ma foiblesse , & se croiroit en devoir d'y parvenir. Non , Edite , jamais cet aveu ne sortira de ma bou-

che, & m'en dût-il coûter la vie, je sçaurai me conduire si bien, qu'il ne pourra pénétrer dans le fond de mon ame : & qu'esperez-vous de cette rigueur, lui dit Edite ? le forcer, répondit Etelgive, à rentrer en lui-même, à se détacher de moi, & à porter ailleurs des vœux que je ne puis ni ne dois recevoir.

Edite qui commençoit à trouver sa situation agréable, ne goûtoit pas tout-à-fait ce raisonnement; mais connoissant la sévérité d'Etelgive, elle n'osa le combattre, & se contenta de lui témoigner la compassion que lui donnoit la vie gênante qu'elle alloit mener. Pour le Roy, toute son inquietude étoit de pouvoir dérober aux yeux de sa Cour, & sur-tout à Egrads, l'amour dont il étoit embrasé; cette passion qui prenoit un puissant empire sur lui, lui rendit la présence de ce Prince moins agréable, ses

sages conseils commencerent à être plus craints que suivis ; & quoiqu'Etelred le considérât toujours , il appréhendoit sa sévérité sur son attachement pour Etelgive , s'il venoit à en avoir la connoissance.

Cette crainte le fit agir avec circonspection ; & quoique les parties de chasse fussent fréquentes , & qu'il vît cette belle fille presque tous les jours , il prit de si grandes précautions , que l'on fut longtemps sans s'appercevoir de cette intrigue ; cependant il ne goûtoit qu'un plaisir imparfait , & quoi qu'il eût dit à Etelgive , l'espoir de s'en faire aimer l'avoit flatté de celui de sa possession , & il s'imaginait que quelque vertu dont on pût être armé , on ne résistoit pas facilement à un amant qui sçait plaire ; mais bien loin de pouvoir parvenir à cet heureux moment , il vit avec une douleur extrême qu'il

n'avoit seulement pas fait le moindre progrès sur son cœur.

Toujours sage, réservée, modeste & respectueuse, Etelgive ne paroïsoit quereconnoissante; les soins assidus, les superbes présens, les discours passionnés, les pleurs, le désespoir même, tout fut mis en usage par l'amoureux Etelred, sans qu'il s'en pût croire un moment plus heureux. Cette résistance n'eut pas l'effet qu'Etelgive s'en étoit promis; bien loin d'éteindre son amour, elle en ranima l'ardeur. D'abord un peu de jalousie s'empara de son cœur; il crut qu'une telle indifférence ne pouvoit partir que de quelque attachement secret pour un autre; il voulut s'en expliquer, & s'imagina même, que c'étoit un moyen sûr pour sçavoir les véritables sentimens d'Etelgive.

Dans cette pensée, un jour qu'il avoit employé tout ce que l'amour
peut

peut inspirer de plus tendre pour la toucher , & qu'il vit qu'elle ne l'écoutoit qu'avec peine : C'en est trop , lui dit-il , & je vois à présent tout l'excès de mon malheur ; Etelgive , continua t-il , en la regardant avec des yeux où la colere s'unissoit avec la tendresse , vous aimez , mais ce n'est pas Etelred : cette accusation imprévue surprit tellement Etelgive , qu'elle fut prête à se déclarer ; elle pâlit , elle rougit , quelques larmes coulerent de ses beaux yeux , & les levant au Ciel avec une action toute modeste ; Grand Dieu ! s'écria-t-elle , n'étoit-ce pas assez que de mettre ma vertu à cette cruelle épreuve , sans me faire soupçonner d'une semblable indignité ? Elle se teut , & le tendre Etelred qui avoit remarqué tous les mouvemens de son visage , fut si touché de l'état où il l'avoit mise , qu'il se jeta à ses pieds pour

lui en demander pardon.

Ma chere Etelgive , lui dit-il , n'imputez un soupçon qui vous offense , qu'à la violence de mon amour ; il n'outrage cependant point cette sagesse qui me désespere ; ne pouvez - vous pas avoir aimé avant que de me connoître ? ne puis-je pas vous avoir arrachée à un rival plus heureux que moi ? car enfin , continua-t-il , à quoi puis-je attribuer votre cruelle indifférence , & suis-je si fort à mépriser , si ce n'est un attachement plus puissant que vous-même , qui m'empêche de me faire aimer ?

Sire , lui répondit Etelgive , qui s'étoit remise pendant qu'il parloit , & le forçant de se relever , vous ne m'avez arrachée qu'à moi-même ; mon cœur n'a jamais ressenti pour personne les feux dont vous m'accusez , & je n'ai point vu d'homme assez téméraire pour

m'entretenir des siens. Le Ciel qui me réservoir sans doute le funeste avantage d'allumer les vôtres, m'a fait l'ame assez haute pour mépriser une conquête moins illustre : la sagesse dont je suis les loix, est l'unique obstacle qui s'oppose à ce que vous appelez votre bonheur ; je ne puis la suivre & vous aimer : mon état rend votre amour & ma vertu incompatibles ; mais enfin , Sire , continua-t-elle , en embrassant ses genoux malgré lui , terminés ma peine & la vôtre ; je ne vous demande point de retirer vos bienfaits , j'en ai besoin , je vous conjure seulement de ne m'en favoriser que pour faciliter ma retraite dans un Couvent ; achevez par cette dernière marque de vos bontés , de persuader à la malheureuse Etelvige , que vous l'aimiez avec sincérité.

Moi , s'écria le Roy tout éper-

du, que je me sépare de vous ! que je vive sans vous ! Ah ! cruelle Etelgive, songez-vous bien à ce que vous me demandez ? & se peut-il que ma vie vous soit si fort indifférente, pour que vous en avanciez la fin avec cette tranquillité ? Sire, lui dit-elle, les yeux baignez de pleurs, je donneroie la mienne avec joye pour assurer la vôtre ; mais je ne lui sacrifierai jamais ma gloire.

Hé bien, répondit le Roy, qu'ai-je exigé de vous, qui y soit contraire ? ai-je agi en Tiran ? la violence de mon amour en a-t-elle mis dans mes actions ? par quels emportemens ou par quelle injustice ai-je mérité que vous souhaitiez m'abandonner, me fuir, & m'obliger à vous perdre pour jamais ? Il voulut continuer, mais il vit changer Etelgive d'une manière à lui faire craindre quelque accident ; il courut à elle en appellant Edite,

qui entretenoit Cork à l'autre bout de la Chambre.

Ils s'approcherent, & trouverent Etelvige sans connoissance; le désespoir du Roy éclata, par des transports que son amour seul pouvoit faire excuser; cependant on s'employa si bien à la faire revenir, qu'elle reprit ses sens; mais ce ne fut qu'avec un violent frisson, qu'une fièvre ardente suivit de près: on la mit au lit, l'amoureux Roy d'Angleterre ne vouloit point la quitter; il s'accusoit de ce mal inopiné par l'injuste soupçon qu'il avoit fait paroître; il étoit à genoux à sa ruelle, qui expioit sa faute par les paroles les plus passionnées. La trop tendre Etelvige, qui n'étoit en cet état que par le combat qu'elle s'étoit fait, pour ne pas découvrir le secret de son cœur, en feroit redoubler son mal.

Mais ne pouvant plus se con-

traindre jusqu'au point de cacher à ce Prince combien elle étoit sensible à ce qu'il faisoit pour elle, & voulant l'obliger à partir : Sire, lui dit-elle, je suis pénétrée de vos bontez ; que votre Majesté ne s'alarme point, je lui promets d'avoir soin d'une vie qui lui sera toujours soumise. Etelred qui comprit que sa présence pouvoit la gêner, & pressé par Cork de retourner à Londres, se rendit à leurs raisons, & la quitta dans une inquiétude qu'il ne put si bien déguiser, qu'il n'en parût quelques marques aux yeux des Courtisans ; le Prince Egrads même s'en apperçut, & voulut en pénétrer le sujet ; il mit toute son attention à observer les démarches de ce Monarque.

La maladie d'Etelgive l'éclaircit bientôt de ce qu'il vouloit sçavoir ; Cork y alloit le matin, le Roy, & lui s'y rendoient l'après-

midy, & pendant trois jours qu'elle fut assez mal, pour faire craindre pour sa vie, les allées & les venues du Roy & de son favori, firent enfin découvrir leur cause.

Toute la Cour le scut presque en même temps; mais comme personne ne s'imaginoit que cette passion fût au-delà des bornes qu'ont toujours celles des Rois pour leurs inférieures, chacun en témoigna de la joye, & le bruit de la beauté & de la sagesse d'Etelgive s'étant répandu, il n'y eut ni Dames ni Seigneurs qui ne voulussent faire leur cour à Etelred, en donnant des louanges à sa Maîtresse.

Mais tandis qu'elle faisoit l'objet de l'entretien de la Cour, & que le Roy la voyoit avec moins de contrainte, il se passoit d'étranges choses dans l'esprit de l'un & de l'autre.

Cette belle fille avoit été si dan-

gereusement malade, qu'Etelred qui croyoit veritablement avoir donné lieu à son mal, par la contrainte qu'il s'imaginait qu'elle s'étoit faite, pour conserver le respect qui lui étoit dû, lui fit voir un amour si parfait & si désintéressé dans le cours de sa maladie, que le troisième jour étant considérablement empirée, elle se résolut de lui déclarer ses sentimens avant que de mourir, comme une récompense qu'elle ne pouvoit refuser aux généreux témoignages qu'elle avoit reçus de sa passion.

Jusques-là elle avoit gardé un empire si absolu sur sa tendresse, que le Roy désespérant de la vaincre jamais, de la façon dont il s'en étoit flatté dans les commencemens, forma le dessein de se rendre heureux à quelque prix que ce fût : mais Etelgive se trouva si mal lorsqu'il arriva auprès d'elle, qu'elle

ne

ne put effectuer son projet, ni le Roy l'entretenir du sien ; & ce jour qu'ils avoient destiné l'un & l'autre sans le sçavoir à faire leur commun bonheur, ne fut employé qu'en larmes, en regrets & en désespoir, & ce ne fut que très-avant dans la nuit, qu'un heureux changement remit le calme dans cette maison ; depuis ce moment Etelgive revint à vûe d'œil, & avec ses forces reprit la résolution de conserver son secret, & la joye d'Etelred ne fit qu'affermir la sienne, mais il ne la voulut communiquer à personne, & attendit son parfait rétablissement pour la faire éclater.

Cependant il permit à plusieurs Seigneurs de l'aller voir, & tous en revinrent si charmés, que les Dames furent les premières à le prier de la faire venir à la Cour. Il n'eut pas de peine à y consentir,

puisque cela le mettoit en état de la voir à toutes les heures du jour, & qu'il n'en trouvoit point d'heureuses, que celles qu'il passoit auprès d'elle; mais il eut un terrible combat à rendre, pour lui faire approuver cette démarche; elle lui en étala toutes les conséquences, l'intérêt de sa gloire, les discours auxquels elle alloit être exposée, & n'épargna rien pour se dispenser de cet éclat.

Ne croyez pas, lui dit le Roy, que je veuille vous attirer à la Cour, pour vous engager par les exemples & les plaisirs à m'être plus favorable; ce que l'ardeur de mon amour n'a pû obtenir dans un lieu champêtre & solitaire, je dois encore moins m'en flatter au milieu du tumulte & du bruit; vous y vivrez aussi retirée que vous le jugerez à propos: Edite & les femmes qui sont avec vous, vous sui-

vront : refuserez-vous toujours toutes sortes de satisfactions à mon amour ? J'ai même de fortes raisons pour que vous y paroissiez, & que vos charmes y soient admirez, vous le sçaurez bientôt, & je suis assuré que vous approuverez ma conduite.

Ce Prince s'exprimoit avec tant de grace, il demandoit ce qu'il pouvoit ordonner, avec un respect si tendre, qu'Etelgive qui se faisoit déjà assez de violence d'ailleurs, ne crut pas devoir s'opposer davantage à ses volontés, & l'ayant assuré de son obéissance, il la quitta charmé de sa complaisance. Il lui fit préparer à Londres un Palais magnifique, & lorsqu'il fut en état, Cork fut encore chargé de l'y conduire ; il s'acquitta de cet emploi aussi dignement que la première fois ; & la belle Etelgive, son pere, & Edite revinrent à Londres dans

une situation bien différente de celle où ils étoient lorsqu'ils l'avoient abandonnée. Cette charmante fille parut à la Cour peu de jours après son arrivée ; sa beauté , sa douceur , sa modestie y furent admirées ; & lorsque l'on eût découvert les qualités de son ame , sa bonté & sa générosité lui attirèrent les cœurs de tout le monde ; & sans s'écarter jamais des regles de l'exacte bienséance , elle eut l'art de se faire autant d'amis que d'admirateurs : l'envie & la jalousie la respectèrent ; tant il est vrai que la solide vertu sçait triompher dans les tems & les lieux les plus dangereux.

Etelred étoit transporté de joye , en voyant l'objet de son amour faire tout l'ornement de la Cour. Cette passion devint enfin si violente , & la sagesse d'Etelgive lui parut si inébranlable , qu'il ne vous

lut plus retarder le projet qu'il avoit formé dans sa maladie. Comme il avoit eu tout le temps d'y réfléchir, il avoit eu celui de s'y affermir; ainsi, sentant que rien ne pouvoit être capable de le détourner de son entreprise, il se rendit un jour dans le Palais d'Etelgive, & l'ayant priée d'entrer dans son cabinet avec Edite, où il vouloit l'entretenir d'une affaire importante, elle quitta assez promptement un grand nombre de Dames à qui le Roi avoit fait accueil, & suivit ce Prince, inquiète de ce qu'il avoit à lui dire. Lorsqu'ils furent entrez dans le cabinet, Etelred l'ayant fait asseoir, & s'étant placé vis-à-vis d'elle, après avoir quelque temps contemplé cette surprenante beauté qui éblouissoit, dès qu'on étoit un moment sans la voir.

Etelgivè, lui dit-il, votre vertu l'emporte enfin sur tout ce que je

m'étois promis de plus doux dans ma passion ; je vois même que vous n'en recevez les marques qu'avec peine , & que le seul respect conduit toutes vos actions : mais , sage Etelgive , je vous aurois souhaité plus tendre & moins respectueuse : cependant puisque cela ne se peut , & que c'est trop longtemps attaquer votre vertu , je veux du moins vous en donner une récompense qui vous prouvera mon estime , & la confiance que vous deviez avoir en moi : Je vous donne un époux , belle Etelgive , continua-t-il , d'une naissance illustre , d'un rang élevé , & qui n'est pas indigne d'être aimé ; par-là j'assure votre fortune , je rends hommage à votre sagesse , & je me procure une tranquillité dont je ne puis jouir sans cet hymen. Ces paroles dont Etelgive ne comprenoit pas le sens , la frapperent avec tant

de violence , que n'étant pas maîtresse de son premier mouvement : Quoi, Sire, s'écria-t-elle ! vous ne m'aimez donc plus ?

Elle n'eut pas plutôt prononcé ces mots, que son visage se couvrit d'une rougeur qui fit connoître au Roi qu'elle se repentoit d'en avoir tant dit ; & ce Monarque qui vit bien que son esprit ne s'étoit pas porté où il vouloit en venir , & à qui ce discours avoit donné la plus douce esperance , sentit une joye mêlée d'étonnement qui lui fit croire un instant qu'il avoit mal entendu : Belle. Etelgive , lui répondit-il , avec autant de crainte que d'amour , seroit-il vrai que la perte du cœur d'Etelred vous pût être sensible ?

Sire, lui dit cette belle fille , j'ai trop parlé ; mais enfin, continuait-elle , c'est trop long-temps contraindre des sentimens qui ne peu-

vent plus me faire rougir , puisque vous avez vaincu les vôtres ; une pareille victoire m'assure de votre vertu , & la mienne ne court plus de risque en vous avouant que l'audacieuse Etelgive a levé les yeux sur son Roi , avant même qu'il eût daigné jeter les siens sur elle : Oui, Sire, continua-t-elle, j'ai aimé & j'aime encore Votre Majesté avec la plus pure ardeur dont une fille qui chérit la sagesse, peut être capable ; je dois cet aveu à tout ce que vous avez fait pour moi , ainsi qu'à ce que vous voulez faire ; mon cœur a reçu vos soins avec autant de tendresse que de respect ; la vertu dont je ne m'écarterai jamais , me l'avoit fait renfermer dans mon ame ; & c'est cette contrainte que je m'étois imposée qui m'a pensé coûter la vie : voir sans cesse à ses pieds le plus aimable & le plus grand Prince

du monde ; l'aimer , le plaindre , partager son amour , & ne pouvoir le lui dire , est un tourment , Sire , qui a bien sçu me punir de ma témérité ; vous ne le sçauriez pas même encore sans le dessein que vous venez de me découvrir ; le refus d'un époux , tel que vous venez de me dépeindre , auroit donné à Votre Majesté des idées de moi plus défavantageuses que l'aveu d'une passion à laquelle j'ai mis des bornes si étroites.

Ne soyez donc pas surpris , Sire , si je ne puis accepter un établissement de cette nature ; vous pouvez aisément juger qu'une personne dont le cœur est rempli de l'auguste Etelred , ne peut se donner à un autre ; & cette même sagesse qui m'a défendue contre les attaques de votre amour & la violence du mien , me défend de prendre un époux dont je ne pourrois

rendre la destinée que très-malheureuse.

Changez, Sire, ces marques de bonté en celles que j'ai déjà demandées à Votre Majesté, souffrez que je me retire, & que le temps, l'absence & ma vertu triomphent entièrement des sentimens de mon cœur ; je vous en ai fait l'aveu comme une récompense que je dois à la vôtre , donnez à présent à la mienne celle que vous lui devez , & que vous ne pouvez lui refuser sans injustice. Oui, s'écria le Roi en se jettant à ses pieds, oui, je vous la donnerai, cette récompense que vous méritez si bien : mais, adorable Etelgive, ce n'est point une sombre retraite qui en fera l'objet, c'est un Trône, c'est un Roi, c'est Etelred enfin qui peuvent seul récompenser dignement l'aveu que je viens d'entendre : détrompez-vous, chere Etelgive, conti-

nua-t-il en lui prenant les mains, & les baissant avec ardeur, je vous adore toujours, je n'ai point d'autre époux à vous offrir que moi; ma résolution en est prise dès longtemps, je ne vous ai fait venir à la Cour que pour l'accoutumer à vous rendre les honneurs auxquels je vous ai destinée; je venois vous en informer, & par ce sacrifice vous forcer à m'aimer, lorsqu'une erreur favorable vous a fait rompre un silence obstiné.

Etelgive, ma chere Etelgive; que je suis heureux, vous m'aimez, & je vais vous mettre en état de me le dire sans cesse, sans contrainte, sans honte, & sans que rien puisse jamais troubler des momens si doux: Edite, dit-il, en se tournant vers elle, voilà ma Reine, voilà la vôtre, partagez avec moi le plaisir de lui rendre vos premiers hommages.

Il tint tous ces discours, & fit toutes ces actions avec tant de vehemence, & ses transports marquoient si bien l'étendue de sa joye & de son amour, qu'Etelgive ne put trouver de long-temps celui de lui répondre ; enfin prenant le parti de l'interrompre : C'en est trop, Sire, lui dit-elle, & s'il étoit possible d'aimer plus vivement que je fais, j'y livrerois mon ame toute entiere pour payer un si parfait amour ; mais tandis que vous vous empressez à me combler de gloire, souffrez que je prenne soin de la vôtre, elle ne m'est pas moins chere que la mienne.

Je vous aime, Sire, je vous l'ai dit, & je vous le dirai jusqu'au dernier moment de ma vie ; je n'ai plus rien à craindre d'un Prince assez genereux pour ne vouloir triompher de moi qu'en me donnant sa foi ; j'atteste le Ciel, con-

tinua-t-elle , que j'en ferois mon bonheur le plus doux , s'il m'avoit fait naître plus digne de vous , ou s'il vous avoit donné un rang moins élevé ; jamais mes yeux ne se sont élevés jusqu'au Trône , ils n'ont vû qu'Etelred , je n'ai pensé qu'à lui , je n'ai rien aimé que lui. Ah ! Sire , si sans faire de tort aux rares qualités qui vous rendent si digne de regner , j'avois pû vous séparer de la dignité suprême , que le sort d'Etelgive eût été fortuné !

Mais , Sire , vous êtes Roy , vous êtes né pour l'être , & des titres si glorieux exigent de Votre Majesté une perpetuelle attention sur ses moindres actions ; vous vous devez une alliance aussi grande que vous même , c'est à des Princesses d'occuper l'auguste place que vous m'offrez ; votre amour & votre pouvoir vous ferment les yeux sur un choix dont la bassesse vous se-

roit incessamment reprochée ; pour moi à qui l'impuissance & la naissance obscure donnent un esprit moins prévenu , malgré l'excès de ma tendresse , je n'entrevois qu'avec effroi les malheurs où cet hymen peut vous plonger.

J'ignore ceux qui peuvent arriver selon la politique de l'Etat ; élevée dans la simplicité & dans l'innocence , mes vûes ne s'étendent pas si loin ; mais je vois tous ceux que le bon sens & la raison offrent à mes regards : cette Cour qui s'empresse aujourd'hui à louer en moi l'objet de votre amour qui m'honore , me flatte & me chérit , ne se livre à ces sentimens que parce qu'elle ne me regarde que comme une maîtresse dont la faveur peut cesser aussi promptement qu'elle a commencé.

Un titre plus relevé attireroit leur haine & leur mépris , & tel

qui loue à present votre choix , fera le premier à le blâmer ; vos sujets sçavent qu'ils sont nés pour obéir ; mais ils sçavent aussi qu'il faut des Princes pour leur commander ; que ne diroient-ils pas , si vous leur donniez pour Reine la fille d'un simple artisan , pauvre , dénuée de tout , & qui ne tire d'elle-même que l'avantage d'un peu de sagesse dont l'éclat est un foible ornement pour les Courtisans.

Pardonnez , Sire , si j'ose retracer à vos yeux le peu que je suis ; il vous est moins honteux de vous l'entendre dire de ma bouche , qu'il ne m'est humiliant d'être forcée à vous le représenter ; mais je ne dois rien épargner pour empêcher que mon Roy que j'aime au-dessus de la clarté du jour , & pour lequel je donnerois ma vie , fasse une faute qui terniroit la sienne à jamais. Tandis qu'Etelgive parloit, le Roy

la regardoit avec une admiration qui tenoit de l'extase ; il avoit les bras croisés sur son estomach , & les yeux tellement attachés à la contempler, qu'ils sembloient en avoir perdu tout autre mouvement.

Lorsqu'elle eut fini son discours : Madame, lui dit-il, sans sortir de cette posture , votre ame m'a toujours paru si belle & si desintéressée , que je n'ai point douté des objections que vous me feriez ; je m'y suis préparé , & vous devez être bien assurée qu'un Prince qui ne se croyoit simplement qu'estimé de vous , & qui cependant venoit vous offrir l'Empire, ne changera pas de dessein en apprenant qu'il est aimé autant qu'il l'a désiré ; moins vous croyez être digne du Trône, & plus vous vous en approchez.

Mon amour demande votre possession, votre sagesse me la défend, l'un & l'autre vous donnent ma
Couronne

Couronne & ma foy ; ne vous opposez plus à une résolution que rien ne peut ébranler , & songez que la mort seule peut me séparer d'Etelgive.

L'air grave & tranquille dont Etelred prononça ces paroles , lui fit bien connoître que la vérité les lui dictoit ; cependant cette belle fille qui ne vouloit avoir rien à se reprocher , fit encore ses efforts pour le dissuader de son dessein , & poussa même la chose au point de lui promettre qu'elle ne lui parleroit plus de se retirer de la Cour , & que quelque pensée que l'on pût avoir de sa conduite , elle ne l'abandonneroit jamais , & lui donneroit toutes les marques qu'il pourroit souhaiter de sa tendresse , lorsqu'elles n'attaqueroient pas directement sa gloire , & elle employa toute son éloquence à lui faire sentir les charmes d'une passion qui n'avoit que

la vertu pour objet ; mais comme la pudeur qui regnoit sur toute sa personne, démentoit ses discours, & que le Roy voyoit bien qu'elle ne parloit ainsi que pour l'obliger à se retraicter, il fut ferme dans sa résolution, & la pria si sérieusement d'y consentir, qu'elle fut contrainte de ne lui plus laisser voir qu'amour, joye & reconnoissance ; sentimens que son cœur ressentoit trop vivement pour qu'elle ne les exprimât pas avec la force & les agré- mens qui suivent toujours la verité.

Etelred enchanté de son bonheur, lui fit repeter cent fois le commencement & les progres de la tendresse qu'elle avoit prise pour lui ; & lorsque par l'effet de sa modestie, il s'appercevoit qu'elle lui déroboit quelque trait qui pouvoit le trop flatter, il se le faisoit dire par Edite : enfin plus amoureux qu'il ne l'avoit jamais été, il la

quitta pour aller travailler à leur commune satisfaction. La charmante Etelgive ne fut pas plutôt seule avec sa chère Edite, que réfléchissant sur tout ce qui lui étoit arrivé, & de quelle façon la Providence sembloit avoir conduit cette surprenante aventure, elle s'humilia devant le Roi des Rois & le Maître des Maîtres, en se remettant entièrement à lui de sa destinée : comme véritablement elle n'avoit jamais eu aucunes pensées d'ambition, & que le Trône avoit toujours été aussi éloigné de son esprit, qu'il l'étoit de sa naissance, elle n'y porta point encore ses regards, & le seul plaisir d'être femme d'Etelred, de s'y voir attachée par des liens sacrez & legitimes, fit toute son attention ; cet hymen qui satisfaisoit à la fois son amour & sa vertu, lui parut le comble de la félicité ; cependant aussi prudente

que sage, elle ne voulut pas faire éclater sa gloire, que le Roy lui-même ne l'eût déclarée, & renfermant sa joye dans le fond de son ame, elle défendit à Edite de rien dire du dessein de ce Prince à qui que ce fût, pas même à son pere, afin que s'il arrivoit quelque changement, le Roy toujours maître de son projet, eût moins de peine à le voir manquer.

Tandis qu'elle prenoit des précautions si sensées, ce Monarque n'étoit pas sans embarras ; il étoit rentré dans son Palais avec un air de contentement qui n'échappa pas aux yeux des Courtisans. Cork, qui avoit pour lui le plus sincere attachement, fut le premier à s'en appercevoir ; & comme sa visite chez Etelgive avoit été longue & secrete, il interpreta la satisfaction du Roy d'une maniere qui ne fut pas d'abord avantageuse à cette

belle fille ; mais il ne resta que bien peu dans cette erreur. Etelred étant passé dans son cabinet, le fit appeler, & le regardant avec des yeux brillans de joye ; Cork, lui dit-il, je suis le plus heureux de tous les hommes.

Sire, lui répondit ce favori, je n'ai jamais douté que la persévérance & le rare mérite de votre Majesté ne fussent à la fin récompensés ; mais j'avoue que la vertu d'Etelgive me faisoit craindre une plus longue résistance, & je suis charmé.

Arrêtez, Cork, lui dit le Roy qui vit bien ce qu'il pensoit, ne faites aucun jugement téméraire ; Etelgive est toujours une des plus vertueuses filles de la terre, je n'ai point triomphé d'elle, c'est elle qui triomphe de moi ; en un mot, ajouta-t-il, j'en suis aimé, & je l'épouse.

Toute l'adroite politique de courtisan ne put garantir Cork des effets de la surprise ; son étonnement l'emporta dans ce moment sur la dissimulation : il recula quelques pas , & resta immobile en regardant le Roi attentivement , comme voulant chercher dans ses yeux la vérité de ses paroles ; mais ce Monarque ne voulant pas qu'il en doutât , ni attendre qu'il lui répondît , lui rapporta mot-à-mot ce qui venoit de se passer entre Etelgive & lui , & finit en lui ordonnant d'aller lui en marquer sa joye.

Cork qui s'étoit remis pendant ce discours , ne put s'empêcher d'admirer la sagesse & la modération de cette fille ; mais l'interêt du Roy à qui toute autre considération devoit céder , lui faisant envisager ce mariage comme une tâche à sa gloire , voulut prendre la liberté de lui représenter le tort

qu'il s'alloit faire ; mais le Roy l'interrompant, Cork, lui dit-il, avec un air de fierté qui le fit trembler, ne foyez sensible qu'à l'honneur que je vous fais d'être le premier d'entre mes fujets à qui j'aye découvert mon deffein, & ne me prouvez votre zélé qu'en m'obéiffant : Ce favori qui n'avoit pas encore entendu parler Etelred d'un pareil ton, vit bien que le meilleur parti étoit de fe taire, il ne répliqua plus, & s'en fut chez Etelgive dont la haute fageffe, la modettie & le défintereffement le mirent du parti du Roy, & lui firent trouver, que fi fon choix pouvoit n'être pas approuvé, du moins il étoit digne de l'être.

Cependant Etelrede voulant prendre fes mefures auprès des Princes de fon fang & des Grands du Royaume, envoya dire au Prince Egrads de fe rendre près de lui ; il

ne douta point que sa résolution ne lui déplût, & qu'il ne la combattit avec force; mais comme il étoit Chef du Conseil, & qu'il ne pouvoit rien faire sans le lui communiquer, il se prépara à soutenir ses reproches en Roy qui connoissoit l'étendue de son autorité: il vint, & l'amoureux Monarque après lui avoit fait les plus tendres amitez, mon cher Egrads, lui dit-il, comme ma conduite vous a peut-être surpris depuis quelque temps, je veux la justifier, & par une ample confession de mes plus secretes pensées, vous marquer mon estime & ma confiance; je me flatte que vous y répondrez, & que vous regardant comme le meilleur de mes amis, vous m'en donnerez toutes les preuves que je désire.

Un préambule si flatteur ne portant point l'esprit d'Egrads à ce qu'il alloit entendre, ne trouva
dans

dans son cœur que cette sensibilité qu'il est si naurel d'avoir pour ceux qu'on a élevez , & sur-tout lorsqu'ils sont aussi aimables que l'étoit ce Monarque ; il y répondit avec tendresse, & lui dit , qu'étant le maître, ce qu'il faisoit n'avoit besoin d'aucune justification, & que s'il vouloit lui rendre compte de ses actions, il l'écouteroit bien plus par obéissance que par aucun droit qu'il crût avoir de lui en demander raison.

Cette réponse ayant donné au Roy quelque esperance, il lui fit une histoire exacte de ses amours avec Etelgive , depuis leur commencement jusques à ce moment, & après lui avoir exagéré la beauté de son caractère, la grandeur de son ame, sa vertu & la noblesse de ses sentimens, il finit en lui déclarant la résolution qu'il avoit prise de l'épouser, & que comme il étoit l'a-

me du Conseil, il avoit compté sur lui pour faire approuver son choix.

Egrads qui jusques-là l'avoit écouté patiemment, perdit alors toute retenue, & s'écria d'une voix qui marquoit l'agitation de son ame : Sur moi ! Sire, lui dit-il, sur moi ! pour faire approuver une semblable alliance ? Quoy donc, continua-t-il avec impetuosité, le descendant de tant de Rois, l'auguste Etelred veut asseoir sur son Trône la fille d'un vil artisan ? Songez-vous, Sire, à la bassesse d'un tel choix ? Que diront vos peuples ? Que dira cette Noblesse qui vous environne, lorsque les uns & les autres vous verront ravalé à ce point la Majesté Royale ? Quels malheurs allez-vous attirer sur votre tête ?

Avez-vous perdu la mémoire des exemples que vous fournit l'histoire des Princes, qui comme vous

ont voulu se livrer à leurs passions ? Combien en verrez-vous , qui victimes de leurs folles amours , ont perdu leur réputation , l'Empire & la vie ? Vous avez à craindre encore plus qu'eux la jalousie de vos voisins , qui ne voyent qu'avec peine cet Etat florissant. L'ambition des Princes de votre sang , qui seront charmez que vous fassiez une pareille faute , pour exciter le murmure des peuples , occasionner des séditions , où votre Monarchie n'est malheureusement que trop sujette , va accabler à la fois l'Empire & Votre Majesté.

Ah ! Sire , ouvrez les yeux , séparez un moment l'homme d'avec le Roy ; comme Roy , regardez quelle Reine vous voulez nous donner , quelle famille vous voulez confondre avec la vôtre ? Vous en rougiriez , si vous y faisiez un instant d'attention ; rentrez en vous-

même , songez que c'est une Princesse à qui votre Couronne & votre foy sont dûes. Eloignez Etelgive, envoyez au Roy de Dannemark de qui vous avez tout à craindre , demandez-lui sa fille , & lui donnez la place que vous destinez à celle du plus petit de vos sujets.

Egrads se tut , & le Roy qui lui avoit laissé jetter tout son feu , le regardant sans s'émouvoir : Vous ne me dites rien , lui répondit-il froidement , qu'Etelgive ne m'ait dit elle-même : & vous pouvez juger que vous ne parviendrez pas à ce qu'elle n'a pû faire ; j'ai pardonné à son désintéressement le mépris qu'elle m'a fait voir pour elle , je pardonne à votre zele celui que vous en venez de faire ; comme homme , je veux me satisfaire , & comme Roy , je veux être obéi. Je ne prétends point pour des malheurs imaginaires , me priver

d'un bonheur réel ; si mes voisins ou mes sujets cherchent à troubler la paix de l'Etat, j'ai assez de courage pour triompher des uns , & assez de puissance pour faire trembler les autres ; je ne vous ai point déclaré mon dessein pour demander votre avis , mais pour le faire approuver , & quoique j'eusse été bien aise de vous y voir souscrire , je ne m'inquiète point de vous y trouver contraire.

Et peut-être que sans votre secours je sçaurai faire entendre à mes sujets la soumission qu'ils doivent à mes volontez. A ces mots il sortit de son cabinet , & le laissa dans une si grande douleur qu'il se retira dans son appartement , sans vouloir parler à personne du reste du jour.

Etelred cependant ne fit voir sur son visage aucune marque d'alteration , & la plûpart de ceux qui

246 LES JOURNÉES

composoient le Conseil, s'étant trouvez à son coucher, il les gracieusa, leur dit mille choses flatteuses; & n'oubliant rien de tout ce qui pouvoit lui attirer les cœurs, il leur ordonna de s'assembler dès le lendemain matin, pour une affaire importante qu'il avoit à leur communiquer.

Ce Monarque dont la résolution étoit inébranlable, passa la nuit avec la seule inquiétude que lui donnoit l'impatience de posséder Erelgive: le Prince Egrads n'eut pas de si douces pensées, son grand âge qui lui fermoit les yeux sur la beauté de cette fille, l'empêchoit de concevoir que le cœur pût s'y laisser surprendre, de manière à s'oublier au point de tout hazarder pour elle; sa sagesse & les rares qualitez de son ame lui paroissoient de frivoles ornemens sur un Trône dont il croyoit que la

naissance seule pouvoit rendre digne ; il s'imaginoit même qu'il y avoit eu plus d'adresse que de vertu dans le procédé d'Etelgive, & qu'elle n'avoit été si réservée que pour amener le Roy au but qu'elle s'étoit proposée.

Et la foiblesse d'Etelred lui paroïssoit d'autant plus condamnable, qu'il étoit persuadé que l'ambition étoit le principe de toutes les actions de cette favorite ; & sa propre fierté se mêlant à l'intérêt de l'Etat, il frémissoit en se représentant qu'il seroit obligé de traiter en Reine une fille qui ne pouvoit même prétendre à tenir quelque rang auprès de celles qui étoient nées pour l'être. Cette idée l'occupoit toute la nuit, & il se leva dans le ferme dessein de ne rien épargner pour empêcher celui du Roy.

Pour Etelgive, son innocence & la pureté de ses intentions lui don-

nerent un sommeil tranquille : contente de ce qu'Etelred avoit rendu justice à sa vertu, en jugeant qu'il ne pouvoit rien obtenir d'elle que par des voyes légitimes, elle ne s'inquiétoit ni de rang, ni d'Empite, & ne prenoit que les résolutions qui lui étoient inspirées par la sagesse & la prudence.

Enfin le moment étant arrivé, où tant de differens sentimens devoient éclater, le Roy se rendit dans la chambre du Conseil, où il ne manquoit que le Prince Egrads pour rendre l'assemblée complete. Etelred en eut une secrette joye, croyant trouver dans le cœur des autres, des dispositions plus favorables, qu'il ne lui en avoit montré ; & lorsqu'il vit que l'on étoit dans l'attente de ce qu'il avoit à dire, il prit la parole, & commençant son discours par leur vanter les douceurs de la paix, dont ses

Etats jouissoient, les soins qu'il avoit apporté à la maintenir depuis qu'il tenoit les rênes de l'Empire, la conduite qu'il avoit tenue avec ses Alliez & ses sujets, l'intention où il étoit de donner toujours à ces derniers de nouvelles marques de sa tendresse pour eux; il continua en disant, qu'après avoir tant travaillé pour le bonheur de son peuple, dans un âge que tous les hommes consacrent aux plaisirs, il se flattoit qu'ils ne trouveroient point étrange qu'il songeât à sa satisfaction particuliere; que son cœur ne pouvant se prêter aux mariages contractez par la politique, il s'étoit choisi lui-même une femme à qui la beauté, l'esprit & la sagesse tenoient lieu de naissance.

Qu'il croyoit même donner à son peuple une preuve éclatante de son amour pour lui, en prenant une de ses sujettes pour compagne,

& qu'il croyoit que l'admirable Etelgive qui s'étoit attiré tous les cœurs en arrivant à sa Cour, ne trouveroit pas moins de facilité à s'en attirer les respects. A peine eut-il prononcé ce nom, qu'un murmure confus s'éleva dans l'assemblée, & l'empêcha de poursuivre.

Chacun baissa les yeux, la tristesse parut sur tous les visages : un morne silence succéda à l'impétuosité des premiers mouvemens, & tous généralement cherchoient dans leur esprit de quelle manière ils s'opposeroient à une alliance si disproportionnée, lorsque le Prince Egrads parut.

Sa présence surprit & fâcha le Roy, mais elle rassura le Conseil, qui se doutant bien qu'il en seroit soutenu, le vit arriver avec joye.

La consternation qui regnoit dans cette assemblée, étoit trop re-

marquable pour qu'il ne s'en aperçût pas, & quoiqu'il en pénétrât le sujet, il ne laissa pas de le demander avec empressement. Un des Conseillers l'en instruisit en demandant pardon au Roy, s'il avoüoit au nom de tout le Conseil l'extrême douleur où ils étoient de ne pouvoir approuver son dessein, mais que l'intérêt de sa gloire & celui de l'Etat ne leur permettoit pas d'y consentir.

Egrads qui aimoit véritablement ce Monarque, & qui craignoit pour lui les malheurs dont ce mariage sembloit le menacer, employa tout ce que l'éloquence pouvoit avoir de persuasif, pour lui faire concevoir les dangereuses conséquences d'un pareil hymenée; & ménageant mieux ses termes qu'il n'avoit fait la veille, & s'exprimant avec plus de circonspection, il mit en usage les faits

& les exemples les plus convenables à le détourner de son entreprise ; il y joignit les prières & les larmes, & le pressa si vivement de s'en déporter, que ce Monarque en fut ému. Mais son amour étant trop fort pour ceder la victoire, il se contenta de rompre le Conseil sans aller aux opinions, en disant qu'il feroit ses réflexions, & les lui communiqueroit.

Le Prince Egrads qui crut l'avoir ébranlé, s'applaudissoit déjà de sa fermeté, lorsqu'il fut étrangement surpris, quand il apprit que ce Monarque n'étoit pas plutôt sorti du Conseil, qu'étant rentré dans son appartement où une Cour nombreuse l'attendoit, il avoit déclaré son mariage avec Etelgive, & qu'il étoit enfermé avec l'Evêque de Durham, qu'il avoit envoyé chercher. En effet, Etelred persuadé par tout ce qu'il venoit de

voir & d'entendre, qu'il ne devoit pas esperer de parvenir à ce qu'il désiroit par la douceur, s'étoit à l'instant résolu de faire agir son autorité, & de franchir tous les obstacles: ainsi ayant fait appeller l'Evêque de Durham, il lui ordonna de se préparer à faire la cérémonie de son mariage avec Etelgive, & Cork fut chargé du soin de la rendre aussi pompeuse qu'elle pourroit être.

Cette nouvelle mit Egrads dans un désespoir si grand, que comme il étoit naturellement violent, n'écoutant que l'ardeur de son zele, il courut au Palais d'Etelgive, pour lui reprocher l'artifice dont il croyoit qu'elle s'étoit servie pour séduire le cœur d'Etelred. Elle étoit seule avec Edite quand il entra; le rang qu'il tenoit à la Cour, son âge vénérable, & l'estime dont elle scavoit que le Roy l'honoroit, le lui

furent recevoir avec tout le respect qui lui étoit dû.

Mais ce Prince dont l'esprit étoit prévenu contr'elle par les idées les plus défavantageuses, sans examiner la douceur & la modestie qui accompagnoient les civilités qu'elle lui faisoit, n'ouvrit la bouche que pour éclater contre son ambition prétendue, & se servant des expressions les plus piquantes sur la bassesse de sa naissance, il lui tint les discours les plus outrageans, qu'un homme emporté, sans raison, & outré de désespoir, peut inventer. Une pareille conversation jetta cette belle fille dans un étonnement qui lui laissa tout le tems de parler; mais comme ce qui ne partoît pas directement du Roy, ne la troublait que foiblement, elle se remit assez promptement; & voyant que n'ayanr plus rien à dire, il gardoit le silence.

Seigneur, lui répondit-elle avec douceur, un autre qu'Etelgive, dans la situation où je suis, n'auroit peut-être pas écouté si tranquillement des injures si peu méritées ; mais moi à qui la gloire du Roy est pour le moins aussi chere qu'à vous, & qui respecte dans le Prince Egrads, le sang de mes Souverains, & le zele qui le force à m'outrager, je ne répondrai à ses accusations, qu'en lui découvrant les secrets replis de mon ame, & j'espere que son innocence lui donnera des clartés sur ma conduite, qui le contraindront à l'estimer plutôt qu'à la blâmer.

Le ton charmant de cette voix, & la douce majesté qui regnoit sur toute la personne d'Etelgive, tandis qu'elle parloit, commençoient à produire leur effet ordinaire ; déjà ce Prince la regardoit avec des yeux moins courroucés, & déjà se

repentoit-il de son emportement ; lorsqu'elle continua ainsi : J'aime le Roy, Seigneur, je ne m'en défends point, mais cette tendresse n'a jamais eu d'autre objet qu'elle-même, & l'ambition que vous me reprochez en a toujours été si fort éloignée, que je n'ai pas même cherché à m'en faire aimer, & depuis un an qu'il a daigné jeter les yeux sur moi, l'indifférence & le respect ont été le seul prix de ses soins ; j'avoue que ce n'a pas été sans me faire violence, & qu'il a fallu tout le pouvoir de la vertu ; pour me forcer au silence ; & bien loin que cette conduite eût pour objet les motifs que vous lui imputez, je n'en esperois que la guérison d'une passion, dans laquelle je n'envisageois que honte & qu'infamie.

Si mes pensées eussent été au Trône, il ne m'auroit pas été nécessaire

cessaire de cacher avec tant de soin les tendres sentimens de mon cœur; au contraire, je n'avois qu'à les faire éclater, & nourrissant l'amour du Roy, par tout ce que le mien m'inspiroit en sa faveur, en lui en refusant toujours le prix, je l'aurois conduit bien plus facilement à ce qu'il veut faire aujourd'hui contre mon propre sentiment.

Cependant ce n'est que d'hier que par un stratagème auquel je n'étois pas préparée, il a sçu m'arracher mon secret; mais je n'ai pas plutôt appris le sien, que j'ai tout tenté pour le dissuader de l'honneur qu'il me veut faire; je n'ignore point qui je suis, je sçai quelles doivent être les Reines qui vous sont dûes; & comme je trouve encore plus de gloire à refuser un Trône qu'à l'occuper, je n'ai rien épargné pour n'y pas monter.

258 LES JOURNEES

Voilà, Seigneur, mes sentimens; l'ambition, l'artifice sont des monstres qui me sont inconnus, l'innocence guide mes pas, la vérité dicte mes paroles; élevée sans aucune connoissance de la Cour, j'en ignore les pratiques & les intrigues; je n'ai pu refuser mon cœur au mérite d'Etelred, mais je n'ai jamais aspiré à devenir l'épouse de mon Roy; j'ai fait sur lui tous mes efforts pour l'obliger à me laisser quitter la Cour, je n'ai pû rien gagner; je ne puis nier que je ne sois sensible à ces glorieuses marques de son estime; elles me sont d'autant plus cheres, que je ne m'y attendois pas.

Après cela, Seigneur, voyez si vous pouvez imaginer quelque moyen pour le faire changer; j'y donnerai les mains, & vous me verrez sacrifier avec joye mon amour, mon bonheur & ma vie à la

gloire de l'Etat & du Roy; mais n'esperez pas que par mes discours je cherche encore à le dissuader; mes yeux trop pleins de ma tendresse démentiroient mes paroles, & ce seroit lui montrer un acharnement qu'il prendroit bien moins pour grandeur d'ame, que pour un mépris outrageant. Etelgive cessa de parler, & le Prince Egrads la regardant avec toutes les marques d'un homme hors de lui-même : Madame, lui-dit-il, par quels termes, par quelles actions, enfin par quels services puis-je reparer le crime que je viens de commettre ? hé ! comment pourrez-vous me le pardonner ? Ah ! s'il étoit en mon pouvoir de vous assujettir les cœurs, & de concilier toutes les voix en votre faveur, avec quel empressement vous m'y verriez courir ! mais, Madame, on ne me croiroit pas & j'ai tant de peine moi-même à me

persuader ce que je vois , qu'il ne feroit pas surprenant qu'on ne pût ajouter foi à mes paroles.

Le temps seul peut instruire l'Etat de tout ce que vous valez : fasse le Ciel, continua-t-il, que cette haute vertu ne se démente jamais ; & contraigne l'Angleterre à lui rendre les hommages qui lui sont dûs ; je ne m'étonne plus des sentimens du Roy , il n'est plus même en mon pouvoir de les blâmer ; & je ne vois que trop , que vous connoissant parfaitement , on lui donneroit la mort en cherchant à vous en séparer ; malheur qui seroit bien plus grand que tous ceux que mon zele m'a fait prévoir.

Non, Madame, il n'y faut plus songer ; & puisque par une fatalité dont je ne puis m'empêcher de murmurer , il ne m'est pas possible de changer les esprits , je vous jure de ne les point aigrir , & que

je verrai le moment de votre bonheur avec autant de joye , qu'il m'a donné de crainte. & de douleur ; votre surprenante beauté , votre esprit & sur-tout votre sagesse vous en rendent si digne , que je me reprocherai éternellement ce qu'un zele indiscret m'a contraint de faire.

Etelgive parut bien plus embarrassée des louanges & des respects d'Egrads qu'elle ne l'avoit été de son emportement ; elle y répondit avec modestie , en le priant avec des graces toutes charmantes de l'assister de ses conseils , & de regler sa conduite dans tout ce qui s'alloit passer , & elle acheva de le gagner si parfaitement , que ce n'étoit plus le même homme.

Cependant le Roy qui brûloit de revoir Etelgive , se tendit chez elle aussi-tôt qu'il eut donné les ordres nécessaires pour la ceremonie de son mariage ; il y entra com-

me le Prince Egrads en sortoit; cette vûe le surprit, & s'arrêtant devant lui, & le regardant fixement, quel sujet, lui dit-il, vous a conduit ici?

Sire, lui répondit Egrads, j'y suis entré avec des sentimens bien différens de ceux avec lesquels j'en sors, & se retira à l'instant. Le Roy ne sçachant que penser de cette visite & de ce discours, entra dans le cabinet d'Etelgive avec quelque inquiétude; mais la tranquillité où il la trouva, & la joye qui parut sur son visage en la voyant, le rassura; il lui demanda ce qui avoit amené le Prince Egrads chez elle, & ce qu'il lui avoit dit.

Cette prudente fille qui sentoit le tort qu'elle feroit à ce Prince si elle découvroit la verité, la cacha avec soin, & répondit au Roy qu'il ne l'avoit entretenue que des bontez de sa Majesté pour elle; & pa-

roissoit n'être venu que pour les lui apprendre. Etelred s'imagina alors qu'il avoit pris ce prétexte pour examiner Etelgive, & que l'admiration qu'elle lui avoit causé, étoit le changement dont il venoit de lui parler; il lui en sçut bon gré, & se proposa de lui en marquer sa reconnaissance.

Mais rompant cet entretien pour ne s'occuper que de son amour, il instruisit Etelgive de tout ce qu'il avoit fait, & lui fit voir tant d'amour & d'empressement à se lier à elle pour jamais, que cette belle fille ne put se dispenser d'y répondre aussi tendrement qu'il le pouvoit désirer, & quelques jours après il l'épousa publiquement dans la Chapelle du Palais, où l'Evêque de Durham en fit la cérémonie. Ce Monarque qui vouloit que tout se ressentît de sa joye, donna à cette occasion des fêtes qui attirerent à

664 LES JOURNÉES

la Cour toute la Noblesse du Royaume, & tant qu'elles durerent, on ne s'apperçut pas qu'il y eût des mécontentemens secrets.

Mais lorsqu'elles furent finies, chacun se retira, la Cour devint déserte, les Dames n'y parurent plus, & il ne resta auprès du Roy & de la Reine que les personnes qui y étoient indispensablement attachées par leurs charges ou leurs emplois, & un très-petit nombre de gens sans lequel le mérite d'Etelgive étoit parfaitement connu, entre lesquels étoient le Prince Egrads & Cork qui étoit toujours dans la faveur du Roy.

Le bonheur dont Etelred jouissoit le consola de la fierté de ses sujets, & toujours plus charmé que jamais de la belle Etelgive, il faisoit consister son unique félicité à la voir, à l'aimer & à recevoir les tendres preuves de son amour.

Pour

Pour cette Princesse , elle ne fit paroître aucun chagrin de l'espece de mépris que lui marquoient les courtisans ; contente de posséder le cœur du Roi , elle dédaignoit si fort le Trône, que le titre de Reine, que les peuples lui refusoient, ne lui donna jamais la moindre inquiétude ; & bien loin d'en avoir du ressentiment, elle ne s'occupoit qu'à répandre sur eux les graces du Roi : le peu de personnes que sa vertu avoit attachées à elle, ne pouvoient se lasser d'admirer sa patience, sa douceur & sa bonté ; le Prince Egrads en étoit idolâtre , & agissoit puissamment pour la faire reconnoître.

Le Ciel même, pour prouver qu'il avoit beni cet hymen , la fit accoucher d'un Prince que le Roi nomma Edmond ; cette naissance fit recommencer les fêtes ; & l'on s'accoutumoit déjà à donner quel-

ques marques de bienveillance à la Reine, lorsque la joye fut interrompue par les nouvelles de la révolte des Comtes d'Irmerland & de Koerfort, qui prétendant être descendus du Roi Alfred, un des sept Rois qui regnoient en Angleterre lorsqu'Adelstan en fit la conquête, croyant avoir trouvé l'occasion favorable pour envahir la couronne par l'indisposition où le mariage d'Etelred avoit mis une partie de la Nation Angloise, avoient fait prendre les armes aux Provinces du Nord, & soutenus de quelques troupes que Suënon Roi de Dannemark leur avoit envoyées, & des secours que Micolme Roi d'Ecosse leur promettoit, se flattoient de détrôner Etelred.

Cela surprit & affligea la Cour; mais le Roi qui étoit brave & d'un courage vraiment Royal, n'en fut point étonné, & donna des ordres

fi précis pour lever des troupes, afin de grossir son armée, qu'il se vit bien-tôt en état d'aller réprimer l'audace des rebelles, & lorsque tout fut prêt, il ne songea plus qu'à partir : Etelgive sentit la plus vive douleur à cette séparation ; elle n'avoit point encore effuyé les craintes des perils de la guerre pour ce qu'elle aimoit ; ces premières atteintes en furent plus cruelles, & connoissant qu'elle étoit le prétexte de la rébellion, elle en fut plus alarmée qu'une autre ; cependant la gloire & l'interêt du Roi lui étant plus chers que sa propre satisfaction, elle ne lui fit voir qu'une inquietude tendre & passionnée, sans y mêler aucunes marques de foiblesse : Etelred qui l'adoroit toujours, la conjura de se conserver, & d'être persuadée que toute la terre soulevée contre lui n'étoit pas capable d'ébranler un

moment son amour & sa confiance.

Et comme cette belle & vertueuse Princesse avoit donné quelques marques d'une seconde grossesse, Etelred la recommanda aux soins du Prince Egrads que son grand âge dispensoit des fatigues de la guerre.

Et le Roi partit de Londres à la tête de son armée, & arriva au Nord d'Angleterre, où il trouva les rebelles qui s'étoient retranchés auprès de Lincoln qu'ils avoient dessein d'attaquer.

Ils furent extrêmement surpris de la diligence & de la beauté de l'armée du Roi, qui vint se camper le plus près qu'il put de leur camp, & prit toutes les mesures nécessaires pour les attaquer avantageusement; mais comme il prévoyoit que dans une bataille il y auroit bien du sang répandu, il fit proposer aux chefs des révoltés des

accommodemens raisonnables , leur représentant leur foiblesse & sa supériorité , que la victoire ne pouvoit être que funeste pour tout le Royaume de quelque côté qu'elle se déclarât, & que les regardant toujours comme ses sujets malgré leur rébellion , il ne vouloit rien épargner pour les conserver ; mais les rebelles animés par les Ecoissois, de tout tems ennemis des Anglois, refuserent les offres d'Etelred , & se préparèrent à se bien défendre.

Leur opiniâtreté leur coûta cher ; le Roy dès le lendemain matin fit attaquer leurs retranchemens qui furent forcez ; les rebelles cependant tinrent ferme dans leur camp ; mais ils y furent bientôt rompus & mis en fuite par la valeur d'Etelred ; les Chefs y périrent , & le Roy se voyant le maître de leur camp, voulant épargner le sang de ses sujets, défendit qu'on poursuivît

les fuyards ; il mit en liberté tous les prisonniers qu'il avoit fait, leur fit prêter un nouveau serment de fidélité, & fit publier une amnistie générale pour le reste ; mais il donna leur camp au pillage de son armée, ensuite de quoi il revint à Londres couvert de gloire. Etelgive qui avoit passé le tems de son absence aux pieds des Autels, le reçut avec une joye aussi parfaite que son amour ; Etelred la revit comme un homme qui ne commence que d'aimer, & jamais union ne parut plus tendre ni plus belle.

Les fêtes & les jeux que firent la Ville & la Cour pour l'heureux retour du Roy, furent encore augmentez quelques mois après son arrivée par la naissance d'un second Prince à qui Etelgive donna le jour, qui fut nommé Edüin ; cette fécondité, la constance d'Etelred, la pitié, la patience & la

haute vertu de la Reine , déterminèrent enfin les peuples à la reconnoître. Le Prince Egrads qui l'avoit examinée avec une attention prodigieuse , n'ayant trouvé en elle rien que de grand , de solide & d'admirable , fut le premier à persuader les Grands de rendre justice à cette Princeſſe ; il avoit été ſi pénétré de la prudence qu'elle avoit eüe de cacher ſon emportement au Roy , qu'il en gardoit au fond de ſon cœur la plus vive reconnoiſſance ; ainſi lorsqu'il vit les eſprits dans ces favorables diſpoſitions , il n'épargna rien pour les y maintenir. Déjà les Dames excitées par leurs maris , s'empreſſoient de faire leur Cour à la Reine , & déjà les Seigneurs lui rendoient leurs hommages, lorsque le Prince Egrads preſſé de lui rendre un ſervice aſſez grand pour effacer de ſa mémoire leur premier entretien, vint un jour dans

le dessein de lui annoncer les intentions des Anglois. Il semble que le hazard étoit de concert avec ce Prince, pour la lui faire trouver seule toutes les fois qu'il avoit des choses importantes à lui dire.

Mais que sa situation étoit différente, lorsqu'Egrads entra ! elle avoit un mouchoir sur les yeux, le coude appuyé sur une table, & dans toute son attitude on ne remarquoit qu'une personne abandonnée à la plus vive douleur ; Edite étoit à ses genoux le visage tout baigné de larmes, & l'une & l'autre paroissoient avoir oublié toute la nature, pour ne songer qu'à répandre des pleurs.

Un spectacle si extraordinaire surprit Egrads, son cœur en fut ému ; mais ne pouvant résister au desir d'en apprendre la cause : Que vois-je, Madame, lui dit-il, en s'approchant de la Reine ? Quel étrange malheur peut troubler la félicité

de Votre Majesté ? A peine eut-il ouvert la bouche , que cette Princesse ôtant le mouchoir qui lui cachoit le visage , & le regardant avec des yeux où le désespoir étoit peint : Ah ! Seigneur, lui dit-elle , que vos conseils me sont nécessaires dans l'état où je suis !

Vous pouvez juger, Madame ; lui dit ce Prince , par l'attachement que je vous ai fait voir , qu'il n'y a rien dont je ne sois capable pour vous en tirer ; mais j'avoue que ne puis en pénétrer la cause ; vous touchez au moment d'une gloire immortelle ; après avoir triomphé du cœur d'Etelred , vous triomphez encore de ses sujets ; charmés de votre vertu , ils lui rendent enfin justice ; ils vont vous reconnoître pour leur Reine , & le premier Conseil general ne s'ouvrira que pour faire l'éloge de l'incomparable Etelgive, & pour sup-

plier le Roy de la couronner ; & lorsque rempli de la plus vive joye je viens pour vous en instruire, je vous trouve en pleurs & le désespoir dans le cœur ; que peut-il désormais manquer à votre bonheur, le Roy qui vous adore ?

Non, Seigneur interrompit-elle avec précipitation, le Roy n'aime plus Etelgive ; depuis un mois les froideurs & l'indifference ont pris la place de tendres soins & de l'empressement ; voilà, Seigneur, continua-t-elle, en fondant en larmes, le sujet de la douleur où vous me voyez ; les honneurs que vous avez la bonté de m'annoncer ne touchent point mon ame ; si je pouvois y paroître sensible, ce ne feroit que dans l'espoir qu'Etelred en auroit de la joye ; mais son fatal changement ne me fait que trop voir qu'il ne m'en trouve plus digne ; & sans son cœur, son amour

& son estime , je n'ai plus besoin que de la mort.

Cette belle Princeſſe prononça ces paroles avec une vivacité qui fit bien connoître à Egrads qu'elles partoient du fond de ſon cœur ; mais comme il ne s'étoit point aperçu d'aucun changement dans le Roy , & qu'il ne comprenoit pas qu'après un amour ſi violent , on pût être infidèle , d'autant plus qu'il avoit deux gages de cette paſſion qui devoient la cimenter , & qu'Etelgive étoit plus belle qu'elle ne l'avoit jamais été , n'ayant que vingt-deux ans , il crut ſa douleur mal fondée , & que la crainte de ce qui pouvoit arriver un jour , lui faiſoit prendre pour une réalité , ce qui n'avoit alors aucune ombre d'apparence.

Dans cette penſée il traita les ſiennes de foibleſſes , & la conjura de ne ſe pas alarmer ſi facilement.

lui représentant que ses soupçons étoient injurieux à la gloire même d'Etelred; que l'ayant épousée malgré toutes les raisons d'Etat qui devoient l'en empêcher, malgré l'opposition de ses sujets, & même malgré tout ce qu'elle lui avoit dit, il y alloit de son honneur de soutenir une démarche si hardie, & qu'il s'attireroit une renommée indigne d'un grand Monarque, s'il étoit capable d'une pareille inconstance dans un tems où ses peuples étoient prêts à lui témoigner que son choix leur étoit agréable; que si toutes ces raisons n'étoient pas assez puissantes pour la rassurer, qu'elle devoit songer qu'elle avoit deux fils dont la naissance suffisoit pour retenir Etelred, & que sa beauté plus parfaite que jamais, la pouvoit persuader de la fidélité de ce Prince.

Enfin Egrads n'épargna rien pour

remettre le calme dans le cœur de la triste Etelgive, & il la quitta en lui promettant qu'il reviendrait bien-tôt pour lui donner de nouvelles preuves de l'amour du Roi.

Cette vertueuse Princesse n'en fut pas plus tranquille; elle avoit des pressentimens qu'elle ne pouvoit vaincre, & la conduite qu'Etelred tenoit avec elle depuis quelque temps, l'emportoit sur tout ce qu'on lui faisoit espérer. En effet, ce Prince n'avoit plus pour elle cette passion vive, ardente & pleine d'attention qui faisoit son bonheur; un attachement secret pour une femme de sa Cour commençoit à le dégoûter d'une possession qu'il avoit désirée avec tant de chaleur; il ne voyoit plus Etelgive qu'à regret, & se repentoit d'avoir formé des nœuds qu'il ne pouvoit rompre; il avoit caché ses nouveaux sentimens avec un soin extrême, afin que

l'on n'attribuât pas la disgrâce d'Ételgive à son inconstance, mais aux raisons d'état qu'il vouloit faire croire lui avoir ouvert les yeux.

Mais cette Princesse l'aimoit d'une trop forte tendresse pour se tromper sur cet article; elle s'étoit apperçûe qu'il aimoit ailleurs, & le seul espoir de le faire revenir à elle, l'avoit empêchée d'en instruire Egrads, conservant encore ce respect pour le Roi de ne vouloir pas publier ce qu'il tenoit si secret; cependant Egrads qui ne se pouvoit persuader un pareil changement, fut à l'appartement de ce Monarque dans l'intention de pénétrer la vérité.

Il étoit avec Cork dans son cabinet au moment qu'il entra, & le Roi ne l'eut pas plutôt apperçû, que se tournant de son côté avec les marques d'un violent courroux: Que direz-vous, Egrads, lui dit-il,

d'un sujet assez téméraire pour refuser de m'obéir : Prince, continua-t-il, j'ai fait de serieuses réflexions sur le rang qu'Etelgive tient ici, je vois que sa présence y blesse tous les yeux ; & puisque j'ai fait une faute en l'épousant que je ne puis réparer, je veux du moins donner à ma Cour une espèce de satisfaction en la faisant retirer ; je charge Cork d'aller lui porter mes ordres, & il ose s'en défendre.

Quoi, Sire, interrompit Egrads, vous voulez chasser la Reine de votre Palais ? vous voulez plonger le poignard dans le cœur d'une Princesse qui vous adore ; d'une femme à qui l'Etat est redevable de deux Princes qu'ils regardent comme les soutiens de l'Empire, & d'une femme enfin pour laquelle vos Sujets ont pris une estime si parfaite, qu'ils vous supplient tous par ma voix d'affermir la couronne sur sa tête !

ils sont prêts, Sire, à la reconnoître d'un consentement unanime, & sa vertu a fait une telle impression sur les cœurs, qu'ils ne verront point votre changement sans une extrême douleur.

Etelred fut assez surpris d'entendre Egrads parler de la sorte; mais il n'étoit plus en état d'écouter la raison; la sagesse n'étoit plus la conductrice de ses actions, le vice avoit pris la place de la vertu, l'inconstance commençoit à lui faire goûter ces dangereux plaisirs, & s'il eût osé, le Prince Egrads auroit senti en ce moment les effets de sa colere; il se contraignit cependant, & faisant retomber toute sa fureur sur Cork, qui ne voulut jamais se charger de cet ordre cruel, il le bannit de sa presence & de la Cour, & sans vouloir écouter Egrads, il fit appeller un de ses favoris à qui il ordonna d'aller instruire

instruire Etelgive de ses volontez.

Le Prince Egrads qui prévoyoit le trouble que cet événement alloit produire, se retira l'ame accablée d'une douleur mortelle, sans pouvoir se résoudre à paroître devant la Reine avant qu'elle fût informée de son malheur; toute la Cour en fut instruite, ce fut une consternation generale; & cette Princeesse qui deux ans auparavant n'avoit pas trouvé une voix pour elle, n'en eut pas une en ce moment qui ne s'élevât pour la plaindre, chanter ses louanges. & blâmer le changement du Roy. Ce Monarque fut insensible à toutes les remontrances que les plus grands de sa Cour se hazarderent de lui faire, & malgré ce qu'on put lui dire, la malheureuse Etelgive reçut l'ordre fatal d'abandonner le lit & le Palais du Roi pour se retirer dans celui qu'il lui avoit donné avant que de l'épouser.

Toutes les Dames s'étoient rendues près d'elle pour l'aider à soutenir ce coup avec fermeté, la consoler & l'assurer de la part qu'elles y prenoient; mais lorsque celui qui avoit l'ordre se fût acquitté de sa commission, elle ne leur donna pas le temps d'employer leurs soins en vains raisonnemens; cette Princesse faisie d'un changement si prompt & si peu mérité, tomba évanouie entre leurs bras; tous les remèdes furent mis en usage pour la faire revenir, & ce ne fut qu'avec des peines extrêmes qu'après deux heures de tourmens on lui fit reprendre ses sens.

Mais la mort étoit si bien peinte sur son visage, qu'elle n'en donna pas pour cela plus d'espoir pour sa vie; aussi-tôt qu'elle put ouvrir la bouche, elle demanda à voir le Roy, & pria avec tant d'instance qu'on l'obligeât à se rendre près

d'elle, que chacun s'empressa à lui obéir : une partie des Dames coururent en larmes trouver ce Monarque, & le supplierent de donner cette dernière consolation à une Princesse prête d'expirer ; mais le cruel Etelred ne voulut jamais y consentir, & tout rempli de sa nouvelle passion, il refusa de la voir avec une durere inconcevable ; on fut contraint d'en instruire la Reine, qui voyant qu'il n'y avoit plus de retour, envoya chercher Egrads : il vint, mais dans un état qui augmenta encore les pleurs de tous ceux qui étoient autour d'Etelgive. Elle avoit fait venir ses enfans, & aussi-tôt qu'elle vit ce Prince, dont la douleur paroissoit excessive, Seigneur, lui dit-elle, d'une voix mourante, si le coup que le Roy vient de me porter pouvoit recevoir quelque consolation, il seroit bien adouci par les marques que je reçois de

vos bontez & celles de toute la Cour; je vous proteste, ajouta-t-elle, en tournant ses regards sur ceux & celles qui l'environnoient, que je n'ai jamais désiré que votre estime & votre amitié, & que je n'ai ambitionné auprès de vous que le rang de votre première amie & de votre Protectrice; ce n'est point la témérité de mes pensées que le Ciel punit en ce jour, c'est le trop tendre amour que j'ai eu pour le Roy dont il est sans doute outragé; ma mort va bien-tôt expier ma faute: Seigneur, continua-t-elle, en s'adressant à Egrads, je vous recommande mes fils, leur sort ne sera pas sans doute plus heureux que celui de leur mere; mais si vous les prenez sous votre protection, j'ose espérer qu'avec le secours de la vertu que vous leur inspirerez, ils surmonteront les obstacles qu'ils pourront trouver dans le cœur de

leur pere ; puissiez-vous , dit-elle , en les embrassant , chers gages d'une ardeur trop tendre & trop mal recompensée ; puissiez-vous rassembler pour vous dans l'ame d'Etelred tout l'amour qu'il m'avoit juté ; puissiez-vous conserver pour lui les sentimens de respect & de tendresse dont je ne suis jamais sortie , & puissiez-vous le contraindre un jour à regretter la malheureuse Etelgive ; je vous les remets , Seigneur , continua-t-elle , ces Princes infortunez ; c'est à vos soins que je les confie , ne les abandonnez pas ; à ces mots elle les embrassa encore , & voyant que personne ne pouvoit lui repondre à force de repandre des pleurs , les sanglots coupant la voix de toute cette assemblée , elle voulut mettre fin à un spectacle si touchant ; & ayant ordonné son départ , elle entra dans le char qui la devoit conduire à son Palais : elle

étoit soutenue par le Prince Egrads & l'inconsolable Edite qui fondoit en larmes ; toutes les Dames voulurent embrasser ses genoux & lui baiser les mains, mais elle ne le permit pas, & les ayant embrassées l'une après l'autre avec bonté ; gardez pour mes enfans, leur dit-elle, l'amour que vous me témoignez, c'est la seule chose que j'exige de votre zele. Cette Princesse étoit si belle dans sa douleur, des graces si touchantes étoient répandues dans toutes ses actions, que ceux qui l'accompagnoient se sentoient arracher l'ame en se séparant ; ce fut un cri general en la voyant partir ; elle en fut elle-même si touchée, qu'elle fut obligée de couvrir son visage pour cacher l'abondance de ses pleurs : elle étoit seule dans son char avec Edite ; mais toutes les femmes qui étoient attachées à elle par leurs charges, ne la voulurent

point quitter , & se rendirent promptement à son Palais, pour la recevoir.

Le Prince Egrads qui n'avoit pû proferer une seule parole, s'y rendit aussi dans la même intention, & pour chercher avec elle quelques moyens de faire revenir le Roy de son égarement ; ainsi en arrivant chez elle, elle se trouva au milieu d'une petite Cour qui n'avoit l'air de la disgrâce, que par la profonde tristesse qui y regnoit ; elle parut très-sensible à leur attention, & sur-tout à celle du Prince ; mais elle se trouva si mal qu'elle fut contrainte de se mettre au lit.

Le Prince Egrads faisant enfin un effort sur sa douleur , passa à sa ruelle , & s'approchant d'elle pour n'être pas entendu ; Madame, lui dit-il , je ne chercherai point à vous consoler, je vous connois trop bien, pour ne pas croire qu'il seroit

188 LES JOURNÉES

inutile de l'entreprendre ; mais rap-
pellez ce courage & cette vertu
qui vous rendent l'admiration de
l'Angleterre ; songez que c'est dans
un pareil revers qu'il vous est plus
important de les faire éclater, que
lorsque vous êtes parvenue au rang
dont ils vous ont rendue si digne.

Attendez du temps & de votre
patience , un changement plus
avantageux ; vous avez acquis le
cœur des peuples , ils vous rame-
neront celui du Roy ; vivez pour
le faire rougir par votre constance
& votre sagesse , de son injuste
infidélité ; & quoique je voye
bien que je n'ai plus aucun pouvoir
sur lui , soyez assurée que je parle-
rai aussi hardiment pour vous réta-
blir , que je l'ai fait jadis pour em-
pêcher votre hymenée ; ce fera sans
doute avec plus de succès , puis-
que la beauté & les rares qualitez
de votre Majesté qui s'opposoient
alors

alors à mes raisons, sont aujourd'hui d'accord avec elles; je ne vous demande que du temps, & de vivre pour jouir du fruit de mes soins, & d'une gloire que rien ne pourra plus troubler.

Seigneur, lui répondit Etelgive, ma résignation aux decrets immortels vous doit persuader que je ne ferai rien pour avancer ma mort; mais le trait a porté trop avant dans mon cœur; c'est à celui d'Etelred que ma vie est attachée; la privation de l'un ne peut aller sans l'autre; je ne puis vous promettre de vivre, cela ne dépend pas de moi; mais je vous promets d'avoir jusqu'à mon dernier moment une vive reconnaissance de tout ce que vous faites pour moi. Je ne refuse point vos offres généreuses, & j'avoue que je mourrois avec moins de regret, si j'emportoais au tombeau la satisfaction d'être encore aimée du Roy.

Alors ayant fait connoître qu'elle souhaitoit un moment de solitude, il se retira en l'assurant qu'il viendrait tous les jours lui rendre compte de ce qu'il auroit fait ; cependant Etelred que la présence de cette belle Princesse commençoit à gêner , se sentit extrêmement soulagé de l'avoir bannie de sa vûe, & s'abandonnant entierement à sa nouvelle passion, il ne donna plus lieu de douter que son inconstance étoit la seule cause du malheur de la Reine ; mais comme l'objet qui l'enflammoit n'avoit ni ses vertus, ni sa pieté, il l'entraîna en peu de temps dans des déportemens si peu convenables à la Majesté Royale, que l'on en murmuroit hautement.

Etelgive qui menoit une vie languissante & solitaire, gémissoit en secret du dérèglement de ce Monarque. Le Prince Egrads qui vit ses nouvelles amours suivies de plu-

ſieurs autres, & que le plaifir de changer ſembloit faire ſa felicité, en auguroit un heureux retour pour cette Princeſſe, ſe perſuadant que tant qu'il ne prendroit que de voyages attachemens, il ne ſeroit pas ſi difficile de prendre ſon temps pour le ramener; il flattoit ſouvent Etelgive de cet eſpoir, & quoiqu'elle n'attendît que la mort, elle ne pouvoit ſ'empêcher de ſ'y livrer quelquefois, lorsqu'elle vit mettre le comble à ſon infortune d'une manière à n'en plus douter.

Le commerce qu'il y a eu de tous les temps entre la Ville de Londres & celle de Rouën, & les habitudes que les Seigneurs de la Cour d'Angleterre avoient avec celle de Normandie qui étoit des plus galantes, firent parvenir juſques à Etelred le bruit de l'extrême beauté de la Princeſſe Emme ſœur de Richard II. Duc de Normandie.

Ce volage Prince commença d'en être épris sur les récits qu'on lui en fit , & un portrait qu'il en voulut avoir acheva de l'enflammer : ce fut alors qu'il détesta plus que jamais l'engagement qu'il avoit formé avec Etelgive , & comme sa fécondité avoit mis un obstacle invincible à une rupture entière , il en fit voir un désespoir si violent , que ses enfans même lui en devinrent insupportables.

Il chassa toutes ses maîtresses avec mépris & ignominie, bannit tous les plaisirs de sa Cour , & se livrant sans réserve au chagrin qui le rongeoit , il passoit des jours entiers dans son cabinet à contempler le portrait de la Princesse de Normandie. Quelque soin qu'on apportât à cacher à Etelgive un amour si surprenant , elle en fut informée , & trouvant la perte de toutes ses espérances dans la grandeur de la

naissance & de la beauté de ce nouvel objet, elle n'en put soutenir l'éclat ; une fièvre ardente la faisoit, & tout l'art des Medecins ne put la rappeler à la vie : elle reçut l'arrêt de sa mort avec une constance & une fermeté admirables, & tandis qu'elle ne voyoit que pleurs & désespoir parmi ceux qui l'environnoient, elle étoit tranquille & cherchoit à les consoler en leur exagérant de combien de peines la mort alloit la délivrer.

Quelques heures avant que de mourir, elle écrivit au Roy une assez longue lettre qu'elle cacheta & remit au Prince Egrads pour la rendre à ce Monarque, ensuite elle distribua tout ce qu'elle possédoit entre Edite & les personnes qui ne l'avoient point quittée. Comme Etelred ne lui avoit rien ôté de ce qu'il lui avoit donné indépendamment des fonds assignez pour son

entretien , elle s'en trouva assez pour récompenser magnifiquement sa maison ; & donnant ses derniers momens à l'immortalité, elle expira dans les sentimens d'une piété exemplaire âgée de vingt-trois ans, plus belle que jamais, & regrettée universellement.

La triste Edite profitant de ses bienfaits , ne lui eût pas plutôt rendu les derniers devoirs , qu'elle se retira dans un Couvent où elle prit le voile quelque temps après. Pour le Prince Egrads , pénétré de la plus vive douleur, il ne songea qu'à s'acquitter de la commission que lui avoit donnée cette vertueuse Princeffe, & les yeux baignez de pleurs il fut rendre sa lettre au Roy. Ce Monarque à qui la nouvelle de la mort de la Reine avoit déjà été annoncée , reçut Egrads avec une froideur & une insensibilité dont il fut épouvanté.

Il lui presenta la lettre d'Etelgive, il la prit, & sans l'ouvrir ni même y jeter un regard, il la mit négligemment dans un coffre de vermeil qui étoit à côté de lui, où il avoit accoutumé de renfermer les plus précieux de ses bijoux, & sans dire un seul mot de cette Princesse, il entretint Egrads de mille choses indifferentes. Ce Prince trouva tant de dureté dans ce procédé, qu'il le quitta le plutôt qu'il put, & le laissa en liberté de faire éclater la secrète satisfaction de son cœur.

Il laissa cependant écouler quelques jours ; mais comme toutes ses passions étoient vehementes, il ne tarda pas à rendre ses intentions publiques, & ayant déclaré qu'il vouloit épouser la Princesse de Normandie, il nomma pour son Ambassadeur à la Cour de Richard, le Comte de Kent qui étoit le plus riche & le plus puissant Seigneur

de l'Angleterre, Capitaine General des Armées du Royaume.

Il arriva à Rouen avec un équipage superbe, & suivi de trois cens Gentilhommes qui l'avoient accompagné; il y fut reçu avec tous les honneurs possibles, & dès sa premiere audience, la demande qu'il fit de la Princesse lui fut accordée, & cet Ambassadeur chargé des pouvoirs de son Maître, emmena à Londres la Princesse Emme. Cette alliance étoit si glorieuse, & la beauté de la Princesse étoit si parfaite, que les peuples en témoignèrent une joye sincere, d'autant plus qu'ils esperoient que cela retireroit Etelred de tous ses déreglemens. Il lui fit une entrée somptueuse, elle fut occompagnée de la noblesse de Normandie & de Bretagne, & jamais la Cour d'Angleterre n'avoit été si belle & si magnifique: le Roy épousa cette Prin-

cesse dans la fameuse Eglise de Weimester , où le même Evêque de Durham qui avoit donné la première benediction nuptiale au mariage du Roy & d'Etelgive , en fit la cérémonie : les réjouissances durèrent un mois entier , & le Monarque paroissoit si fort amoureux & si content, que l'on crut que cette belle Reine fixeroit enfin son volage cœur.

Elle n'ignoroit pas la funeste aventure d'Etelgive , & le récit de ses vertus avoit fait une impression si vive sur le cœur de cette Princesse , qui , comme elle , étoit elle-même un miracle de sagesse & de beauté , qu'elle en conservoit une tendre mémoire; elle prit ses enfans en affection , voulant leur servir de mere , & sur-tout le Prince Edmond qui étoit l'aîné , s'en fit aimer parfaitement.

La première année de son ma-

riage, elle donna un Prince à l'Angleterre que le Roy fit nommer Alfred, & que l'on regarda comme présomptif héritier de la Couronne, attendu que le mariage d'Etelgive n'ayant pas été revêtu des formalitez requises par les Loix du Royaume, mettoit un défaut à la naissance de ses enfans : la seconde année la Reine accoucha encore d'un fils que Robert frere de Richard, Comte d'Hieme, tint sur les Fonds, & qu'il nomma Edoüard.

L'Angleterre jouissoit alors d'une paix profonde, plus de factions, plus de partis, les peuples étoient contens, & les Grands vivoient en bonne intelligence. La Reine qui possédoit toutes les vertus nécessaires à une grande Princesse, faisoit les délices de la Cour & de la Ville : la tendresse qu'elle témoignoit aux enfans d'Etelgive, lui avoit gagné tous les cœurs; le Prince Edoüard.

mond qui étoit sa vivante image, en rappelloit souvent la mémoire, & le mérite de cette Princesse infortunée rendoit son souvenir si cher, que l'on vit avec une joye extrême les bontez que la Reine marquoit à ses deux fils, ne voulant pas qu'il y eût aucune différence entre les siens & eux, les traitant également, & leur donnant les mêmes soins : enfin tout sembloit conspirer au bonheur d'Etelred & à la félicité de ses peuples, quand l'inconstance & la legereté de ce Prince vinrent encore troubler cette belle harmonie.

Il lui prit un dégoût pour la Reine si extraordinaire, qu'il vint au point de ne pouvoir plus la voir ni la souffrir ; cette aversion devint si visible, que tout le monde s'en aperçut : la Reine qui étoit bonne & d'une douceur charmante avec ses inferieurs, mais fiere avec ses

égaux, se plaignit à lui de son changement, lui en demanda la cause, & le conjura de ne la point porter par ses mépris à des extrêmités qui lui feroient défavantageuses ; mais Etelred loin de répondre à ses justes plaintes, & de se justifier, la quittoit avec un air de dédain & d'indifference qu'elle ne put supporter ; elle s'en expliqua hautement, & en écrivit au Duc de Normandie, qui entrant dans les intérêts de sa sœur, envoya des Ambassadeurs à Etelred pour le faire rentrer en lui-même.

Mais ils lui parlerent avec tant de hauteur, qu'au lieu de l'adoucir, ils ne firent que l'aigrir davantage contre la Reine, à laquelle il fit le même traitement qu'à Etelgive, la chassant de son lit & de son Palais qu'il remplit de maîtresses & de plaisirs défordonnez, affectant de parler avec mépris de la Reine

& du Duc de Normandie : les choses parvinrent à un tel degré de haine, que la Cour se partagea en deux partis, l'un pour le Roy, & l'autre pour la Reine, & tout étoit dans une confusion terrible.

Dans ce trouble, deux Seigneurs Danois établis en Angleterre, auxquels le Roy avoit pardonné pour avoir été de la rébellion du Comte d'Irmerland, furent accusez d'entretenir des correspondances suspectes à l'Etat avec Suënon Roy de Dannemarck ; Etelred les fit arrêter, leur procès leur fut fait, & ayant été trouvez coupables, ils furent condamnez à perdre la tête, & leurs biens confisquez au profit du Roy ; cette Sentence fut exécutée à la rigueur, & ils eurent la tête tranchée publiquement à Londres. Un de ces Seigneurs étoit proche parent du Roy de Dannemarck, & les gens s'enfesaient blâmoient Etel-

red d'avoir été si vite dans cette affaire dont les conséquences pouvoient être dangereuses.

En effet la nouvelle n'en fut pas plutôt arrivée en Dannemarck, que Suënon jura de s'en venger sur le Roy d'Angleterre & ses sujets d'une manière si cruelle, que l'Europe en frémiroit, & sans perdre de temps, ayant armé puissamment, rempli de l'ardeur de sa vengeance, & plus encore de son ambition, il fit descente en Angleterre avec une armée formidable au commencement du mois de May 1013. où il porta le fer & le feu, & soumit toutes les Provinces du Nord de ce Royaume.

Etelred rappelant son courage, se mit à la tête d'une nombreuse armée, fut audevant de son ennemi & lui livra bataille; mais il fut défait, son camp forcé, & ses troupes furent mises en désor-

dre ; & lui étant impossible de les rallier, il prit la fuite & se retira à Londres , où tout étoit en combustion. Dans cette extrémité, ne sçachant plus que devenir, il eut recours à la Reine, qui touchée de son malheur, oubliant l'outrage qu'il lui avoit fait, écrivit au Duc de Normandie, fit sa paix avec lui, qui à la considération de sa sœur, lui accorda retraite dans ses Etats, où la Reine le conduisit avec tous ses enfans.

Le Duc de Normandie excité par les prieres de cette Princesse, & par sa générosité naturelle, reçut ce Prince avec bonté, & lui promit de prompts & puissans secours pour le rétablir dans ses Etats, à quoi il travailla dès ce moment avec chaleur. La nouvelle de l'arrivée d'Etelred & de toute la famille Royale auprès de Richard, & de l'armement formidable que faisoit ce Prince

pour remettre son beau-frere sur le Trône, fut bien-tôt répandue par toute la France; les Seigneurs François animez du désir d'acquérir de la gloire, & dont la valeur ne peut rester oisive, vinrent en foule offrir leurs services au Roy d'Angleterre; la Noblesse du second ordre suivit leur exemple, & vint en Normandie lui faire les mêmes offres; de sorte qu'avec un secours si considerable & si peu attendu, Etelred se vit en état de reconquerir son Royaume.

Il l'espera, d'autant plus que pendant que l'on travailloit à l'embarquement de ses troupes, on apprit que Suënon étoit mort à Londres; cette nouvelle fit presser l'armement, on mit à la voile, les vents furent favorables, & le deuxième jour du départ ils débarquerent dans la Province de Sucex avec une aussi belle armée qu'on eût en-
core

core vûë en Angleterre, ayant à sa tête quatre mille Gentilhommes François, & sans prendre aucun repos on marcha droit à Londres.

Les troupes Danoises qui voulurent s'opposer à leur marche furent défaites, rien ne put résister au courage des François: les Danois s'étant rassemblez en corps d'armée, voulurent hazarder la bataille; mais ils eurent lieu de se repentir de leur témérité, ils furent taillez en pieces, & menez battans jusqu'aux extrêmités de l'Angleterre, où les débris de l'armée Danoise se rembarqua avec le jeune Canut fils de Suënon, abandonnant leur conquête, leur gloire & tout leur bagage.

Etelred dont la joye étoit parfaite, entra dans Londres victorieux aux acclamations de tous ses sujets; il fit revenir de Normandie la famille Royale, & combla d'honneurs

& de présens toute la Noblesse Françoise dont la valeur l'avoit si puissamment secouru; & il se flattoit de jouir paisiblement de ses travaux, lorsque le repos de son ame se vit troublé dans le temps qu'il s'y attendoit le moins.

Un jour qu'il s'amusoit dans son cabinet, à choisir entre ses pierres, celles qui pouvoient le mieux convenir à faire un bracelet, qu'il vouloit donner à la Reine, la lettre encore cachetée de la malheureuse Etelgive, s'offrit à ses regards; un mouvement dont il ne fut pas le maître, la lui fit prendre en soupirant: il l'ouvrit, & n'en eut pas plutôt lû quelques lignes qu'il désira la lire entierement: une tendre pitié s'empara de son cœur, il s'assit, & prenant ce dangereux papier, il le baïsa, sans trop sçavoir ce qui le forçoit à cette action; enfin il en fit la lecture sans inter-

ruption; elle étoit en ces termes.

La trop fidelle & malheureuse Etelgive, à son Seigneur & Roy, le trop aimé

ETELRED.

SIRE,

Si je n'étois pas assurée que je vais mourir, je n'aurois pas la hardiesse d'exposer à vos yeux des caracteres qui n'ont plus rien d'agréable pour votre Majesté; mais l'état où je suis autorise ma témérité, & vous ne devez pas refuser à la mourante Etelgive, la consolation de vous dire pour la dernière fois, qu'elle vous a aimé & vous aime encore plus que jamais, malgré tout ce que vous lui avez fait souffrir.

Je ne mets point la main à la plume pour vous faire des reproches, je

Cc ij

respecte jusques à vos infidelitez, & j'en accuse bien moins votre cœur, que la fatalité de ma destinée, qui ne m'avoit pas donné les qualitez nécessaires pour le conserver : j'ose seulement vous supplier de vous souvenir, que j'ai fait tous mes efforts pour vous épargner un repentir, & que j'ai payé de la plus vive tendresse, & de la plus parfaite soumission, l'estime dont vous m'avez honorée.

Accordez-moi la grace, Sire, que ma memoire ne vous soit pas odieuse, après vous avoir été si chère, & de ne pas faire retomber sur des Princes infortunés, le mépris que vous avez marqué à leur malheureuse mere; souvenez-vous que vous êtes leur pere, & qu'en voyant le jour, ils ont perdu tout ce qu'ils pouvoient tenir de ma naissance pour être revêtus de tout l'éclat de la vôtre : s'ils ont un jour quelque ressemblance avec moi, je désire que ce ne soit que par leur amour.

Et leur respect pour votre Majesté ; j'espère que le Ciel exaucera la prière que je lui en fais. Vous allez bien-tôt donner à l'Angleterre une Reine véritablement digne d'occuper une place que je n'ai fait qu'usurper ; je lui cède sans regret un Trône où je n'ai jamais prétendu, mais je crois que si je ne mourais pas, je ne pourrais lui céder votre cœur ; mais, Sire, je meurs, & rien ne pourra mettre obstacle à de si beaux nœuds, puissent-ils être plus heureux que les miens ! formez sous de meilleurs auspices, vous jouirez d'une éternelle félicité, si vous n'y mettez vous-même de tristes bornes, en vous livrant à des nouveautés dangereuses.

Souffrez, Sire, que comme la première de vos sujettes, je prenne la liberté de vous rappeler à vous-même ; mon intérêt n'a plus de part à mes discours, c'est le vôtre seul qui me les dicte, c'est votre gloire, c'est votre repos auxquels j'ose vous supplier de sacrifier.

fier tous les mouvemens de votre ame : Engagez par votre amour & par votre constance, l'admirable Princesse qui va devenir votre compagne, à ne point blâmer l'ardeur de la tendresse que j'ai eue pour vous ; plus vous lui paroîtrez aimable, & plus elle excusera ma conduite ; mais hélas ! qui peut jamais vous aimer comme Etelgive ? elle ne vivoit que pour vous ; vous l'abandonnez, elle meurt : Adieu, Sire, mes forces s'affoiblissent, & mon amour ne diminue point : je ne vous verrai plus, vous n'entendrez plus parler de moi, & je quitte la vie sans avoir seulement l'esperance que vous vous souveniez jamais D'ETELGIVE.

Cette lettre fit sur le cœur d'Etelred un effet aussi prompt, que celui de la première vûe de celle qui l'avoit écrite ; tous les charmes de cette Princesse revinrent à son esprit ; les douceurs qu'il avoit goûtées dans leur possession se re-

presenterent à sa memoire , son amour se réveilla ; & la douleur de l'avoir traitée si indignement , d'avoir causé sa mort , & de l'avoir perduë pour jamais , se fit sentir si vivement , qu'il ne put retenir un torrent de larmes , dont en un instant son visage & la lettre qu'il tenoit furent baignez : il ne se pouvoit lasser de la relire , & de se faire à lui-même les plus sanglants reproches sur sa conduite passée ; il se rappella celle qu'il avoit tenue avec la Reine Emme , les outrages qu'il avoit faits aux deux plus vertueuses femmes de la terre , leur douceur , leur patience , la soumission de la première , son amour , & sa mort ; les obligations qu'il avoit à la dernière , & l'oubli qu'elle marquoit des offenses qu'elle en avoit reçues , mirent ce Prince dans un état digne de compassion.

La Reine qui étoit alors parfait-

tement bien avec lui, entra dans ce moment; il ne la vit point, étant placé de façon que la porte du cabinet se trouvoit derrière lui; & d'ailleurs entièrement occupé à sa lecture, il n'avoit d'attention à rien: cette Princesse qui vit qu'elle n'en étoit point apperçûe, s'appuya doucement sur le dos de son fauteuil, & lut distinctement la lettre d'Etelgive; elle en fut si touchée, qu'oubliant elle-même où elle étoit, les larmes coulerent de ses yeux, & ses sanglots ayant tiré le Roy de sa rêverie, il se retourna, & la voyant en cet état: Ah! Madame, lui dit-il, qu'avez-vous vû?

Sire, lui dit cette belle Reine, ne foyez point alarmé des pleurs que je répands, une indigne jalousie n'en est point l'objet; je les donne à la mémoire & aux malheurs de la plus aimable femme du monde, & je ne croirois pas mériter

la place qu'elle m'a laissée, si je blâmois celle qu'elle doit avoir dans votre souvenir.

Des sentimens si nobles & si rares rendirent à Etelred ses premières vertus, il eut horreur de tout ce qu'il avoit fait; & racontant à la Reine sans déguisement l'aventure de cette lettre, il lui avoua qu'elle avoit ranimé dans son cœur tout l'amour qu'il avoit eu pour Etelgive: Mais, Madame, continua-t-il, cet amour qui n'a plus qu'une ombre plaintive pour objet, ne se rallume dans mon cœur que pour vous en faire partager l'ardeur; & je ne puis réparer le tort que j'ai fait à cette Princesse infortunée, qu'en me donnant entièrement à vous: oui, vous ferez désormais l'unique but des soins, de la tendresse & de la fidélité que je lui devois; & puisque je ne puis la rappeler à la vie, je veux la faire re-

vivre en vous par la confiance de mon attachement.

Sire, lui répondit la Reine, & pour Etelgive, & pour moi, je recevrai toujours les marques de votre amour avec une joye sensible; soyez assuré de ma tendresse pour les enfans de cette belle Princesse; ils me sont aussi chers que les miens, & je n'y mettrai jamais aucune difference. La générosité de la Reine calma un peu Etelred, il l'en remercia, & ce touchant entretien finit par les promesses d'une inviolable fidelité.

Cependant quoi que ce Monarque eût dit, son ame n'étoit pas tranquille; l'image d'Etelgive le suivait par tout, il portoit sa lettre sur son cœur; & il donnoit à chaque instant de tendres soupirs à sa mémoire, & quoiqu'il vécût dans une grande union avec la Reine, Etelgive avoit tout son amour, &

occupoit toutes ses pensées ; & la douleur secrete dont il étoit rempli commençoit à se manifester par une santé assez languissante , lorsqu'il apprit que le jeune Canut Roy de Dannemark armoit de nouveau contre lui , & qu'on y travailloit vivement dans tous les ports de ce Royaume , & de ceux de Norwege. Ces avis étant confirmez de toutes parts , Etelred rassembla ses troupes , fit de nouvelles levées , & prit toutes les précautions sages & nécessaires pour résister à son ennemi , qui au Printemps de l'année 1015. parut sur les côtes d'Angleterre avec une flotte formidable , où il fit descente malgré l'opposition des Anglois , & se campa avantageusement avec son armée forte de soixante mille hommes. Etelred ne voulant pas hazarder une bataille qui pouvoit mettre en risque tout le Royaume & la famille Roy-

le, se contenta d'harceller les Danois, & de leur couper les vivres; mais ses troupes furent toujours battues, & les ennemis s'avançoient à chaque instant vers la ville: ce Monarque pressé par ce nouveau malheur, rongé par des remords cruels, persecuté de l'image d'Etelgive, pour laquelle il nourrissoit un amour d'autant plus violent qu'il ne pouvoit le satisfaire, fut attaqué d'une fièvre aigue, dont il mourut en peu de jours, en prononçant sans cesse le nom d'Etelgive, & laissant tout le Royaume & sa famille dans un trouble & une confusion qui ne permirent pas aux enfans de la Reine de contester l'état de ceux d'Etelgive; & comme le Prince Edmond étoit le seul que l'âge rendoit capable de regner, il fut couronné & proclamé Roi d'Agleterre d'une commune voix au préjudice des fils de la Reine.

dont la jeunesse étoit encore trop tendre pour prendre les rênes d'un Empire accablé de guerres & de dissensions; & telle fut la fin d'Etelred, un des plus aimables & des plus inconstans Monarques de la terre.

A peine Felicie eut cessé de parler, que la compagnie, qui n'avoit fait que pleurer pendant son récit, lui donna mille louanges sur la manière touchante dont elle avoit conté cette Histoire : Pour moi, lui dit Camille, si j'en entends encore plusieurs de cette sorte, on changera absolument mon tempéramment, & d'enjouée que je suis, je deviendrai triste & mélancolique, & j'ai le cœur si ferré, que je crois ne pouvoir rire de ma vie.

Nous y perdrons, dit Uranie; mais il faut convenir que l'aventure d'Etelgive est des plus tristes, & qu'il est impossible de l'entendre sans en être ému.

Avouez, ajoûta Florinde, que cela donne de cruelles impressions contre les hommes, & qu'Etelred est un exemple bien sensible de l'instabilité de leurs sentimens.

Ah! ma chere Florinde, interrompit Erasme, ne portez pas plus loin vos dangereuses réflexions, & pour un infidele, n'offensez pas ceux qui sont incapables de changer.

Quoi qu'il en puisse être, dit alors Celimene, il faut s'en flater pour ne pas troubler d'avance la tranquillité de son cœur, & je suis si persuadée de la constance de tous ceux qui sont ici, que l'Histoire du Roy d'Angleterre ne m'a donné aucune idée qui leur soit défavantageuse.

Nous méritons cette confiance, s'écria Thelamon, & vous ne risquez rien, Madame, à nous servir de caution auprès de celles qui nous ont engagés. La conversation alloit continuer, lorsqu'on vint avertir que le

souper étoit servi. Je vous assure, dit Camille en se levant la première, que j'ai besoin d'un aussi bon repas que celui que je vais faire pour dissiper la douleur que Felicie m'a causée.

On rit beaucoup de la façon dont cette belle femme prononça ces paroles, & pour la tirer de sa tristesse prétendue, on se pressa de se mettre à table où chacun fit briller à l'envi l'esprit, l'enjouement & l'amour. Silviane & Arelise convinrent qu'elles n'avoient jamais passé une plus agréable journée. Comme la maison d'Uranie pouvoit encore contenir cette augmentation de compagnie, elle pria Celimene & ses aimables amies d'y coucher; ce qu'elles acceptèrent avec plaisir, pour avoir celui de jouir encore le lendemain des amusemens de ce charmant séjour.

Fin du cinquième Tome.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le
Garde des Sceaux la *suite des Journées
amusantes & instructives*, où l'Auteur
continue de tenir ce que promet son titre.
Fait à Paris ce 27 Juillet 1729.

HOUDAR DE LA MOTTE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy
de France & de Navarre; A nos
amez & feaux Conseillers, les gens te-
nans nos Cours de Parlement, Maîtres
des Requêtes ordinaires de notre Hôtel,
Grand Conseil, Prevôt de Paris, Bail-
lifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans civils &
autres nos Justiciers qu'il appartiendra.
Salut. Notre bien amée la Dame DE GO-
MEZ nous ayant fait remontrer qu'elle
souhaiteroit faire imprimer & donner
au public une *Suite des Journées amusan-
tes, Tome cinquième*, s'il nous plaisoit
lui accorder nos Lettres de Privilege sur

se nécessaires ; offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beau caractère suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contrescel des Presentes. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ladite Exposante, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes de faire imprimer le-dit Livre ci-dessus spécifié en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément & autant de fois que bon lui semblera sur papier & caractère conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notredit contrescel, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de six années consecutives à compter du jour de la datte des Presentes : Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Livre ci-dessus exposé, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit d'aug-

mentation , correction , changement de titre ou autrement , sans la permission expresse & par écrit de ladite Exposante , ou de ceux qui auront droit d'elle , à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits , de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans , dont un tiers à nous , un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris , l'autre tiers à ladite Exposante , & de tous dépens , dommages & intérêts ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris , dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs ; & que l'Impetrante se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie , & notamment à celui du dix Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente ; le Manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre , sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée , es mains de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur Chauvelin ; & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothe-

que publique , un dans celle de notre
Château du Louvre , & un dans celle de
notredit très-cher & feal Chevalier Gar-
de des Sceaux de France le sieur Chau-
velin ; le tout à peine de nullité des Pré-
sentes ; du contenu desquelles vous man-
dons & enjoignons de faire jouir l'Ex-
posante ou ses ayans causes pleinement
& paisiblement , sans souffrir qu'il leur
soit fait aucun trouble ou empêchement :
Voulons que la copie desdites Présentes
qui sera imprimée tout au long au com-
mencement ou à la fin dudit Livre , soit
tenuë pour dûement signifiée , & qu'aux
copies collationnées par l'un de nos amez
& feaux Conseillers & Secretaires foi
soit ajoutée comme à l'original : Com-
mandons au premier notre Huissier ou
Sergent de faire pour l'exécution d'i-
celles tous actes requis & nécessaires, sans
demander autre permission, & nonobstant
clameur de Haro , Charte Normande ,
& Lettres à ce contraires ; Car tel est no-
tre plaisir. Donné à Paris le onzième
jour du mois d'Août , l'an de grace
mil sept cens vingt-neuf & de notre
Regne le quatorzième. Par le Roy en son
Conseil.

DE SAINT HILAIRE.

Registré, ensemble la Cession de l'autre
part sur le Registre VII. de la Chambre
Royale des Libraires & Imprimeurs de
Paris, Numero 420. folio 364. conformé-
ment aux anciens Reglemens, confirmez
par celui du 28. Février 1723. A Paris
le vingt-six Août mil sept cens vingt-neuf.

Signé,

P. A. LE MERCIER, Syndic.

JE soussignée reconnois avoir cédé le
present Privilege à Madame la veuve
GUILLAUME, pour le cinquième Tome
des Journées amusantes, pour les faire
imprimer & réimprimer à sa volonté. Fait
à Paris ce quatorzième Août mil sept cens
vingt-neuf.

DE GOMEZ.

Je soussignée reconnois avoir cédé le
present Privilege à Messieurs G. Saugrain,
Denis Mouchet & Pierre Prault, pour
en jouir à mon lieu & place, suivant les
conventions faites entre nous. A Paris
ce 3 Juin 1730.

VEUVE GUILLAUME.









